



L'AIMABLE MENTOR



RECUEIL

DE

FABLES DE LA FONTAINE

ET DE

Morceaux Choisis



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΠΑΤΑΤΤΕ

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE
LYON **PARIS**

2, 10

Helene Spandagos



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΘΑΛΑΤΤΕ

Helène Spandagos
num. 161,

RECUEIL

DE

FABLES DE LA FONTAINE

ET DE MORCEAUX

EXTRAITS DE DIFFÉRENTS AUTEURS

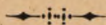


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΚΑΛΑΤΑΣ

3

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

L'AIMABLE MENTOR



RECUEIL

DE

FABLES DE LA FONTAINE

ET DE MORCEAUX

EXTRAITS DE DIFFÉRENTS AUTEURS

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION



LIBRAIRIE EMMANUEL VITTE

LYON

3, place Bellecour, 3

PARIS

14, rue de l'Abbaye, 14

TABLEAU GÉNÉRAL

DES

FABRIQUES DE LA TOURNÉE

ET DE MONDÉVILLÉ

A L'ÉGLISE DE MONDÉVILLÉ



UNIVERSITÉ DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

PRÉFACE



Maxima debetur puero reverentia (JUVÉNAL).
Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu (HORACE) (1).

¶ Tout le monde s'accorde à reconnaître dans La Fontaine un peintre de la nature d'une incontestable supériorité : personne toutefois ne s'avise de le mettre au rang des moralistes. Son humeur volage perce jusque dans ses fables, d'ailleurs si pleines de naturel et de grâce. En les lisant, on ne soupçonnerait guère que l'auteur est chrétien (2). Il semble même prendre un plaisir malin à critiquer les personnes et les choses les plus respectables.

Saint-Marc-Girardin, l'un de ses plus chauds panégyristes, avoue que ses apologues ne sont pas une école irréprochable de morale ; qu'il n'enseigne ni à chercher la vertu ni à être honnête homme. « Ne lui demandez pas, ajoute l'illustre académicien, de régler et de diriger le cœur : il n'a jamais réglé le sien, comment réglerait-il celui des autres (3) ? »

(1) On doit aux enfants un respect profond. — La liqueur versée la première fois dans un vase l'imprègne pour toujours de son odeur. Tel est aussi l'effet des premières leçons données à l'enfant.

(2) La plupart sont empruntées à des auteurs païens et surtout à Esope et à Phèdre.

(3) *La Fontaine et les Fabulistes*, t. I, p. 18, 19 et 103.

Un auteur célèbre, qu'on a justement appelé l'*Ange déchu*, M. de Lamartine lui-même, partage, au sujet des fables de La Fontaine, le sentiment de Saint-Marc-Girardin. « Ce livre, dit-il, me répugnait : je ne savais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. La Fontaine était un philosophe de beaucoup d'esprit, mais un philosophe cynique. Cet homme qui ne connaissait pas son fils, qui vivait sans famille, qui écrivait des contes orduriers..., cet homme n'était ni un sage ni un homme naïf. »

Après ces témoignages non suspects, peut-on hésiter à reconnaître que la lecture des fables de La Fontaine n'est pas sans quelque danger pour la jeunesse, surtout dans un temps où, comme le dit si bien S. S. Pie IX (1), toutes les sciences sont souillées et faussées, et tous les principes de justice, de vérité, de droit, d'honnêteté, de religion, sont battus en brèche dans le but d'une destruction complète?

Eh quoi ! dira-t-on, voulez-vous rayer du nombre des livres classiques un des ouvrages dont s'honore le plus la Littérature française ? — Non, assurément ; mais gardons-nous d'oublier un principe proclamé par La Fontaine lui-même :

Que le bon soit toujours camarade du beau.

Adorer le talent est un des travers de l'esprit humain. Notre siècle semble avoir porté plus loin encore que les autres ce culte idolâtrique (2). Le talent vient de Dieu : c'est à Dieu qu'en revient le premier honneur. Mais l'homme qui, par un abus sacrilège, fait servir le don de Dieu à répandre l'erreur et le vice, mérite des châtiments et non pas des éloges. Satan l'emporte en esprit sur les écrivains les plus renommés : faut-il pour cela lui offrir notre encens?

Ah ! si La Fontaine avait été animé des sentiments de la foi chrétienne, ses fables n'auraient rien perdu de leurs

(1) Allocution du 9 juin 1862.

(2) Voyez la V^e leçon de Saint-Marc-Girardin, sur *La Fontaine et les Fabulistes*.

beautés littéraires, et la Religion les eût élevées plus haut encore : elle les eût rendues propres à former le cœur de la jeunesse en même temps que l'esprit.

Tout en regrettant qu'un si grand poète n'ait pas pris soin de rapporter à la gloire de la bonté divine le génie dont elle l'avait doué si richement, l'auteur des Annotations a cru rendre un vrai service à la jeunesse en faisant un choix des fables les plus intéressantes, et en les accompagnant de remarques et de leçons puisées dans la sagesse chrétienne (1).

Il n'ignorait point que prendre la Religion pour inspiratrice et pour guide, c'était se mettre en opposition avec les idées modernes ; mais n'est-il pas temps de nous en affranchir ? Y resterons-nous embourbés ?

Voyez avec quelle légèreté on traite aujourd'hui certains chefs-d'œuvre comme le *Dies iræ* et le *Stabat*, par la seule raison que ce sont des morceaux religieux. Nos paraboles évangéliques sont traitées avec le même dédain, malgré les aveux solennels et les regrets exprimés par l'auteur des *Leçons sur La Fontaine et les Fabulistes* (2).

« Nous savons, dit-il (II^e leçon), quel est le genre de morale de la fable (3) : morale d'expérience plutôt que de principes, qui fait des mondains avisés plutôt que des héros et des saints. »

Comparant ensuite la parabole évangélique avec l'apologue païen, le même auteur parle ainsi :

« La parabole évangélique est un petit drame ; et je n'hésite pas à dire qu'à considérer la vérité des caractères et de l'action, ces drames sont plus vivants et plus animés que les apologues les plus estimés. Voyez ces versets de saint Luc : « Il y avait un homme riche dont les terres avaient extraordinairement rapporté.

« Et il s'entretenait lui-même de ces pensées : Que ferai-

(1) Voyez à la fin du volume, la première table.

(2) M. Saint-Marc-Girardin.

(3) L'auteur veut parler de la fable traitée à la manière d'Esopé, de Phèdre, de la Fontaine et d'autres fabulistes du même genre.

je? car je n'ai point de lieu où je puisse serrer ce que j'ai recueilli.

« Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens.

« Et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années : repose-toi, mange, dors et fais bonne chère.

« Mais Dieu dit alors à cet homme : Insensé que tu es! ton âme sera redemandée cette nuit même ; et pour qui sera ce que tu as amassé?

« Tel est le sort de celui qui amasse des trésors pour lui-même, sans penser à s'enrichir auprès de Dieu (1). »

Peinture vraiment expressive des pensées qui occupent sans cesse l'esprit de l'homme, et que la mort vient tout à coup interrompre : « Je ferai, dit l'homme d'Etat ; je bâtirai, dit l'entrepreneur ; j'écrirai, dit le poète », et, cette nuit même leur âme est appelée au tribunal de Dieu !... Quel enseignement sur l'instabilité des biens d'ici-bas !...

« Considérez, dit saint Basile (2), cet homme qui s'inquiète de son abondance, comme d'autres de leur pauvreté. Que ferai-je, s'écrie le pauvre, pour vivre et pour trouver de quoi vivre à mes enfants? Que ferai-je, s'écrie ce riche, n'ayant point de greniers assez grands pour serrer mes récoltes? Ah ! s'il avait la charité, il aurait des greniers tout prêts pour y placer ses récoltes : qu'il appelle les pauvres. Qu'il les nourrisse dans leur détresse, il n'aura plus à dire avec anxiété : Que ferai-je?... Les greniers que la charité lui offre sont assez grands pour les plus grandes récoltes : ils s'étendent, ils s'ouvrent comme le sein de Dieu. En face de ces greniers, qu'il est si beau de voir remplis, ce n'est plus à son âme que ce riche dira : *Mon âme, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère* : paroles d'égoïsme et d'impuissance ; car, je demande, que fera une âme de cette

(1) C'est-à-dire sans penser à s'enrichir pour le Ciel. — S. Luc, ch. XII.

(2) Homélie *De Avaritiâ, in illud Destruam horrea.*

abondance et de cette satiété? Comment voulez-vous qu'elle apaise dans ces misérables jouissances la soif de bonheur dont elle est dévorée? Si, au contraire, le riche dit aux pauvres que Dieu lui présente : *Reposez-vous chez moi, mangez et buvez*, il n'y aura plus à craindre pour son âme le dégoût de la satiété : tout s'anime, tout s'embellit, et cette abondance de biens qui tout à l'heure écrasait son âme et lui ôtait tout ressort, devient pour elle une source intarissable de joie et de bonheur. »

« Dans ce tableau du riche qui thésaurise pour la terre et ne thésaurise pas pour le Ciel, il y a, continue Saint-Marc-Girardin, un drame aussi vivant et aussi animé que dans les meilleures fables : mais la leçon que donne la fable (1) est d'une morale médiocre et toute mondaine ; la leçon évangélique indique à l'homme la route à suivre pour arriver au Ciel. La parabole a tous les agréments de la fable ; elle a de plus une morale toute divine. Nous pouvons donc comparer la parole sacrée avec l'apologue : elle l'égale pour le moins du côté littéraire ; elle le surpasse, du côté moral, de toute la distance du Ciel à la terre. Platon se servait souvent de fables symboliques ; mais aucune d'elles ne peut être comparée aux paraboles de l'Evangile : elles n'en ont ni la simplicité ravissante, ni la vérité expressive ni la clarté et l'utilité morale (2). »

Le double but que s'est proposé l'auteur des Annotations est donc parfaitement justifié : rendre l'étude des fables de La Fontaine utile à tous au point de vue moral, et réagir contre l'esprit païen qui tend à nous envahir de toutes parts.

Nous nous croirions cependant injuste envers La Fontaine si nous ne constations ici, à sa louange, que dans ses dernières années il eut le bonheur de se convertir et de faire pénitence. Son dessein était, pour réparer le passé, de traduire en vers les hymnes de l'Eglise : mais il ne put exécuter ce travail ; et après deux ans de langueur, fortifié

(1) C'est-à-dire les fables d'Esopé, de Phèdre, de La Fontaine, etc.

(2) *La Fontaine et les Fabulistes*, V^e leçon.

par les consolations de la Religion, dont la tendresse maternelle ne repousse jamais les enfants prodigues amenés à ses pieds par le repentir, il rendit son âme à Dieu le 13 mars 1695, à l'âge de soixante-treize ans.

Peu de temps auparavant, il écrivait à son ami, M. de Maucroix : « O mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais paraître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Un dernier trait achève de nous rassurer sur la conversion sincère de La Fontaine : lorsqu'on l'ensevelit, on le trouva couvert d'un cilice. Heureux d'avoir compris, quand il en était temps encore, cette parole du Maître : « *Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ?* » Heureux de n'avoir pas voulu ressembler à ces personnages célèbres dont saint Augustin a dit : « *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt !* Où ils ne sont plus, on les loue ; où ils sont, les tourments les accablent. »

REMARQUE. — Les élèves apprennent de mémoire le prologue en prose de chaque fable. Quant à la morale dont elle est suivie, ils la font entrer dans les développements en prose. (*Voyez le Directoire, à la fin du volume.*)

RECUEIL

DE

FABLES DE LA FONTAINE

ET DE MORCEAUX

EXTRAITS DE DIFFÉRENTS AUTEURS

I. — Prologue.

A. M. L. C. D. B. (1).

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux (2),
Et des vains ornements l'effort ambitieux (3) ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire (4).
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis (5).
Enfin, si dans ces vers je ne plais ni n'instruis (6),
Il ne tient pas à moi : c'est toujours quelque chose.

(1) Ces initiales signifient : A. M. le chevalier de Bouillon. Il était de la famille de Turenne. — (2) *Curieux*, recherché, trop désireux de plaire. — (3) *Ambitieux*. C'est le mot d'Horace : *Ambitiosa recidet ornamenta* (Art poét., v. 447). — (4) Gresset a exprimé avec non moins d'élégance la même pensée dans le vers suivant : *L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a*. — (5) *J'y tombe au moins mal* : j'y arrive le moins mal. Cette locution *tomber au but* ne serait pas admise aujourd'hui. — (6) La Fontaine avait mis *et n'instruis*, forme que les grammairiens condamnent.

FABLES CHOISIES

Comme la force est un point
Dont je ne me pique point (1),
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule (2),
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule (3).
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie (4),
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie (5).
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi : faisant de cet ouvrage
Une ample comédie en cent actes divers,
Et dont la scène est l'Univers.

Nota. — Nous n'avons pas admis dans ce recueil la fable *La Cigale et la Fourmi*, parce que d'un côté l'auteur semble approuver l'égoïsme de la fourmi ; de l'autre il donne sur la cigale des idées fausses, car la cigale meurt, à l'automne. Quant à la fourmi, quoiqu'elle s'endorme pendant l'hiver, elle n'en est pas moins un modèle d'ardeur pour le travail. Son exemple est la condamnation des paresseux.

II. — Le Corbeau et le Renard.

Qui nous flatte, nous nuit.

Maître corbeau, sur un arbre perché (6),
Tenait en son bec un fromage,

(1) *Pique*, vante. — (2) *Vice*, signifie ici *travers*, défaut de caractère. — (3) *Hercule*, personnage mythologique auquel on donnait une force prodigieuse, et dont l'histoire paraît être une tradition altérée des faits de Samson. — (4) *Avecque*, pour *avec*, par licence poétique. — (5) *Sur qui*, pour *sur lesquels*. *Qui*, précédé d'une préposition, se dit seulement des personnes ou des choses personnifiées. — *Notre vie*, notre vie mondaine. — (6) *Maître*, titre honorifique que portent encore aujourd'hui les notaires, les avoués. La Fontaine se sert de ce mot pour donner plus d'importance à ses personnages. Le *Corbeau* est un oiseau carnassier dont le plumage est très noir.

Maître renard, par l'odeur alléché (1),
 Lui tint à peu près ce langage :
 « Hé ! bonjour, monsieur du corbeau (2) !
 Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage (3)
 Se rapporte à votre plumage (4),
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois (5). »
 A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie (6).
 Le renard s'en saisit et dit : « Mon bon monsieur (7),
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus (8).
 (Voyez Phèdre, liv. I, Fable, XIII.)

MORALE. — Esprits légers et vains, vous aimez les paroles flatteuses, on vous en donnera ; mais vous les payerez, et assurément plus cher qu'un fromage.

III. — La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.

L'envie et l'ambition sont de mauvaises conseillères.

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.

(1) Affriandé, attiré. — (2) *Du* est une particule qui s'emploie comme signe de noblesse devant des noms propres de famille. Le renard *anoblit* le corbeau pour le flatter. — (3) *Ramage*, le chant des *rameaux*, branches où se posent les petits oiseaux, par extension chant des gallinacés et d'autres oiseaux. — (4) C'est-à-dire est en rapport avec..... est aussi beau que votre plumage. — (5) Le *Phénix* est un oiseau fabuleux que l'on croyait vivre plusieurs siècles et qu'on disait renaître de ses cendres. En style figuré, *être le phénix* signifie être le plus habile, être supérieur aux autres. — *Des hôtes de ces bois*, des oiseaux qui habitent ces bois. — (6) Vers admirable ; on croit voir le bec du corbeau qui s'ouvre et le fromage qui tombe. — (7) Prononcez *mo-cieu*. — Le renard prend le ton d'un moraliste. — (8) *Jura qu'on ne le prendrait plus*, à écouter les flatteurs.

Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf (1)
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille (2)

Pour égaler l'animal en grosseur,

Disant : « Regardez bien, ma sœur (3),

Est-ce assez? dites-moi ; n'y suis-je point encore? —

Nenni.— M'y voici donc? — Point du tout.— M'y voilà (4)?

— Vous n'en approchez point. » La chétive pécure (5)

S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.

(Voyez Phèdre, liv. I, Fable XXIII.)

MORALE. — Mécontent de ce qu'il a, l'homme dont le cœur est dominé par l'envie et l'ambition, s'épuise en efforts pour agrandir sa place dans le monde, et souvent il périt à la peine. Le vrai sage s'occupe, avant tout, de bien faire ce que Dieu demande de lui à l'heure présente ; et, sans se laisser distraire par des pensées ambitieuses, il creuse paisiblement le petit sillon que la Providence lui a confié.

IV. — Les deux Mulets.

La richesse est trompeuse.

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé (6),

L'autre portant l'argent de la gabelle (7).

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé,

Et faisait sonner sa sonnette (8) :

Quand l'ennemi se présentant,

(1) Prononcez *un* et non pas *u-n*, et faites la liaison. Les nasales, *en*, *in*, *on*, *un*, ne se décomposent pas devant une voyelle. On excepte *on* dans *mon*, *ton*, *son*, *bon*. — (2) Se donne beaucoup de peine, s'épuise en efforts. — (3) Disant à une autre grenouille. — (4) *Nenni*, terme familier, qui signifie *non*. — (5) *Chétif*, terme de mépris qui fait allusion à la petitesse de la grenouille. — *Pécure*, vient du mot latin *pecus*, génitif *pecoris*, lequel signifie un troupeau mais le mot français *pecore* signifie une bête, et n'est employé que dans le style familier, avec une idée de mépris ou de pitié dédaigneuse. — Horace raconte la même fable, mais il en modifie le dénouement (Sat. 3, liv. II). — (6) *Cheminaient*, faisaient route ensemble. — (7) Argent provenant de l'impôt sur le sel. Cet impôt fut établi par Philippe de Valois, en 1340. — (8) Ne semble-t-il pas que l'on entend le bruit de la sonnette? C'est un exemple d'harmonie imitative.

Comme il en voulait à l'argent,
 Sur le mulet du fisc une troupe se jette (1).
 Le saisit au frein et l'arrête (2).
 Le mulet, en se défendant,
 Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire :
 « Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
 Ce mulet qui me suit, du danger se retire,
 Et moi, j'y tombe, et j'y péris !
 — Ami, lui dit son camarade,
 Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
 Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi (3),
 Tu ne serais pas si malade. »

(Fable imitée de Phèdre).

MORALE. — Une honnête médiocrité est préférable à la richesse ; elle met à l'abri des voleurs et d'autres dangers encore. Rien n'est plus vrai ; mais faites-le donc comprendre à la cupidité !...

V. — Le Loup et le Chien.

Les cœurs droits se plaisent dans la liberté du bien ; les pervers, dans la licence ; les lâches, dans la mollesse et l'insouciance.

Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde.
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau (4),
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde (5).

(1) *Fisc*, trésor public : *mulet du fisc*, mulet chargé de l'argent du fisc. — (2) Ne faites pas de liaison après *frein* : le sens de la phrase et l'euphonie le demandent. Nous rappellerons ici que la langue française est soumise à trois lois : *L'usage*, l'*euphonie* et la *règle*. L'*usage* fait dire *une grand'mère*, *feu la reine*. L'*euphonie* demande qu'on écrive et qu'on dise : *Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle* ; *autant de villes il a assiégées, autant il en a prises* ; *elle est toute* (entièrement) *noire* ; *il y eut un pillage et un incendie général*. L'*euphonie* sert ordinairement de guide dans l'emploi des liaisons. Ainsi, elle ne les permet pas dans les locutions suivantes : *Onze heures et demie*, *onze heures un quart*, *du pain à moitié cuit*. Du reste, en principe général, il faut être sobre en fait de liaisons. — (3) *Si*, comme moi, tu n'avais servi qu'un meunier. — (4) *Puisant*, robuste et gros, se dit en style familier. — (5) *Poli*, dont le poil était luisant. — *Fourvoyé par mégarde*, qui s'était trompé de chemin sans s'en apercevoir.

L'attaquer, le mettre en quartiers (1),
 Sire loup l'eût fait volontiers (2) :
 Mais il fallait livrer bataille,
 Et le matin était de taille (3)
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos et lui fait compliment
 « Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire (4),
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères et pauvres diables (5),
 Dont la condition est de mourir de faim ;
 Car, quoi ! rien d'assuré, point de franche lippée (6) !
 Tout à la pointe de l'épée (7) !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur festin. »
 Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants (8) ;

(1) Le mettre en pièces, pour le dévorer. — (2) L'aurait fait. —
 (3) *Matin*, espèce de chien de garde. — Il faut, dans le débit, isoler
 par une pause les conjonctions *mais*, *et*. Supprimez le silence, l'effet
 est manqué. — (4) *Beau sire*, beau seigneur, expression de flatterie.
 — (5) *Cancres*, espèce d'écrevisse. Au figuré, il se dit d'un homme
 sans ressources. — *Hères*, mot dérivé de *herus*, seigneur et maître,
 employé par antiphrase. Ordinairement il est uni à l'adjectif pau-
 vre. — *Pauvres diables*, des misérables. — (6) *Quoi !* exclamation
 dont le sens est : Que je les plains ! *Lippée*, bouchée, du mot saxon,
lip, lèvre : c'est ce que les lèvres peuvent saisir. *Franche lippée*,
 repas qui ne coûte rien. — (7) C'est-à-dire il faut s'exposer aux
 plus grands dangers pour se procurer la nourriture. — (8) *Donner*
la chasse, etc., c'est-à-dire partager la brutalité de mon maître
 envers les indigents. — *Portant bâton* : le participe présent est toujours
 verbe, lorsqu'il est accompagné comme ici, d'un complément direct
 ou précédé immédiatement de *ne*, ou suivi d'un adverbe qui le
 modifie, ou précède de *en*, à moins que cette préposition ne signifie
comme, à la manière de ; ou lorsqu'il peut être remplacé par un temps
 personnel précédé d'une des conjonctions *parce que, lorsque, puisque*.
 — *Mendiants* (sous-entendu *gens*). Le participe présent, s'il s'agit
 d'une action, est adjectif verbal s'il présente cette action comme
 comme la qualité, le caractère, la faculté, la manière d'être, l'état
 permanent d'une personne ou d'une chose.

Flatter ceux du logis, à son maître complaire :

Moyennant quoi, votre salaire

Sera force reliefs de toutes les façons (1) :

Os de poulets, os de pigeons (2),

Sans parler de maintes caresses. »

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé :

« Qu'est cela? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de
Mais encore? — Le collier dont je suis attaché [chose. —

De ce que vous voyez est peut-être la cause (3).

— Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez? — Pas toujours ; mais qu'importe?

— Il importe si bien que, de tous vos repas,

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

Cela dit, maître loup s'enfuit et court encore (4).

(Voyez Phèdre, liv. III, Fable VI.)

MORALE. — Le monde cache une malice infernale sous un masque brillant. Se lier à sa chaîne, c'est se soumettre à un honteux esclavage. Bien préférable est la liberté des cœurs purs.

VI. — La Génisse, la Chèvre et la Brebis en Société avec le Lion.

Ce qu'on gagne dans la société des méchants.

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,

Avec un fier lion, seigneur du voisinage (5),

Firent société, dit-on, au temps jadis (6),

(1) Force, une grande quantité de... — Reliefs, restes de repas.—

(2) On chante, on vocalise dans le débit des choses qu'on aime ; Os de poulets..., os de pigeons... Les courtisans vocalisent tout ce qu'ils disent. — (3) Le chien, par ce mot *peut-être* (c'est possible), cherche à dissimuler sa servitude. — (4) Hyperbole devenue proverbe. — (5) Seigneur, maître, possesseur d'un pays ; seigneur du voisinage, qui avait autorité sur tous les animaux du voisinage. —

(6) Au temps qui fut jadis, autrefois.

Et mirent en commun le gain et le dommage (1).
 Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris (2).
 Vers ses associés aussitôt elle envoie.

Eux venus, le lion par ses ongles compta (3),
 Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
 Puis en autant de parts, le cerf il dépeça (4),
 Prit pour lui la première, en qualité de sire (5) :

« Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,

C'est que je m'appelle lion ;

A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde, par droit, me doit échoir encor (6, 7) ;
 Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort ;
 Comme le plus vaillant, je prétends la troisième (8) ;
 Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
 Je l'étranglerai tout d'abord (9).

(Fable imitée de Phèdre.)

MORALE. — Ne vous liez pas avec les méchants : mais recherchez toujours la société des gens de bien. On gagne tout avec ceux-ci on perd tout avec ceux-là.

VII. — Le Loup et l'Agneau.

Chez les scélérats, la force prime le droit.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure (10).

(1) Mirent en commun les profits et les pertes. — Il y a de l'in vraisemblance dans cette société, ainsi que dans les pièges tendus par la chèvre. La Fontaine faisait peut-être allusion à certains personnages de son temps. — (2) Lacs, du latin *laqueus*, nœuds cou lants. Prononcez *là*. — (3) Lorsqu'ils furent venus. — (4) Mit en morceaux et partagea le cerf (prononcez *cer*). — (5) Titre qu'on donne aux rois. Le lion fait valoir sa qualité de maître. — (6) Elle doit être à moi, elle doit me tomber en partage et faire partie de mon lot. — (7) En prose on écrit *encore*. — (8) Je prétends avoir droit à la troisième, et je l'exige. Je prétends à la troisième serait plus correct que je prétends la troisième. — (9) Sur-le-champ, à l'instant même. — C'est de là qu'est venu le proverbe : *Se faire la part du lion*, prendre tout pour soi et ne rien laisser aux autres. — (10) La meilleure aux yeux des méchants mais non aux yeux des gens de bien. — Nous allons le faire voir à l'heure même.

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure (1).

Un loup survient à jeûn, qui cherchait aventure (2)

Et que la faim en ces lieux attirait.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage (3)?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'agneau, que votre majesté (4)

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant (5)

Dans le courant

Plus de vingt pas au-dessous d'elle,

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle (6),

Et je sais que de moi tu médis l'an passé (7).

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né (8)?

Reprit l'agneau : je tette encore ma mère. —

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère? —

Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère (9),

Vous, vos bergers et vos chiens (10) ;

On me l'a dit. Il faut que je me venge.

(1) Coupe de vers harmonieuse et imitative : le ruisseau ne semble-t-il pas couler avec le vers lui-même? — (2) Qui cherchait quelque proie à dévorer. — (3) Le loup veut avoir raison contre toute justice ; il ne mettra fin aux prétextes que lorsqu'il sera réduit à l'absurde par les réponses de l'agneau. — (4) *Majesté*, expression flatteuse employée par le timide agneau pour apaiser le loup. — (5) Je me désaltère. — (6) Cette brusque interruption marque la colère fougueuse d'un homme qui a tort et qui ne veut pas en convenir. — (7) Il n'y a point de liaison entre ce vers et le vers précédent. C'est ainsi que tout se brouille dans les raisonnements de la haine. — (8) *Né* ne rime pas avec *passé*. On pardonne aisément cette petite négligence dans une composition si belle. — (9) Dans le débit, la conjonction *car* doit être accompagnée d'un grognement. — (10) Après *et*, il faut, dans le débit, un point d'arrêt ; il en est de même après *et puis* (avant-dernier vers). Ces conjonctions doivent être prononcées de manière à faire pressentir ce qui les suit.

Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès (1).

(Voyez Phèdre, liv. I, Fable I.) (2)

MORALE. — Méchants, qui abusez du nombre et de la force, tremblez, vous êtes ~~les~~ mortels. Dieu n'est point sourd aux cris de l'innocence opprimée : tôt ou tard sonnera l'heure de la justice.

VIII. — Le Rat de ville et le Rat des champs (3).

Pour vivre en paix, vivons cachés.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans (4).
Sur un tapis de Turquie (5),
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent nos deux amis !
Le régal fut fort honnête (6) :
Rien ne manquait au festin.
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.
A la porte de la salle,
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale (7) ;
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire :

(1) Sans discuter davantage, et sans observer les règles de la justice. — (2) Voyez la Fable 81^e, qui est la contre-partie de celle-ci. — (3) Horace, poète lyrique, contemporain et protégé de l'empereur Auguste, a traité ce sujet dans la 6^e satire, livre 2^e. Mais La Fontaine est loin d'avoir égalé le poète latin. — (4) *Reliefs*, restes de viande. Le mot *relief*, employé dans ce sens, est toujours au pluriel. A des *reliefs*, à un repas composé de *reliefs*. — *Ortolan* est un petit oiseau recherché pour la table. — (5) *La Turquie* est un vaste empire dont Constantinople est la capitale. — (6) *Honnête* signifie ici *convenable*. — (7) S'enfuit à la hâte.

Rats en campagne aussitôt (1) ;
 Et le citadin de dire (2) :
 « Aché-vons tout notre rô-t (3).
 — C'est assez, dit le rustique (4) :
 Demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de roi (5) ;
 Mais rien ne vient m'interrompre
 Je mange tout à loisir.
 Adieu donc. Fi du plaisir (6)
 Que la crainte peut corrompre (7). »

MORALE. — Les plaisirs du monde ont des attraits funestes.
 Préférons-leur toujours les plaisirs de la vertu et les douces joies
 d'une bonne conscience.

IX. — Le Renard et la Cigogne.

Les trompeurs sont trompés à leur tour.

Compère le renard se mit un jour en frais (8)
 Et retint à dîner commère la cigogne (9).
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts (10).
 Le galant pour toute besogne (11, 12),
 Avait un brouet clair : il vivait chichement (13, 14).
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
 La cigogne au long bec n'en put attraper une miette (15);

(1) Nos rats se remettent en mouvement, se remettent est sous-entendu. — (2) *Le citadin*, le rat de ville. Un citadin est un habitant d'une cité, d'une ville. — *De dire*, se hâte de dire. — (3) *Rô-t*, viande rôtie. — (4) *Le rustique*, le rat des champs. *Rustique* vient du mot latin *rusticus* qui signifie villageois. — (5) Je n'ai pas la prétention ni même l'envie de vous servir un repas digne d'un roi, comme celui que nous venons de faire. — (6) *Fi*, terme de dédain. — (7) *Gâter*, troubler. — (8) Fit les préparatifs d'un dîner. — (9) Les mots *compère*, commère, signifient que l'un et l'autre étaient rusés. — (10) *Régal*, festin de roi, et en général *festin*. — (11) *Galant*, empressé à plaire, terme employé par ironie. — (12) *Pour toute besogne*, pour résultat de ses préparatifs, pour tout mets. On dirait aujourd'hui pour tout potage. — (13) *Brouet*, espèce de bouillie fort claire. — (14) *Chichement*, très économiquement. — (15) Il ne put même saisir un petit morceau.

Et le drôle eut lapé le tout en un moment (1).

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie (2)

« Volontiers, lui dit-il : car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie (3). »

A l'heure dite, il courut au logis

De la cigogne son hôtesse,

Loua très fort sa politesse,

Trouva le dîner cuit à point ;

Bon appétit surtout : renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure (4).

Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;

Mais le museau du sire était d'autre mesure (5).

Il lui fallut à jeûn retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (6),

Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :

Attendez-vous à la pareille (7).

(Voyez Phèdre, liv. I, Fable xxv.)

MORALE. — Oui, c'est un vilain métier que celui de tromper. II

(1) *Drôle*, mot familier qui signifie ici malin. *Lapé*, comme les chiens qui prennent l'eau avec la langue. Quelle différence si le poète avait mis *mangé*? — (2) L'engage à son tour à dîner. — (3) On dit ordinairement : *Je ne fais point de cérémonie*. — (4) Pour signifier la partie du corps qui unit la tête aux épaules, on dit et on écrit *cou*. Cependant, par euphonie, on dira : *Il a le col fort, le col court*, comme on dit : *Un bel oiseau*, au lieu d'un *beau oiseau*. C'est aussi par euphonie que dans cette fable, et dans celle de l'*Ane chargé d'éponges* et l'*Ane chargé de sel*, La Fontaine a employé le mot *col*, au lieu de *cou* : et alors il faut le prononcer comme il est écrit. Faisons remarquer en passant qu'on dit : *un cou* ou *un col de bouteille*, *un col de chemise*, etc. *Col*, signifie aussi un passage étroit entre deux montagnes : *Le col de Tende*. — (5) *Sire*, nom donné ici par ironie au Renard. — (6) Vers devenu proverbe. — (7) Dieu permet ordinairement que les trompeurs tombent à leur tour entre les mains d'autres trompeurs.

nous rend détestable aux yeux de Dieu, et souvent nous fait rencontrer des gens assez malins pour nous rendre la pareille. X

X. X Le Rat et l'Huître.

*Heureux, qui satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où le Ciel l'a caché ! (RACINE).*

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,

Des lares paternels un jour se trouva soû (1, 2).

Il laisse là le champ, le grain et la javelle (3) ;

Va courir le pays, abandonne son trou.

Si tôt qu'il fut hors de la case (4) :

« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !

Voilà les Apennins, et voici le Caucase (5, 6) ! »

La moindre taupinée était mont à ses yeux (7).

Au bout de quelques jours, le voyageur arrive

En un certain canton où Thétis sur la rive (8)

Avait laissé mainte huître : et notre rat d'abord (9)

Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire (10) .

Il n'osait voyager, craintif au dernier point.

Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire ;

« J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point (11). »

D'un certain magister le rat tenait ces choses (12),

Et les disait à travers champs :

(1) *Les lares paternels*, expression païenne. En style figuré, elle signifie la *maison paternelle*. — *Soû* pour *soûl*, rassasié, dégoûté, mot qui appartient au style familier. — (3) *Javelle*, poignée de blé coupé, couchée sur le sillon. — (4) *Case*, habitation, logis, maison. — (5) *Les Apennins*, montagne d'Italie courant du nord au sud. — (6) *Le Caucase*, montagne située entre la mer Noire et la mer Caspienne, et dont la chaîne sépare l'Europe de l'Asie. — (7) *Taupinée*, ou *taupinière*, petit morceau de terre soulevée par une taupe, en fouillant le sol. — (8) *Thétis*, divinité païenne appelée la déesse de la mer. Ici *Thétis* signifie la mer elle-même. — *Mainte huître*, plus d'une huître, un nombre plus ou moins grand. — (10) C'est le langage présomptueux et dédaigneux de l'ignorance. — (11) Réminiscence d'une phrase d'un ancien auteur, ainsi terminée. On voit que notre rat fait le savant. — (12) *Magister*, mot latin devenu français et désignant un maître d'école.

N'étant point de ces rats qui, les livres rongeurs (1),
Se font savants jusques aux dents (2).

Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte, et, bâillant au soleil,

Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non pareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille,

« Qu'aperçois-je ! dit-il : c'est quelque victuaille (3) !
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »

Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

Se sent pris comme aux lacs : car l'huître tout à coup (4)
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance (5).

(Fable imitée d'Esopé).

MORALE. — Quand nous laissons l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme établir leur domicile dans notre cœur, ils y étouffent la bonté naturelle que Dieu y avait mise. De là résultent le dédain de notre entourage, le dégoût de notre état, le désir de changer de position, la malignité, le mécontentement habituel, les murmures et les plaintes sans fin. Demandons à ceux qui vivent avec nous si quelques-uns de ces défauts ne percent pas dans notre conduite.

(1) La Fontaine s'est cru permis, à cause de la rime, d'écrire *ic rongeurs* avec *s* au lieu de *rongeur* invariable. Cet exemple n'est pas à imiter. Le participe présent accompagné d'un complément direct est toujours verbe et par conséquent invariable. — (2) Les poètes écrivent *jusques* ou *jusque*. En prose, on écrit toujours *jusque* sans *s*. — *Savants jusqu'aux dents* est une allusion à la locution familière : *Armé jusqu'aux dents*. — (3) *Victuailles*, provision de bouche. mot vieilli. — (4) *Lacs*, prononcez *là*. — (5) On reconnaît le talent de La Fontaine dans ce discours du rat, dans la peinture de l'huître bâillant au soleil et dans celle du rat surpris au moment où l'huître se referme. Et voyez comme ces derniers mots sont rejetés au commencement d'un vers, par une suspension qui met la chose sous les yeux. Nous avons retranché les vers qui suivent, parce que l'unité de morale n'y est pas observée...

XI. — **L'Hirondelle et les petits Oiseaux.**

Ne méprisez pas les conseils de l'expérience.

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos (1),
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps où le chanvre se sème (2),
Elle vit un manant en couvrir maints sillons (3).
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine,
De là naîtront engins à vous envelopper (4),
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera, dans la saison,
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle.
Ils trouvaient aux champs trop de quoi (5).
Quand la chenevière fut verte (6).
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce mauvais grain,
Ou soyez sûrs de votre perte. —
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,

(1) *Devant*. On dit aujourd'hui : *Avant*, *Avant qu'ils* (les orages) *fussent éclos*. *Éclos* est ici un terme figuré. — (2) *La chanvre*. On dit aujourd'hui *le chanvre*. — (3) *Manant*, habitant d'un manoir de village ; vieux mot qui a été remplacé par celui de *paysan*, et qui signifie aujourd'hui un homme grossier, sans éducation. — (4) *Engins*, machines, pièges. — *A vous envelopper*, destinés à vous prendre. — (5) *De quoi* manger, sous-entendu. — (6) *Chenevière*, champ semé de chanvre.

Le bel emploi que tu nous donnes !
 Il nous faudrait mille personnes
 Pour éplucher tout ce canton (1). »
 La chanvre étant tout à fait crue (2),
 L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;
 Mauvaise graine est tôt venue.
 Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
 Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte, et qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés
 Feront aux oisillons la guerre ;
 Quand reginglettes et réseaux (3)
 Attraperont petits oiseaux,
 Ne volez plus de place en place ;
 Demeurez au logis ou changez de climat (4) :
 Imitez le canard, la grue et la bécasse.
 Mais vous n'êtes pas en état
 De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes.
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »
 Les oisillons, las de l'entendre.
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre (5)
 Ouvrait la bouche seulement.
 Il en prit aux uns comme aux autres (6) :
 Maint oisillon se vit esclave retenu.
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(Fable imitée d'Esopé.)

(1) *Canton*, expression figurée, signifiant une terre d'une vaste étendue. — (2) On dirait aujourd'hui, *le chanvre*. *La chanvre* est la filasse du chanvre. — (2) *Etant crue* (du verbe croître), ayant poussé. — (3) *Reginglettes*, petit filet ; *réseaux*, filets à mailles étroites. — (4) *Changer de climat*, de pays. — (5) *Cassandre*, fille de Priam, roi des Troyens, dans l'Asie-Mineure. Elle leur annonçait des malheurs, mais ils se moquaient d'elle. — (6) *Il en prit* (mal) aux oiseaux comme aux Troyens qui, après la prise de leur ville, furent emmenés captifs ; ils eurent le même sort.

MORALE. — Combien de jeunes gens à la tête légère ne font aucun cas des leçons de sagesse que leur donne un ami sincère et dévoué, et vont se jeter dans des pièges dont il leur avait bien des fois signalé le danger.

XII. — Le Coche et la Mouche (1).

Parlez moins, agissez mieux.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu (2).
Une mouche survient, et des chevaux s'approche ;
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine :
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire ;
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit (3)
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait ;

(1) Cette fable a donné lieu à l'expression proverbiale *faire la mouche du coche*, c'est-à-dire faire l'empressé, le nécessaire. — *Coche*, espèce de voiture couverte, à quatre roues et non suspendue. — (2) L'œil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si dure à monter ; la roideur, le sable, le soleil à plomb. On voit ensuite arriver péniblement les six forts chevaux et au bout, le coche qu'ils tirent, mais de manière que le coche paraît se traîner avec le vers. On ne peut prononcer ces mots *suait, soufflait*, sans être presque essoufflé. Il n'est pas possible de mieux imiter avec des sons (La Harpe). — (3) *Sergent de bataille*, officier chargé de faire exécuter sur le champ de bataille les ordres du général.

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait (1) !
 Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles (2),
 Et fait cent sottises pareilles.
 Après bien du travail, le coche arrive au haut (3).
 « Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Cà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »
 Ainsi certains gens, faisant les empressés,
 S'introduisent dans les affaires.
 Ils font partout les nécessaires ;
 Et, partout importuns, devraient être chassés.

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Dans l'opinion de ces gens-là les choses ne sauraient réussir sans eux ; mais ils sont plus embarrassants qu'utiles. Où trouver une suffisance plus insupportable?... Chez vous, mon enfant, si un peu de science vous enfle au point que vous vous croyiez déjà un grand personnage.

XIII. — Le Lion malade.

Gardez-vous de croire aux promesses du monde.

De par le roi des animaux,
 Qui dans son autre était malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux (4),
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyât gens le visiter ;
 Sous promesse de bien traiter
 Les députés, eux et leur suite,
 Foi de lion, très bien écrite (5) ;
 Bon passeport contre la dent,
 Contre la griffe tout autant.

(1) C'est la mouche qui parle aussi sottement. — (2) *Dame*, titre honori que, réservé autrefois aux femmes nobles et donné ici par raillerie à la mouche. — (3) *Au haut*, au sommet de la montée. Cette cacophonie fait image ; elle exprime le dernier effort de l'attelage. — (4) *De par le roi, fut fait savoir*, formules d'ordonnances royales. — *Vassaux*, au singulier *vassal*, qui est sous la dépendance d'un seigneur. — (5) Les ordonnances royales étaient ordinairement terminées par ces mots : *En foi de quoi...* à la suite desquels était apposée la signature du roi.

L'édit du prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui députe.
 Les renards gardent la maison.
 Un d'eux en dit cette raison :

« Les pas empreints sur la poussière
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 Tous, sans exception, regardent la tanière (1) ;
 Pas un ne marque de retour (2) :
 Cela nous met en méfiance.
 Que sa majesté nous dispense :
 Grand merci de son passeport.
 Je le crois bon, mais dans cet antre
 Je vois fort bien comme l'on entre,
 Et ne vois pas comme on en sort (3). »

(Voyez Esope, Fable cxxxvii.)

MORALE. — Fuyez avec horreur la société des impies. Ils vous flattent pour mieux vous asservir et foulent aux pieds les droits de Dieu et de l'Eglise, afin de se dispenser de respecter les vôtres. Vous n'avez point de plus grands ennemis.

XIV. — Le Lion et l'Ane chassant.

Le fanfaron puni de sa fanfaronnade.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
 De giboyer : il célébrait sa fête (4).
 Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,

(1) *Regardent*, se dirigent vers... — (2) Ce passage est tiré d'Horace :

*Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
 Respondit referam : « Quia me vestigia terrent
 Omnia te adversum spectantia, nulla deorsum.*

Je lui ferai la réponse adroite du renard au lion malade : C'est que je vois très bien les pas de ceux qui vont te visiter : mais je n'aperçois aucune trace de leur retour. — (3) Un professeur ayant, dans une leçon de littérature, développé cette fable, quelqu'un demanda d'un air triomphant comment les renards *gardant la maison*, avaient pu apercevoir *les pas empreints sur la poussière* : « En mettant le nez à la fenêtre, » répondit le professeur, encore tout inspiré du génie de La Fontaine. — (4) *Giboyer*, aller à la chasse du gibier.

Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux (1).
Pour réussir dans cette affaire,

Il se servit du ministère

De l'âne, à la voix de Stentor (2, 3).

L'âne à messer lion fit office de cor (4, 5).

Le lion le posta, le couvrit de ramée (6) ;

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son (7),

Les moins intimidés fuiraient de leur maison.

Leur troupe n'était pas encore accoutumée

A la tempête de sa voix ;

L'air en retentissait d'un bruit épouvantable ;

La frayeur saisissait les hôtes de ces bois (8) ;

Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable

Où les attendait le lion.

« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?

Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.

— Oui, reprit le lion, c'est bravement crié (9) :

Si je ne connaissais ta personne et ta race,

J'en serais moi-même effrayé. »

L'âne, s'il eût usé, se fût mis en colère,

Encor qu'on le raillât avec juste raison (10) ;

Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron (11) ?

Ce n'est pas là leur caractère (12).

(Voyez Phèdre, liv. 1, fable xi.)

(1) *Sanglier*, porc sauvage. Ce mot est aujourd'hui de trois syllabes. — *Daim*, espèce de cerf, mais il est moins gros que le cerf ordinaire. — *Cerf*, quadrupède, de l'ordre des ruminants. Il porte sur sa tête des cornes en forme de branches. — (2) Il y employa le service de l'âne. — (3) *Stentor*, un des guerriers grecs qui combattirent au siège de Troie. Le poète Homère lui donne une voix capable de couvrir celle de cinquante hommes réunis. — (4) *Messer*, diminutif de *mon sire*. On dit aussi *mes-ire*. — (5) *Fit office de cor*, servit de cor. Le cor est une trompe de chasse qui réunit et anime les chasseurs et les chiens. — (6) *Ramée*, branche d'arbre coupée et garnie de ses feuilles. — (7) *Braire*, c'est le cri naturel de l'âne. — (8) *Hôtes*, les animaux qui habitaient ces bois. — (9) *Bravement*, de la belle manière. — (10) *Encor que*, aujourd'hui on dirait *quoique*. — (11) *Fanfaron*, celui qui fait le brave tout en manquant de bravoure. — (12) *Ce n'est pas là leur caractère* : la fanfaronnade est d'autant moins supportable dans un âne, qu'elle contraste davantage avec le caractère de sa race.

MORALE. — Il est des gens qui parlent beaucoup et crient fort : c'est là tout leur mérite. Cependant ils se donnent des airs de potentats. De temps en temps, ils reçoivent quelque bonne leçon : mais ils ont les oreilles trop longues pour en profiter.

XV. — Le Renard et le Bouc.

Méfions-nous des ruses de Satan.

Capitaine renard allait de compagnie (1)
Avec son ami bouc des plus hauts encornés (2).
Celui-ci ne voyait pas plus haut que son nez (3) ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie (4).
La soif les obligea de descendre en un puits.

Là, chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris.
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous compère ? (5)
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine

Je grimperai premièrement ;

Puis, sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine

De ce lieu-ci je sortirai ;

Après quoi je t'en tirerai. —

Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon ; et je loue (6)

Les gens bien sensés comme toi (7),

(1) *Capitaine*, ce mot annonce qu'il s'agit d'un personnage habile et prépare le lecteur à un fait intéressant. — (2) *Des plus hauts encornés*, dont les cornes étaient très hautes. *Encorné* appartient au style familier. — (3) *Ne voyait pas plus loin que son nez*, avait peu d'esprit et de prévoyance. — (4) *Passé maître*, très habile. Avant 1789, un ouvrier *ne passait maître*, n'était reçu comme maître, dans son corps de métier, qu'après avoir prouvé sa capacité par un chef-d'œuvre, c'est-à-dire par un ouvrage remarquable. — (5) *Compère*, mot qui exprime une idée d'intimité. — (6) *Par ma barbe*, terme affirmatif. Le bouc prend à témoin sa longue barbe ; ce qui est assez plaisant. — *Il*, cela, est expédient est bon. — (7) *Bien sensés*, qui ont beaucoup de bon sens. Comme le bouc est un imbécile, au lieu de faire, en débitant ce passage, un petit mouvement circulaire, on met, dans l'expression du geste, le bras, l'épaule, tout le corps.

Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience :

« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence (1)
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère (2),

Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors (3).
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :

Car pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin (4). »
En toute chose, il faut considérer la fin (5).

(Voyez Esope, Fable IV, et Phèdre, liv. 4. Fable VII.)

MORALE. — Jésus nous appelle au Ciel : Satan, poussé par une noire jalousie, cherche à nous entraîner au fond de l'enfer. S'il parvient à nous perdre, il se rira de notre crédulité.

XVI. — Le Loup et la Cigogne.

L'ingratitude est le vice des mauvais cœurs.

Les loups mangent gloutonnement (6),
Un loup donc, étant de frairie (7),
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.

Un os lui demeura bien avant au gosier (8).
Par bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.

Il lui fait signe ; elle accourt.

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne (9).
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour (10),

(1) Par excellence, par faveur spéciale et pour rendre supérieur aux autres animaux. — (2) Imprudemment, sans réflexion. — (3) J'en suis hors, je suis hors du puits. — (4) D'arrêter, locution vieillie, pour de m'arrêter. — (5) La fin, le résultat. — (6) Avec avidité. — (7) Frairie ou frérie, fête où l'on fait bonne chère. — Etant de frairie, ayant à manger une abondante proie. — (8) Bien avant au gosier, au fond du gosier. — Bien avant est adverbe. — (9) Opératrice, qui fait les opérations de chirurgie. — (10) Pour une opération faite avec tant d'adresse.

Elle demanda son salaire. *monnaie*

« Votre salaire ! dit le loup :

Vous riez, ma bonne compère ! *compagnon*

Quoi ! ce n'est pas encore beaucoup

D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?

Allez, vous êtes une ingrâte :

Ne tombez jamais sous ma patte. »

(Voyez Esope, Fable cXLIV, et Phèdre, liv. I, Fable VIII.)

MORALE. — L'ingratitude du loup nous remplit d'indignation : mais considérons si nous ne serions pas nous-mêmes, ingrâts envers nos bienfaiteurs, et surtout envers Dieu le premier de tous.

XVII. — Le Renard et les Raisins.

Guerre au défaut de franchise et de droiture.

Certain renard gascon, d'autres disent normand (1),

Mourant presque de faim, vit, au haut d'une treille,

Des raisins mûrs apparemment (2)

Et couverts d'une peau vermeille.

Le galant en eût fait volontiers un repas (3) ;

Mais, comme il n'y pouvait atteindre :

« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats (4). »

Fit-il pas mieux que de se plaindre (5, 6) ?

(Fable imitée d'Esope et de Phèdre.)

MORALE. — Sachons souffrir avec une douce résignation. Opposons *l'indulgence* aux contrariétés des *personnes*, la *prière* aux contrariétés des *choses* ; et sur chaque blessure qui saigne écrivons : *Dieu le veut, Dieu soit loué*. Laissons les âmes sans franchise et sans droiture imiter la stoïque dissimulation du renard.

(1) Les Gascons ont une réputation proverbiale de vanterie, de plaisanterie et d'adresse pour se tirer d'affaire. Les Normands ont une réputation de ruse et de dissimulation : mais on exagère. — (2) *Apparemment*, en apparence. Ce mot signifie aujourd'hui *vraisemblablement, probablement*. — (3) *Le galant*, le rusé, terme vieilli dans ce sens. — (4) *Goujats*, valets d'armée. Ce mot désigne aussi les manœuvres qui aident les maçons ; on l'applique encore aux gens grossiers. — (5) *Fit-il pour ne fit-il*. — (6) Le renard, en parlant ainsi fit mieux que de se plaindre : c'est-à-dire qu'il fit un moindre mal : mais cela ne l'excuse pas d'avoir manqué de franchise. Une moindre faute est toujours une faute : il ne faut pas la faire.

XVIII. — **Le Lion devenu vieux.***Respect aux vieillards.*

Le lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse (1),
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets
 Devenus forts par sa faiblesse.
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied (2) ;
 Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
 Le malheureux lion, languissant, triste et morne (3),
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié (4) ;
 Il attend son destin sans faire aucunes plaintes (5, 6),
 Quand, voyant l'âne même à son antre accourir :
 « Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir ;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes (7). »

(Voyez Phèdre, liv. I, Fable xx.)

MORALE. — Insulter les faibles et les vieillards est le signe d'une âme méchante et lâche.

XIX. — **Le Geai paré des plumes du Paon.***Combien l'orgueil est méprisable.*

Un paon muait : un geai prit son plumage (8),
 Puis après se l'accommoda (9),

(1) *Prouesse*, vigueur vaillance. Ce mot au pluriel signifie des hauts faits, des actions d'éclat. — (2) *Pied* ne rime point avec *estro-pié* : c'est pourquoi La Fontaine s'était permis d'écrire *pié*. — (3) *Morne*, silencieux. — (4) Par l'âge estropié, affaibli par l'âge. Cette expression n'est pas à imiter. — (5) *Destin*, mort. — (6) *Aucunes plaintes*, il faudrait le singulier. — (7) *C'est mourir deux fois*, etc., subir une telle injure et mourir réellement, c'est mourir deux fois. — Phèdre dit en outre que l'âne frappa du pied le lion, *calcibus frontem exterit*. C'est de là que nous vient l'expression proverbiale : *Recevoir le coup de pied de l'âne*. — Plusieurs pensent que la phrase e t été plus correcte si l'auteur avait mis de après que : *c'est mourir deux fois que de souffrir* ; mais la licence en pareil cas, nous semble permise. — (8) *Paon*, prononcez *pan*. — *Muait*, perdait ses plumes, par suite du changement de plumage qui s'opère chez les oiseaux. — (9) *Se l'accommoda*, le disposa sur son corps.

Puis, parmi d'autres paons, tout fier se panada (1),
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué (2),
 Berné, sifflé, moqué, joué (3)
 Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte (4) ;
 Même, vers ses pareils, s'étant réfugié,
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais, à deux pieds comme lui,
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui
 Et que l'on nomme plagiaires (5) .
 Je m'en tais et ne veux leur causer nul ennui :
 Ce ne sont pas là mes affaires (6).

(Voyez Esope, Fable, CL, et Pèdre, liv. I, Fable CIII.)

MORALE. — Vie, esprit, talent, Dieu nous a tout donné : la gloire en revient à lui seul. Joignant l'ingratitude à l'injustice, l'orgueilleux rapporte tout à soi. Il tend à s'élever, à se faire admirer et ne remarque pas que par là, il descend jusqu'au ridicule. A-t-il un habit neuf, il en est tout fier, comme si son costume lui donnait du mérite. Et pourtant le vêtement dont son amour-propre est flatté, lui vient d'un animal : un mouton ou un ver l'a porté avant lui.

XX. — Le Petit Poisson et le Pêcheur.

Ne visons pas trop haut.

Petit poisson deviendra grand,
 Pourvu que Dieu lui prête vie.
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie (7) ;

(1) *Se panada*, marcha avec fierté comme un paon quand il fait la roue. Ce verbe est dérivé du mot *paon*. On dit plus communément *se pavaner*. — (2) *Bafoué*, traité avec mépris. — (3) *Berné*, tourné en ridicule. — (4) *Messieurs*, titre honorifique donné par le fabuliste aux paons indignés de voir un geai les contrefaire. — *D'étrange sorte*, d'une manière plus qu'ordinaire. — (5) *Plagiaires*, écrivains qui s'approprient, par un vol manifeste, ce qu'ils ont pillé dans les ouvrages d'autrui. — (6) C'est-à-dire, cela ne me regarde pas ; je ne dois pas intervenir dans cette sorte de débat. Il n'en est pas moins vrai qu'usurper la louange pour un travail qu'on n'a pas fait, c'est un vol détestable. Horace a fait allusion à la fable originale de Phèdre (Epit. III, v, 18). — (7) *Je tiens*, je pense, je crois.

Car de le rattraper il n'est pas trop certain (1).

Un carpeau, qui n'était encore que fretin (2),

Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.

« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;

Voilà commencement de chère et de festin (3) ;

Mettons-le en notre gibecière (4). »

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :

« — Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir

Au plus qu'une деми-bouchée.

Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'achètera bien cher (5) ;

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille !

— Rien qui vaille ? eh bien ! soit, repartit le pêcheur :

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,

Dès ce soir on vous fera frirè. »

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas (6).

(Fable imitée d'Esope.)

MORALE. — On n'est pas sage lorsque, au lieu de se contenter d'un gain modeste et sûr, on se jette dans les entreprises aventureuses. Des milliers de familles doivent leur ruine à cette espèce d'imprudence.

(1) C'est-à-dire, il n'est guère certain qu'on puisse le rattraper. Analyse grammaticale : *Le rattraper n'est pas trop certain.* — (2) *Fretin*, très petit poisson. — (3) *De chère*, de bonne chère. — (4) *Mettons-le en*. Prononcez comme s'il y avait *mettons l'en*. — *Gibecière*, sac ou panier à mettre le gibier ou le poisson. — (5) *Partisan*, nom donné aux financiers qui, moyennant une somme déterminée achetaient le droit de percevoir à leur profit une *partie* des impôts. — *Gros partisan* signifie un riche financier. — (6) Ces deux vers sont passés en proverbe pour dire qu'il ne faut pas abandonner un profit peu considérable, mais sûr, pour courir après un profit plus grand, mais incertain.

XXI. — **Le Mulet.**

Ce qu'on apprend à l'école du malheur.

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse
 Et ne parlait incessamment (1)
 Que de sa mère la jument,
 Dont il contait mainte prouesse (2).
 Elle avait fait ceci, puis avait été là.
 Son fils prétendait pour cela
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire (3) ;
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin (4).
 Etant devenu vieux, on le mit au moulin :
 Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
 Qu'à mettre un sot à la raison (5),
 Toujours serait-ce à juste cause
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

(Voyez Esope, Fable cXL.)

MORALE. — Le malheur qui exaspère et endurecit certains hommes, ouvre les yeux à d'autres sur la vanité des biens d'ici-bas et les amène à Dieu.

XXII. — **Les deux Bourgeois.**

La vertu est plus précieuse que l'or.

Entre deux bourgeois d'une ville,
 S'émut jadis un différend (6).
 L'un était pauvre, mais habile ;
 L'autre riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Voulait emporter l'avantage,
 Prétendant que tout homme sage

(1) *Incessamment*, continuellement. — Ce mot est plus souvent employé pour signifier *sans délai, au plus tôt*. — (2) *Prouesse* action d'éclat. — (3) Qu'on dût faire de lui un personnage historique célébré par les historiens. Ce vers est la critique de ceux dont le seul titre est une naissance illustre. — (4) *Servant*, en servant, s'il eût servi. — (5) L'amener à des pensées raisonnables. — (6) *S'émut*, on dirait aujourd'hui *s'éleva*.

Etait tenu de l'honorer.

C'était tout homme sot ! car pourquoi révéler (1)

Des biens dépourvus de mérite (2) ?

La raison m'en semble petite (3).

« Mon ami, disait-il souvent

Au savant,

Vous vous croyez considérable (4) :

Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment (5) ?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre (6),

Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire (7)

De gens qui ne dépensent rien !

Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien (8).

Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe (9)

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

Et celle qui la porte, et vous qui dédiez

A messieurs les gens de finance

De méchants livres bien payés. »

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le sort qu'ils méritaient.

L'homme lettré se tut : il avait trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satire ;

Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient (10).

(1) *C'était tout homme sot* : il eût mieux fait de dire que tout homme sot était tenu de l'honorer. — (2) *Des biens*, l'objet possédé est mis ici pour le *possesseur*. Pourquoi donner des témoignages particuliers d'estime à un riche dépourvu de mérite? — (3) Cela ne me paraît pas raisonnable. — (4) *Considérable*, c'est-à-dire homme digne de considération. — (5) *Incessamment*, sans relâche, sans cesse. — (6) *Au troisième étage* — (7) *A bien affaire*, expression ironique, comment voulez-vous que l'Etat se soucie de compter parmi ses citoyens des gens de cette espèce. — (8) *Epand*, ou répand beaucoup d'or. — *Dont le luxe*, qui par leur luxe font couler l'or à flots. — *Notre plaisir occupe* : les dépenses que nous faisons pour nos plaisirs servent à occuper. — (9) *Méchants livres*, ouvrages sans mérite. — (10) *Mars*, personnage fabuleux dont les païens avaient fait le dieu de la guerre. *Mars* signifie la guerre.

L'un et l'autre quitta la ville.
 L'ignorant resta sans asile ;
 Il reçut partout des mépris.
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
 Ceci décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix (1).

MORALE. — Un homme sans science et surtout sans vertu, mais fier de ses richesses, méritera toujours d'être mis au nombre des sots, Vienne un revers de fortune, le masque tombe : on cherche un homme et l'on n'en trouve point.

XXIII. — L'Ane vêtu de la peau du Lion.

Un jour ou l'autre, le vice est démasqué.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
 Était craint partout à la ronde (2)
 Et, bien qu'animal sans vertu (3),
 Il faisait trembler tout le monde
 Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
 Découvrit la fourbe et l'erreur (4) :
 Martin fit alors son office (5).
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice,
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Il se rencontre parfois des enfants menteurs et vaniteux, immodestes, qui cherchent à jeter un voile sur la corruption de leur cœur. Mais on ne tarde pas à les reconnaître pour ce qu'ils sont, et l'on dit d'eux, comme de l'âne : « *Un petit bout d'oreille a tout fait découvrir.* »

(1) Celui-là seul mérite par excellence le nom de savant qui possède la science du vrai et du bien. Un esprit saturé d'erreur et de malice n'a pas droit à ce titre : c'est un *savantasse*. — (2) *Partout à la ronde*, dans tout le voisinage. — (3) *Sans vertu*, sans courage. La Fontaine a donné à la *vertu* le sens propre du mot latin *virtus*. — (4) *Fourbe*, vieux mot qui signifie fourberie, imposture. — (5) *Martin*, nom d'un garçon d'écurie armé d'un bâton. On le nomme aussi, pour cette raison, *Martin-bâton*. — *Fit son office*, son devoir, c'est-à-dire frappa l'âne à coups de bâton.

XXV. — **La Laitière et le Pot au lait.***Que d'espérances déçues*

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait

Bien posé sur un coussinet,

Prétendait arriver sans encombre à la ville (1).

Légère et court-vêtue, elle allait à grand pas (2),

Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats (3).

Notre laitière, ainsi troussée (4),

Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employait l'argent :

Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée (5).

La chose allait à bien par son soin diligent (6).

« Il m'est, disait-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison.

Le renard sera bien habile

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son (7).

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable (8).

J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

Vu le prix dont il est, une vache et son veau (9),

Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »

Perrette là-dessus saute aussi, transportée (10).

Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée,

La dame de ces biens, quittant d'un œil marri (11, 12)

(1) *Sans encombre*, sans accident fâcheux, sans obstacle : expression familière. — (2) *Court-vêtue*, ayant un vêtement court. *Courte* est pris ici adverbialement. — (3) *Souliers plats*, souliers sans talons. — (4) *Ainsi troussée*, ainsi vêtue. — (5) Faisant couvrir ses œufs par trois poules à la fois. — (6) *Allait à bien*, réussissait. Perrette s'imaginait que tout allait selon ses désirs. — (7) Elle raisonne comme si elle avait déjà acheté son porc. — (8) *Raisonna*, satisfaisante. — (9) *Vu le prix dont il est*, vu le prix qu'il vaut. On dit d'un objet qui a une grande valeur : *Il est d'un grand prix*. — (10) *Transportée* de joie. — (11) *La dame*, la maîtresse (en imagination) de ces biens. — (12) *Marri*, triste, affligé. Vieux mot.

Sa fortune ainsi répandue (1),
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait (2) :
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne (3)?
 Qui ne fait châteaux en Espagne (4)?
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi (5) ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant (6).
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même (7) :
 Je suis Gros-Jean comme devant (8).

MORALE.— Souvent la divine Providence, pour nous faire toucher au doigt la vanité des choses de ce monde et nous porter à rechercher les biens éternels, confond tous nos projets de fortune et de gloire.

XXV. — Le Faucon et le Chapon.

Sous un air douxereux, le monde cache un poignard homicide.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier (9),
 Était sommé de comparaître
 Par-devant les lares du maître (10),

(1) *Sa fortune ainsi répandue*. Ce fut le lait qui se répandit, mais dans la pensée de Perrette, sa fortune était toute dans le produit de ce lait. — (2) *Farce*, histoire plaisante, conte bouffon. — (3) *Battre la campagne*, c'est la parcourir en tous sens pour faire sortir legibier. Au figuré, former des projets chimériques. C'est dans ce dernier sens que La Fontaine emploie ici cette expression. — *Châteaux en Espagne*, projets imaginaires, rêves de fortune. Il y a vraisemblablement, dans cette locution, une sorte d'allusion aux nombreux châteaux que les Maures s'empressèrent de bâtir en Espagne et qu'ils ne purent conserver. — (5) *Je m'écarte*, je me laisse entraîner par mon imagination. — (6) *Vont pleuvant*, pleuvent. — (7) *Fait-il, si* quelque accident fait que... — (8) *Gros Jean*, un rustre, un pauvre homme. — *Comme devant*, comme auparavant. — (9) *Le Mans*, chef-lieu du département de la Sarthe, est renommé par ses chapons. — *Chapon de son métier*, dont la condition était d'être chapon. — (10) *Lares*, expression poétique employée ici pour désigner la cuisine.

Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose :
« Petit, petit, petit ; » mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissait les gens crier (1).
« Serviteur, disait-il, votre appât est grossier ;
On ne m'y tient pas, et pour cause (2). »
Cependant un faucon sur sa perche voyait (3),
Notre Manceau qui s'enfuyait (4).
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé (5),
Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille (6),
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre (7) ?
Il t'attend : es-tu sourd ? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire ?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrais-tu pour cet appeau (6) ?
Laisse-moi fuir ; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler (9).
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons

(1) *Le Normand et demi*. On dit ordinairement fin comme un Normand, et il est passé en proverbe qu'un Manceau vaut un Normand et demi. Ce chapon est donc des plus fins. — (2) On ne m'y prendra pas, et pour cela j'ai de bonnes raisons. — (3) *Faucon*, oiseau de proie que l'on dressait autrefois pour la chasse des oiseaux. *Perche*, f., perchoir, m. — (4) *Manceau*, citoyen du Mans, nom donné au chapon. — (5) *Soupé*, dîné, ancienne orthographe : on écrit aujourd'hui *souper*, dîner. — (6) *Racaille*, troupe de petits rats. — Au figuré, une vile populace. — (7) *Le vois-tu pas*, pour ne le vois-tu pas ? — (8) *Appeau* formé du mot *appel*. Ce mot désigne soit l'oiseau dont on se sert pour attirer les autres dans un piège, soit une sorte de sifflet avec lequel on contrefait la voix des oiseaux pour le même but. — (9) *On s'en vient m'appeler*, on m'appelle.

Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

MORALE. — Quand une personne nous serait aussi chère que l'un de nos yeux, si elle nous porte à faire le mal, éloignons-nous d'elle au plus vite, afin de n'être pas victime de ses perfides caresses.

XXVI. — L'Œil du Maître.

Il n'y a point de cachette pour Dieu.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux (1)
Qu'il cherchât un meilleur asile.

« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras (2) ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »

Les bœufs, à toute fin, promirent le secret (3).
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir, on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours ;

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure (4)

N'aperçut ni cor, ni ramure (5, 6),

Ni cerf enfin. L'habitant des forêts

Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès (7, 8),

(1) *D'abord*, tout aussitôt. — (2) *Pâtis*, pâturages. — (3) *A toute fin*, à toute chance, à tout événement, quoi qu'il dût arriver. — (4) *D'aventure*, locution adverbiale exprimant le sens de *il arriva que* pas un... — (5) *Cor*, bouture de corne. Ce mot désigne plus ordinairement un durillon qui vient aux pieds. — (6) *Ramure*, bois qui orne la tête du cerf ou d'un daim. Il s'emploie aussi pour désigner toutes les branches d'un arbre prises dans leur ensemble. — (7) *Chacun retournant*, lorsque chacun retournera. — (8) *Travail de Cérès*, travail des terres à blé. Les poètes aiment à personnifier les choses dont ils parlent : ils disent les *dons de Flore*, pour les *fleurs*, les *dons de Cérès* pour les *moissons*. Quant aux païens, ils voyaient dans Flore et dans Cérès deux divinités, l'une présidant aux fleurs, l'autre aux moissons : et, poussés par le Démon, qui s'efforçait de leur faire oublier le vrai Dieu, ils offraient à ces prétendues déesses un encens sacrilège.

Il trouve pour sortir un moment favorable.
 L'un des bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien ;
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue (1)
 Je crains fort pour toi sa venue.
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
 Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
 « Qu'est-ce ceci ? dit-il à son monde,
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
 Cette litière est vieille : allez vite aux greniers.
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
 Ne saurait-on ranger ces jongs et ces colliers ?
 En regardant à tout, il voit une autre tête
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu (2) ;
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas (3),
 Dont maint voisin s'éjouit d'être (4).
 Il n'est pour voir que l'œil du maître.

(Voyez Phèdre, liv. II, Fable VI.)

MORALE. On peut échapper aux regards des hommes, mais non à l'œil de Dieu. L'impie a dit : « On ne me voit pas... » Insensé ! comment celui qui a fait tes yeux ne te verrait-il pas !... Il a tout vu : tu le sauras un jour.

XXVII. — Le Singe et le Dauphin (5).

Si vous n'êtes pas savant, soyez au moins réservé.

C'était chez les Grecs un usage
 Que sur la mer tous voyageurs

(1) *L'homme aux cent yeux*, allusion à la fable d'Argus, l'homme à qui rien n'échappe. — (2) *Epieu*, sorte de pique dont l'extrémité est garnie d'un fer large et pointu, et dont on se sert ordinairement pour la chasse au sanglier. — (3) *Maint*, fréquent. Cet adjectif a le sens de beaucoup, plusieurs. — (4) *S'éjouit*, vieux mot. On dit aujourd'hui *se réjouit*. — (5) *Dauphin*. Il ne s'agit pas ici du poisson que les naturalistes appellent *Dauphin*, mais d'un poisson fabuleux à qui les anciens attribuaient un grand attachement pour l'homme.

Menaient avec eux en voyage (1)
Singes et chiens de bateleurs (2).
Un navire, en cet équipage,
Non loin d'Athènes fit naufrage (3).
Sans les dauphins, tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce. En son histoire,
Pline le dit : il le faut croire (4).
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe, en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut (5).
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme (6).
Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
« Etes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre : on m'y connaît fort.
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs.
Un mien cousin est juge-maire (7). »
Le dauphin dit : « Bien grand merci,

(1) *Menaient*. On dirait mieux *eussent*. — (2) *Bateleurs*, faiseurs de tours d'adresse. — (3) *Athènes*, ancienne capitale de l'Attique, aujourd'hui capitale de la Grèce. — (4) *Pline*, l'ancien, appelé aussi Pline le naturaliste, périt l'an 79 de l'ère chrétienne, dans l'éruption du Vésuve qui engloutit plusieurs villes entre autres Herculaneum et Pompéi. — (5) *Lui pensa devoir*, pensa lui devoir, fut sur le point de lui devoir. — (6) Ce chanteur s'appelait Arion. Hérodote, historien païen, qui vivait 484 ans avant Jésus-Christ, rapporte que, dans un voyage sur mer, les matelots ayant voulu le tuer afin de s'emparer de ses richesses, il se jeta à la mer pour leur échapper, et qu'un dauphin attiré par ses chants, le reçut sur son dos et le porta au rivage. — (7) *Juge-maire*, ou *juge mage* (judex major), magistrat qui, dans quelques villes du Midi de la France, notamment à Grenoble, réglait autrefois les différends.

Et le Pirée a part aussi (1)
 A l'honneur de votre présence?
 Vous le voyez souvent, je pense?
 — Tous les jours ; il est mon ami :
 C'est une vieille connaissance. »
 Notre magot prit, pour ce coup (2),
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.
 De telles gens il est beaucoup,
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome (3, 4) ;
 Et qui, caquetant au plus dru (5),
 Parlent de tout et n'ont rien vu. »
 Le dauphin rit, tourne la tête,
 Et, le magot considéré (6),
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête,
 Il y replonge et va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.

(Voyez Esope, Fable LXXXVIII.)

MORALE. — Les faux savants ont ordinairement la pédanterie pour enseigne. A les entendre, ils savent tout : regardez-les de près, ce sont des animaux parlants.

XXVIII. — La Mort et le Bûcheron.

Vous qui souffrez, pensez au ciel.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée (7),
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans (8)
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée (9).
 Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,

(1) *Pirée*, ancien port d'Athènes, bâti par les soins de Thémistocle. — (2) *Magot*, gros singe. — (3) *Vaugirard*, ancien village, devenu l'un des quartiers de Paris. — (4) *Rome*, ville d'Italie, capitale de la Chrétienté, et résidence des Papes. — (5) *Caquetant au plus dru*, se livrant sans retenue à un babil bruyant et frivole. Cette locution appartient au genre familier. — (6) *Le magot considéré*, ayant considéré le magot. — (7) *Ramée*, faisceau de branches garnies de leurs feuilles. — (8) *Sous le faix*, sous le poids. — (9) *Chaumine*, petite chaumière ou petite maison couverte de chaume.

Il met bat son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
 En est-il un plus pauvre sur la machine ronde (1)?
 Point de pain quelquefois et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts (2),
 Le créancier et la corvée (3, 4),
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée (5).
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder ;
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 « C'est, dit-il, enfin de m'aider (6)
 A recharger ce bois : tu ne tarderas guère (7). »

(Voyez Esope, Fables xx et cXLVI.)

MORALE. — Nous chercherions en vain le bonheur sur la terre : il n'est qu'au ciel. Tout homme, fût-il roi, a des peines à supporter. Le vrai moyen, pour en adoucir l'amertume est de s'abandonner entre les mains de Dieu, avec une confiance filiale, et de jeter vers le Ciel des regards d'espérance. Vouloir quitter avant le temps le poste où la Providence nous a placé, c'est agir en lâche.

Nota. — La Fontaine applique à cette fable une morale toute païenne et indigne d'un chrétien. Nos lecteurs nous sauront gré de l'avoir passée sous silence.

XXIX. — La Belette entrée dans un grenier.

On n'importe rien des choses de ce monde.

Damoiselle belette, au corps long et fluet (8)
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit (9) :
 Elle sortait de maladie.

(1) *La machine ronde*, la terre, qui est ronde. — (2) *Les soldats* à loger. — *Créancier*, celui à qui l'on doit. — (4) *Corvée*, travail public obligatoire et gratuit. — (5) Toutes ces peines réunies se présentent à lui comme autant de traits qui servent à peindre l'homme le plus malheureux. — (6) *C'est*, si je t'ai appelée, c'est. — (7) *Tu ne tarderas guère*, cela ne t'arrêtera pas longtemps ; ta marche n'en sera guère retardée. — (8) La belette est appelée *Damoiselle*, parce qu'elle est effilée comme certaines jeunes personnes qui, à force de se serrer les flancs, se rendent ridicules et s'exposent à compromettre gravement leur santé. — *Fluet*, mince, délicat. — (9) *Étroit*, autrefois on écrivait *étret*.

Là, vivant à discrétion (1),

La galante fit chère lie (2) ;

Mangea, rongea. Dieu sait la vie (3)

Et le lard qui périt en cette occasion !

La voilà, pour conclusion (4),

Grasse, maflue et rebondie (5).

Au bout de sa semaine, ayant diné son sou (6),

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou ;

Ne peut plus repasser et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours :

« C'est, dit-elle, l'endroit. Me voilà bien surprise (7) :

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat, qui la voyait en peine,

Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine (8) ;

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres (9) ;

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres (10).

(Voyez Horace liv. I, v, 28.)

MORALE. — Entassez or sur or, étendez vos domaines, il ne faut qu'une mort pour tout engloutir. Nus vous êtes entrés dans ce monde, nus vous en sortirez. Votre corps rentrera dans la poussière d'où il a été tiré, et votre âme paraîtra devant Dieu pour être jugée.

(1) Mangeant à sa fantaisie, autant qu'il lui plaisait. — (2) *La galante*, la demoiselle au corps fluet. — *Chère lie*, vieux terme qui signifiait *chère joyeuse*, *bonne chère*. *Lie*, du latin *lætus*, joyeux, agréable, est un adjectif tombé en désuétude. — (3) *Dieu sait la vie*, sous-entendu qu'elle fit. — (4) *Pour conclusion*, pour tout dire, pour résultat de sa joyeuse vie. — (5) *Maflue*, qui a le visage bouffi, qui a de grosses joues. — *Rebondie*, arrondie par embonpoint. — (6) *Ayant diné son sou*, ayant mangé de manière à se rassasier. — (7) *C'est l'endroit* par où je suis entrée. — *Surprise*, étonnée. — (8) *Panse*, la partie du ventre des animaux qui renferme ce qu'ils ont mangé. — (9) *Là, l'on le dit*, membre de phrase désagréable à l'oreille. — (10) *Ne confondons pas, par trop approfondir* : en approfondissant les choses ou en voulant approfondir les choses, on verrait peut-être que cette fable s'applique à nous aussi bien qu'aux autres. *Par trop approfondir* est une tournure grecque.

XXX. — **Le Lion s'en allant en guerre.***Tout profite à l'homme prudent.*

Le Lion dans sa tête avait une entreprise.

Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts (1),

Fit avertir les animaux.

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise (2, 3).

L'éléphant devait sur son dos

Porter l'attirail nécessaire,

Et combattre à son ordinaire ;

L'ours, s'apprêter pour les assauts ;

Le renard, ménager de secrètes pratiques (4, 5),

Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours (6).

« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,

Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques (7).

— Point du tout, dit le roi, je les veux employer :

Notre troupe sans eux ne serait pas complète.

L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette,

Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage

De ses moindres sujets sait tirer quelque usage :

Il connaît les divers talents.

Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens (8).

(Fable imitée d'Abstemiùs, auteur italien.) ¶

MORALE. — Sachez employer vos gens selon leur capacité : il est peu de personnes dont on ne puisse, d'une manière ou d'une autre, utiliser les services.

(1) *Prévôts*. Certains officiers de la maison du roi se nommaient autrefois *prévôts* ; ils étaient chargés d'une haute surveillance. —

(2) *Tous furent du dessein*, tous voulurent prendre part à l'entreprise et suivre le lion à la guerre. — (3) *Chacun selon sa guise*, chacun selon ses facultés, selon qu'il pourrait se rendre utile. — (4) *Ménager*, préparer adroitement. — (5) *De secrètes pratiques*, des intelligences secrètes dans le parti opposé, afin de mieux réussir. —

(6) *Par ses tours d'adresse*. — (7) *Terreur panique*, terreur subite, sans fondement. — (8) *De sens*, de bon sens, qui jugent raisonnablement les choses.

Là, vivant à discrétion (1),

La galante fit chère lie (2) ;

Mangea, rongea. Dieu sait la vie (3)

Et le lard qui périt en cette occasion !

La voilà, pour conclusion (4),

Grasse, maflue et rebondie (5).

Au bout de sa semaine, ayant dîné son soû (6),

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou ;

Ne peut plus repasser et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours :

« C'est, dit-elle, l'endroit. Me voilà bien surprise (7) :

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat, qui la voyait en peine,

Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine (8) ;

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres (9) ;

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres (10).

(Voyez Horace liv. I, v, 28.)

MORALE. — Entassez or sur or, étendez vos domaines, il ne faut qu'une mort pour tout engloutir. Nus vous êtes entrés dans ce monde, nus vous en sortirez. Votre corps rentrera dans la poussière d'où il a été tiré, et votre âme paraîtra devant Dieu pour être jugée.

(1) Mangeant à sa fantaisie, autant qu'il lui plaisait. — (2) *La galante*, la demoiselle au corps fluet. — *Chère lie*, vieux terme qui signifiait chère joyeuse, bonne chère. *Lie*, du latin *lætus*, joyeux, agréable, est un adjectif tombé en désuétude. — (3) *Dieu sait la vie*, sous-entendu qu'elle fit. — (4) *Pour conclusion*, pour tout dire, pour résultat de sa joyeuse vie. — (5) *Maflue*, qui a le visage bouffi, qui a de grosses joues. — *Rebondie*, arrondie par embonpoint. — (6) *Ayant dîné son soû*, ayant mangé de manière à se rassasier. — (7) *C'est l'endroit* par où je suis entrée. — *Surprise*, étonnée. — (8) *Panse*, la partie du ventre des animaux qui renferme ce qu'ils ont mangé. — (9) *Là, l'on le dit*, membre de phrase désagréable à l'oreille. — (10) *Ne confondons pas, par trop approfondir* : en approfondissant les choses ou en voulant approfondir les choses, on verrait peut-être que cette fable s'applique à nous aussi bien qu'aux autres. *Par trop approfondir* est une tournure grecque.

XXX. — **Le Lion s'en allant en guerre.***Tout profite à l'homme prudent.*

Le Lion dans sa tête avait une entreprise.

Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts (1),

Fit avertir les animaux.

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise (2, 3).

L'éléphant devait sur son dos

Porter l'attirail nécessaire,

Et combattre à son ordinaire ;

L'ours, s'apprêter pour les assauts ;

Le renard, ménager de secrètes pratiques (4, 5),

Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours (6).

« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,

Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques (7).

— Point du tout, dit le roi, je les veux employer :

Notre troupe sans eux ne serait pas complète.

L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette,

Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage

De ses moindres sujets sait tirer quelque usage :

Il connaît les divers talents.

Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens (8).

(Fable imitée d'Abstemijs, auteur italien.) 7

MORALE. — Sachez employer vos gens selon leur capacité : il est peu de personnes dont on ne puisse, d'une manière ou d'une autre, utiliser les services.

(1) *Prévôts*. Certains officiers de la maison du roi se nommaient autrefois *prévôts* ; ils étaient chargés d'une haute surveillance. —

(2) *Tous furent du dessein*, tous voulurent prendre part à l'entreprise et suivre le lion à la guerre. — (3) *Chacun selon sa guise*, chacun selon ses facultés, selon qu'il pourrait se rendre utile. — (4) *Ménager*, préparer adroitement. — (5) *De secrètes pratiques*, des intelligences secrètes dans le parti opposé, afin de mieux réussir. — (6) *Par ses tours d'adresse*. — (7) *Terreur panique*, terreur subite, sans fondement. — (8) *De sens*, de bon sens, qui jugent raisonnablement les choses.

XXXI. — **Le Lion et le Moucheron.***Dieu humilie les superbes.*

« Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre (1, 2) ! »

C'est en ces mots que le lion

Parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ou me soucie (3)?

Un bœuf est plus puissant que toi (4) :

Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevait ces mots,

Que lui-même il sonna la charge (5),

Fut la trompette et le héros (6).

Dès l'abord il se met au large (7) ;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume et son œil étincelle (8)

Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ (9) ;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle (10) ;

Tantôt pique l'échine, et tantôt le muséau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée (11).

(1) *Chétif*, petit, méprisable. — (2) *Excrément de la terre*, sorti du fumier. — (3) *Me soucie*, me mettre en souci, m'inquiète. Cette expression est passée d'usage, on n'admet plus aujourd'hui que le verbe pronominal *se soucier*. — (4) *Plus puissant* signifie ici plus gros, plus robuste ; il n'est plus usité dans ce sens. — (5) Il sonna la charge par le bourdonnement qu'il fit en volant. — (6) Il fut en même temps la trompette guerrière et le guerrier. — (7) *Dès l'abord*, au commencement, premièrement. — (8) *Quadrupède*, se dit des animaux à quatre pieds. — (9) Le rugissement est le cri du lion en colère. — *A l'environ* ne se dit plus : on dit : *Aux environs*. — (10) *Avorton*, qui reste au-dessous de sa grandeur naturelle. — Le moucheron est plus petit que la mouche. — *Le harcèle*, le fatigue par des attaques continuelles. — (11) *A son faite*, à son plus haut degré : c'est une expression figurée. Le faite est la partie la plus haute d'un édifice.

L'invisible ennemi triomphe et rit de voir (1)
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de le mettre en sang ne fassent leur devoir (2).
 Le malheureux lion se déchire lui-même,
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs (3),
 Bat l'air qui n'en peut mais, et sa fureur extrême (4)
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents (5).
 L'insecte du combat se retire avec gloire.
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire ;
 Va partout l'annoncer et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée (6) :
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
 J'en vois deux : dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire (7)
 Qui périt pour la moindre affaire (7).

(Voyez Esope, Fable CXLIX.)

MORALE. — O vous qui méprisez les autres, parce que vous l'emportez sur eux en force, en richesses ou en savoir, attendez-vous à subir un jour la peine de votre orgueil.

XXXII. — Le Pourceau, la Chèvre et le Mouton.

Tenir plus à la vertu qu'à la vie.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
 Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
 Leurs divertissements ne les y portaient pas :
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire.

(1) *L'invisible ennemi*, le moucheron, si petit qu'on le voit à peine. — (2) Qui ne s'évertuent pour le mettre en sang, comme si c'était leur devoir. — (3) Aujourd'hui on dirait : *Autour de* et non pas *à l'entour de*. — (4) *Mais*, adverbe qui signifie *d'avantage*. Il vient du mot latin *magis*, et n'est usité que dans le style familier. — (5) *Le voilà sur les dents*, c'est-à-dire, le voilà exténué de fatigue. — (6) *L'embuscade d'une araignée*, sa toile. — (7) *La moindre affaire*, le moindre danger, le moindre combat.

Le charton n'avait pas dessein (1)

De les mener voir Tabarin (2).

Dom pourceau criait en chemin (3)

Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses (4).

C'était une clameur à rendre les gens sourds.

Les autres animaux, créatures plus douces,

Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours :

Ils ne voyaient nul mal à craindre.

Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre (5)?

Tu nous étourdis tous ; que ne tiens-tu coi (6)?

Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,

Devraient t'apprendre à vivre ou, du moins, à te taire.

Regarde ce mouton : a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. — Il est un sot,

Repartit le cochon. S'il savait son affaire,

Il crîrait, comme moi, du haut de son gosier (7, 8) ;

Et cette autre personne honnête

Crîrait du haut de sa tête (8).

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger (9),

La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :

Je ne sais pas s'ils ont raison.

Mais quant à moi, qui ne suis bon

Qu'à manger, ma mort est certaine :

Adieu mon toit et ma maison. »

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Lorsque sonne l'heure marquée pour paraître au tribunal de Dieu, toute résistance est inutile : il faut mourir, et après la mort vient le jugement. Avec quelle angoisse le mondain voit-il alors ses espérances évanouies ! Plus éclairé, plus sage, le bon chrétien se prépare, par une sainte vie, les consolations d'une sainte mort.

(1) *Charlon*, charretier. — (2) *Tabarin*, nom propre d'un faiseur de tours qui, au commencement du *xviii*^e siècle, amusait le peuple sur le Pont-Neuf à Paris. — (3) *Dom* (en latin *dominus*, seigneur), titre d'honneur donné par une mauvaise plaisanterie au pourceau. — (4) *A ses trousses*, locution figurée : à sa poursuite. — (5) *Qu'as-tu tant à te plaindre?* consonnances désagréables, contraires à l'harmonie. — (6) *Que ne te tiens-tu coi?* *Coi*, tranquille, silencieux, mot vieilli. — (7) *Crîrait* pour crierait. — (8) *Du haut de son gosier... du haut de sa tête*, de toute la force de son gosier : autant qu'elle a de force dans la tête. — (9) *Décharger* ne rime pas avec *gosier*.

XXXIII. — **Le Chat et le Rat.**

Le plus à craindre des hommes est celui qui ne craint pas Dieu.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage (1),
 Triste-oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
 Dame belette au long corsage (2),
 Toutes gens d'esprit scélérat,
 Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage (3).
 Tant y furent qu'un soir, à l'entour de ce pin (4)
 L'homme tendit ses rêts. Le chat, de grand matin,
 Sort pour aller chercher sa proie.
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie (5)
 Le filet : il y tombe, en danger de mourir (6).
 Et mon chat de crier, et le rat d'accourir (7),
 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie :
 Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
 Le pauvre chat dit : « Cher ami,
 Les marques de ta bienveillance
 Sont communes en mon endroit (8) ;
 Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
 M'a fait tomber. C'est à bon droit
 Que seul entre les tiens, par amour singulière (9),
 Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux (10) +
 Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux Cieux (11).
 J'allais leur faire ma prière (12),

(1) *Grippe-fromage*, qui *grippe* (ancien verbe), qui vole le fromage.
 — (2) *Dame*, nom donné à la belette pour en faire un personnage important. Autrefois ce nom était réservé aux femmes nobles. —
 (3) *Hantaient*, fréquentaient, demeuraient habituellement dans. —
 (4) *Tant y furent*, ils y furent tant, ils s'y rendirent si souvent. —
 (5) *Les derniers traits de l'ombre*, la nuit par ses dernières ombres.
 — (6) *Le filet*... suspension pleine de goût... Le chat ne voit pas le filet : il est pris. — (7) *De crier... d'accourir* ; il se met à crier, s'empresse d'accourir. — (8) *Communes en mon endroit*, ordinaires à mon égard. — (9) Il faudrait dire aujourd'hui : *Par amour singulier*. — (10) *Choyé*, traité avec douceur. — (11) *Je n'en ai point regret*. Il faudrait dire aujourd'hui : *Je n'en ai point de regret*. — (12) On reconnaît ici le langage de l'hypocrisie.

Comme un tout dévot chat en use les matins (1).
 Ce réseau me retient ; ma vie est en tes mains :
 Viens dissoudre ces nœuds. — Et quelle récompense (2)
 En aurai-je? reprit le rat. —
 Je jure éternellement alliance
 Avec toi, repartit le chat.
 Dispose de ma griffe et sois en assurance (3) :
 Envers et contre tous je te protégerai ;
 Et la belette mangerai
 Avec l'époux de la chouette (4) ;
 Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit : « Idiot (5) !
 Moi, ton libérateur ! je ne suis pas si sot. »
 Puis il s'en va vers sa retraite :
 La belette était près du trou.
 Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
 Danger de toutes parts : le plus pressant l'emporte (6).
 Ronge-maille retourne au chat et fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant (7)
 Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
 L'homme paraît en cet instant :
 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite —
 A quelque temps de là, notre chat vit de loin
 Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes (8)
 « Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin (9)
 Me fait injure : tu regardes
 Comme ennemi ton allié.
 Penses-tu que j'aie oublié
 Qu'après Dieu je te dois la vie? —
 Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
 Ton naturel? Aucun traité
 Peut-il forcer un chat à la reconnaissance (10)?

(1) *En use*, en a l'habitude. — (2) *Dissoudre*, dénouer, défaire. Dans ce sens, *dissoudre* n'est plus qu'un terme de palais. — (3) *Sois en assurance*, ne crains rien. — (4) Le hibou. — (5) *Idiot*. Le rat se dit en lui-même : Me prends-tu pour un idiot? — (6) *Le plus pressant l'emporte*, il se décide pour le parti que lui imposait la nécessité. — (7) *Et puis tant*, et puis si un grand nombre de mailles. — (8) *Alerte*, en éveil. — (9) *Ton soin*, ton inquiétude, ta méfiance. — (10) *Un chat*. Ne faites pas la liaison avec le mot suivant.

S'assure-t-on sur l'alliance (1)
Qu'a faite la nécessité (2)? »

(Fable tirée des contes indiens de Bidpai.)

MORALE. — Si jamais vous rencontrez un homme assez dégradé pour renier son Créateur, n'attendez rien de lui, à moins qu'il n'y voie son intérêt. A de telles gens il manque, comme aux bêtes, la conscience.

XXXIV. — Le Lion et le Rat.

Sachons nous entr'aider.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi (3) :

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie (4).

Le roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était et lui donna la vie (5).

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire (6)?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts (7),

Ce lion fut pris dans des rêts (8),

Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire rat accourut et fit tant par ses dents (9),

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage (10).

(Fable imitée d'Esop.)

(1) *S'assure-t-on sur...* peut-on mettre sa confiance dans... — (2) La Fontaine donne ici un conseil de prudence plutôt qu'une leçon de morale. — (3) *Feront foi*, seront une preuve. — (4) *Assez à l'étourdie*, d'une manière assez étourdie. — (5) *Montra ce qu'il était*, se montra généreux. — (6) *Eût affaire*, eût besoin. — (7) *Il advint*, vieux mot tiré du latin (*advenit*), il arriva. — (8) *Rets*, filets, du latin *rete*. — (9) *Sire*, nom qui se donne au roi, et qui sert ici à donner de l'importance au rat. — (10) *Font plus...* font réussir les choses plus que ne le pourraient faire la violence et la fureur.

MORALE. — Quel homme n'a pas besoin d'un plus petit que soi?...
Avis à ceux qui manquent d'égards pour leurs inférieurs.

XXXV. — La Colombe et la Fourmi.

Un bienfait qui n'est pas perdu.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau, buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant, une fourmis y tombe (1) :
Et dans cet océan, l'on eût vu la fourmis (2)
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité (3).
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive (4).
Elle se sauve ; et là-dessus (5)
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus (6).
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus (7),
Il le croit en son pot et déjà lui fait fête (8).
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête (9) ;
La colombe l'entend, part et tire de long (10).

(1) On écrit aujourd'hui *fourmi* sans *s* au singulier. — (2) *Océan* la vaste étendue d'eau qui couvre les deux tiers de la terre. Ce ruisseau était un océan pour la fourmi. — (3) Se montra charitable. — (4) *Promontoire* ou *cap*, pointe de terre ou de rocher qui avance dans la mer. — (5) *Là-dessus*, à ce moment, après cela. — (6) *Croquant*, homme qui vit de rapine et d'aliments grossiers. Ce nom fut donné à des paysans de la Guyenne (prononcez *ghiène*, *g* dur), qui, s'étant révoltés contre Henri IV, portaient partout le pillage et la dévastation. — (7) Dès qu'il voit la colombe. *Vénus*, est le nom d'une divinité païenne appelée la déesse de la beauté et que les poètes faisaient naître de l'écume de la mer. La colombe lui était consacrée. C'est ainsi que le démon portait les hommes à tout profaner. — (8) *Lui fait fête*, se réjouit de la manger. — (9) *Vilain* ou *villain*, campagnard, paysan, mot dérivé du latin *villa*, ferme, métairie, maison de campagne. Il signifie aussi un homme mal élevé. On dit proverbialement : *Jeu de main*, *jeu de vilain*, c'est-à-dire, il faut être bien mal élevé pour se divertir à s'entre-frapper. — (10) *Tire de long*, s'envole et s'éloigne au plus vite.

Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole (1).

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Voulez-vous plaire à Dieu : rendez, pour son amour, service à vos inférieurs. Ils pourront, dès cette vie, vous le payer, et toujours Dieu vous tiendra compte de votre charité.

XXXVI. — Le Laboureur et ses enfants.

On n'a rien sans peine.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins (2).

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août (3) ;

Creusez, fouillez, bêchez ne laissez nulle place

Où la main ne repasse et repasse (4). »

Le père mort, les enfants vous retournent le champ (5, 6),

Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché ; mais le père fut sage (7)

(1) Il n'eut pas même le plus petit morceau de la colombe : il n'en eut pas ce qu'on en donnerait *pour une obole*. L'obole est une petite pièce de monnaie grecque qui valait environ quinze centimes. —

(2) Le travail est un fonds, et ce fonds est le moins sujet à nous manquer : toujours il est à notre disposition ; nous pouvons toujours le faire valoir. — (3) *Août*, prononcez *ou*. Ce mot est employé, dans plusieurs provinces, pour désigner la moisson des blés et autres grains parce qu'elle s'y fait au mois d'août. — (4) *Et repasse pour et ne repasse*. — (5) *Le père mort*, le père étant mort. — (6) *Vous*, mot explétif, c'est-à-dire qui, sans être utile au sens, donne une certaine force à l'expression. On fait surtout usage des termes explétifs dans le style familier, exemple : *Prenez-moi ce flambeau*. — (7) Il n'y avait point d'argent caché, on n'en trouva point.

De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

(Fable imitée d'Esope.)

MORALE. — La piété, le travail, l'ordre et l'économie amènent peu à peu l'aisance dans une maison. Mais qui pourra compter le nombre des familles ruinées par la paresse et le désordre ?

XXXVII. — Le Lièvre et la Perdrix.

Craignons la justice de Dieu.

Il ne se faut jamais moquer des misérables (1) :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

Le sage Esope, dans ses fables (2),
Nous en donne un exemple ou deux (3).
Celui qu'en ces vers je propose (4)
Et les siens, ce sont même chose (5, 6).

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ (7),
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,

Quand, une meute s'approchant (8),
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut (9),
Sans même en excepter Brifaut (10) ;
Enfin il se trahit lui-même

Par les esprits sortant de son corps échauffé (11).
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé (12),
Conclut que c'est son lièvre et, d'une ardeur extrême,

(1) *Il ne se faut jamais moquer*, pour *il ne faut jamais se moquer*. — (2) *Esope*, célèbre Fabuliste, né en Phrygie, contrée de l'Asie, au VI^e siècle avant l'ère chrétienne. — (3) *En*, de la maxime que je viens de produire. — (4) *Je propose* à mes lecteurs, je leur mets sous les yeux. — (5) *Et les siens*, et celui qu'Esope propose dans ses vers. — (6) *Ce sont pour c'est*. — (7) *Concitoyens*, habitants d'un même lieu. — (8) *Meute*, troupe de chiens courants dressés pour la chasse. — (9) *Fort*, terme de chasse, le lieu où la bête se réfugie ordinairement. — *Met les chiens en défaut*, les trompe sur la direction qu'il prend dans sa fuite et leur fait perdre sa trace. — (10) *Brifaut*, *Miraud*, *Rustaud*, noms de chiens de chasse. — (11) *Esprits*, odeur que répand le lièvre sur ses traces. — (12) Ayant fait de sages raisonnements.

Il le pousse, et Rustaud, qui n'a jamais menti (1),

Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte (2).

La perdrix le raille et lui dit :

« Tu te vantais d'être si vite (3) !

Qu'as-tu fait de tes pieds? » Au moment qu'elle rit (4),

Son tour vient : on la trouve. Elle croit que ses ailes (5)

La sauront garantir à toute extrémité (6) ;

Mais la pauvrette avait compté

Sans l'autour aux serres cruelles (7).

(Voyez Phèdre, liv. I, Fable IX.)

MORALE. — Dieu nous traitera comme nous aurons traité les autres. Mais oserions-nous lui dire : « Conduisez-vous envers moi comme je me suis conduit envers telle personne que j'ai rudoyée et dont j'ai pris plaisir, par malignité ou pour faire parade de mon esprit, à relever les défauts?... envers telle autre à qui, par fierté, par antipathie, par dépit, j'ai refusé de parler, et à laquelle je ne veux faire aucune prévenance?... » Chaque jour nous disons à Dieu : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons* : n'est-ce pas prononcer notre arrêt?

XXXVIII. — **L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.**

Réfléchissez avant d'agir.

Un ânier, son sceptre à la main (8, 9),

Menait, en empereur romain (10),

Deux coursiers à longues oreilles (11).

L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;

Et l'autre, se faisant prier,

(1) *Il le pousse*, il le serre de près. — (2) *Gîte*, lieu où le lièvre repose. — (3) *Vite*, agile. Ce mot est aujourd'hui adverbe. — (4) *Au moment qu'elle rit*. On dit aujourd'hui : *Au moment où elle rit*. — (5) *On la trouve, on la dépiste*. — (6) *A toute extrémité*, dans le plus grand danger. — (7) *Autour*, oiseau de proie dressé pour la chasse. — *Serres*, pieds des oiseaux de proie. — (8) *Anier*, conducteur d'ânes. — (9) *Son fouet* ou son bâton. La Fontaine a le talent de mêler la plaisanterie aux expressions les plus pompeuses. — Le *sceptre* est le signe de la puissance. — (10) *En empereur romain*. Le fabuliste, après avoir changé le bâton en sceptre, compare l'ânier à un empereur. — (11) C'est ainsi qu'on appelle l'âne, dont les oreilles sont fort longues.

Portait, comme on dit, les bouteilles (1).
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins (2),
 Par monts, par vaux et par chemins (3).
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent (4),
 Et fort empêchés se trouvèrent (5).
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa ;
 Car, au bout de quelques nagées (6),
 Tout son sel se fondit si bien
 Que le baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.
 Camarade épongier prit exemple sur lui (7),
 Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui (8).
 Voilà mon âne à l'eau : jusqu'au col il se plongé,
 Lui, le conducteur et l'éponge,
 Tous trois burent d'autant ; l'ânier et le grison (9, 10)
 Firent à l'éponge raison (11).
 Celle-ci devint si pesante
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord (12)
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
 L'ânier l'embrassait, dans l'attente (13)
 D'une prompte et certaine mort.
 Quelqu'un vint au secours ; qui ce fut, il n'importe (14) ;

(1) Marchait lentement comme s'il eût porté des bouteilles. C'est une locution proverbiale. — (2) *Gaillards*, pleins de vigueur. — *Pèlerins*, voyageurs. — (3) *Vallées, vaux*, se dit seulement dans l'expression *par monts et par vaux*. — (4) *Gué*, endroit où l'on peut traverser une rivière à pied. — (5) *Empêchés*, embarrassés. — (6) *Nagée*, espace d'eau qu'on parcourt d'un coup en nageant. Ce terme n'est plus en usage. — (7) *Epongier*, porteur d'éponges. — (8) Qui fait ce qu'il voit faire aux autres. — *Dessus la foi* est une expression surannée : il faut dire *sur la foi*. — (9) *Burent d'autant*, burent beaucoup. — (10) *Grison*, nom populaire de l'âne, dont la couleur ordinairement est grise. — (11) Burent autant que l'éponge. — (12) *D'abord*, pour tout d'abord, à l'instant. — (13) *L'embrassait*, le serrait dans ses bras. — (14) Il n'importe pas de savoir qui ce fut.

C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
 Agir chacun de même sorte (1).
 J'en voulais venir à ce point.

(Fable imitée d'Esope.)

MORALE. — Plusieurs courent imprudemment dans le chemin qu'ils voient suivi par d'autres. Mais bien des fois, ils paient de leur vie, et même de leur salut éternel, cette folle témérité.

XXXIX. — La Grenouille et le Rat.

La malice des mondains.

Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris
 Et qui ne connaissait l'Avent ni le Carême,
 Sur le bord d'un marais, égayait ses esprits (2).
 Une grenouille approche et lui dit en sa langue :
 « Venez me voir chez moi, je vous ferai festin. »

Messire rat promit soudain (3) :

Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
 Elle allégua pourtant les délices du bain,
 La curiosité, le plaisir du voyage,
 Cent raretés à voir le long du marécage.
 Un jour il contera à ses petits enfants (4)
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
 Et le gouvernement de la chose publique (5)

Aquatique.

Un point, sans plus, tenait le galant empêché (6) :
 Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
 La grenouille à cela trouve un très bon remède :

(1) Il ne faut pas suivre sans réflexion les exemples des autres. On doit imiter les bons, et non pas les mauvais. — (2) *Egayait ses esprits*, pour *égayait son esprit*, s'égayait, se divertissait. — (3) *Messire*, titre d'honneur qui se donnait autrefois aux grands seigneurs. Le rat de La Fontaine se croyait sans doute un personnage important. — (4) Elle ajouta qu'un jour il contera, etc. — (5) *La chose publique*, la république, l'État. — (6) *Un point sans plus*, un point seulement. — *Tenait empêché*, embarrassait, arrêtait. — *Galant*, se dit ordinairement d'une personne très courtoise, ou qui affecte de l'être. Il signifie aussi, mais rarement, un amateur de plaisir. Ce mot vient de *gala*, festin, réjouissance.

Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère (1)

S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,

Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;

Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée (2).

C'était, à son avis, un excellent morceau.

Déjà, dans son esprit, la galante le croque.

Il atteste le ciel, la perfide s'en moque.

Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,

Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde (3, 4),

Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.

Il fond dessus, l'enlève et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut tant et si bien

Que de cette double proie,

L'oiseau se donne au cœur joie (5),

Ayant de cette façon,

A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur ;

Et souvent la perfidie

Retombe sur son auteur.

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Mon enfant, le monde, en vantant ses plaisirs, vous présente une coupe remplie d'un poison mortel. Si vous êtes assez

(1) Dans le marais entrés, une fois entrés dans le marais, dès qu'ils y furent entrés. — *Commère*. Le mot commère exprime ici tout à la fois une idée de familiarité et une idée de ruse. — (2) *Gorge-chaude*. En terme de fauconnerie, c'est la viande chaude qu'on donnait aux faucons après qu'ils avaient fait une capture, afin de leur donner plus d'ardeur. — *Faire gorge-chaude* de quelque chose, c'est se l'approprier. — *Curée*, pâture, du mot latin *cor*, cœur. La curée est la partie des bêtes tuées que l'on donne aux chiens après la chasse. — (3) Rien de plus achevé que ce tableau. Il est tout entier dans un hémistiche : *Il résiste, elle tire*, au dessus duquel le mot *planant* est comme suspendu. — (4) *Faisait la ronde*, observait tout autour. — (5) *Se donner au cœur ou à cœur joie* de quelque chose, c'est s'en délecter.

imprudent pour en approcher les lèvres, il est à craindre que votre cœur ne soit bientôt brûlé par les feux inconnus et ne soit entraîné dans l'abîme du mal.

XL. **Le Cochet, le Chat et le Souriceau** (1)

Choisissez bien vos amis.

Un souriceau tout jeune et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière (2),
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux ;
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude (3).
Il a la voix perçante et rude ;
Sur la tête un morceau de chair (4).
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air (5),
Comme pour prendre sa volée ;
La queue en panache étalée. »
Or, c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique (6).
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce au Ciel, de courage me pique (7),
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.

(1) *Cochet*, jeune coq. — *Souriceau*, petite souris. — (2) *Se donner carrière*, prendre ses aises, choisir soi-même sa carrière. *Carrière*, espace à parcourir. — (3) *Plein d'inquiétude*, n'ayant aucun repos, sans cesse en mouvement. — (4) La crête. — (5) *Bras dont il s'élève*, ailes au moyen desquelles il s'élève. Le souriceau ne sait pas ce que c'est que des ailes : il décrit les choses, comme il les a vues. — (6) *L'Amérique*, quatrième partie du monde, découverte en 1492, par Christophe Colomb. — (7) *Me pique de courage*, me vante d'avoir du courage.

Il est velouté comme nous ;
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles (1).
 Je l'allais aborder, quand, d'un son plein d'éclat (2),
 L'autre m'a fait prendre la fuite. —
 Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat (3)
 Qui, sous son minois hypocrite (4),
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté (5).
 L'autre animal, au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire (6),
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine (7).

Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger les gens sur la mine (8). »

Fable imitée d'Abstemius.)

MORALE. — Avant de vous lier, examinez si la vertu répond aux apparences. Les marais les plus malsains sont calmes à la surface. Plongez-y votre canne, il en sort... une vase noire et infecte.

XLI. — Les Deux Belettes et la Chauve-Souris.

La duplicité est un défaut bien laid.

Une chauve-souris donna tête baissée
 Dans un nid de belette ; et sitôt qu'elle y fut,

(1) *En figure*, quant à la forme. — (2) *Je l'allais aborder*, j'allais l'aborder, inversion qu'on se permet facilement dans le style familier. — (3) *Doucet*, diminutif de doux ; il signifie doux en apparence. — (4) *Minois*, mine, ou visage. — (5) Est porté par son naturel à vouloir du mal à tous ceux de ta race. — (6) *De nous mal faire*, de nous faire du mal. — (7) C'est de notre chair qu'il espère se régaler. — (8) Garde-toi de t'appuyer *seulement* sur les apparences, quand il s'agira de porter un jugement sur la confiance que méritent les autres.

L'autre, envers les souris de longtemps courroucée (1),
Pour la dévorer accourut.

« Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire (2),
Après que votre race a tâché de me nuire !

N'êtes-vous pas souris ? parlez sans fiction (3).

Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.

— Pardonnez-moi, dit la pauvrete (4),

Ce n'est pas ma profession (5).

Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles,

Grâce à l'Auteur de l'univers,

Je suis oiseau : voyez mes ailes.

Vive la gent qui fend les airs (6) ! »

Sa raison plut et sembla bonne.

Elle fait si bien, qu'on lui donne

Liberté de se retirer,

Deux jours après, notre étourdie

Aveuglément se va fourrer (7)

Chez une autre belette aux oiseaux ennemie (8).

La voilà derechef en danger de sa vie (9).

La dame du logis avec son long museau,

S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage (10) :

« Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas (11) !

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage (12).

Je suis souris : vivent les rats !

Que le ciel confonde les chats ! »

(1) On dit ordinairement courroucé *contre*. — *De longtemps*, depuis longtemps. — (2) *Vous produire*, vous présenter. — (3) *Sans fiction*, sans détour. — (4) *Pauvret, pauvrete*, diminutifs de *pauvre*, expriment la commisération. — (5) *Ma profession*, mon état naturel. — (6) *Gent*, race ; terme dans ce sens usité seulement au singulier, et familier. — *La gent qui fend les airs*, les oiseaux. — (7) *Se va fourrer*, va s'introduire. — (8) *Aux oiseaux*, pour *des oiseaux*. Licence autorisée par la mesure. — (9) *Derechef*, de nouveau, expression vieillie. — *En danger de (perdre) la vie*, exposée à la perdre. — (10) la chauve-souris. — (11) *Moi, pour telle passer !* sous-entendu *est-ce possible ! Telle est ici pour oiseau*. La chauve-souris, dans son embarras, se trompe de genre. — (12) *Qui fait l'oiseau*, quelle est la chose qui sert à distinguer l'oiseau ?

Par cette adroite repartie (1),
Elle sauva deux fois sa vie (2).

(Fable imitée d'Esope, Fable CIX.)

MORALE. — Il n'est pas rare de rencontrer des gens à deux faces qui se plaisent à arranger leur politique avec les événements, sans tenir compte de la justice et de la vérité. Un bon Chrétien est ennemi de semblables manèges. La vérité est toujours sur ses lèvres et la droiture dans son cœur.

XLII. — Le Coq et le Renard.

Fins contre fins : voilà les gens du monde.

Sur la branche d'un arbre, était en sentinelle

Un vieux coq adroit et matois (3).

« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix (4),

Nous ne sommes plus en querelle :

Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse.

Ne me retarde point, de grâce :

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer (5).

Les tiens et toi pouvez vaquer

Sans nulle crainte, à vos affaires :

Nous vous y servirons en frères.

Faites-en les feux dès ce soir (6),

Et cependant viens recevoir

(1) Réponse. — (2) Le succès ne légitime jamais le mensonge. L'homme vraiment sage est toujours loyal. Mais La Fontaine enseigne ici à être adroit et avisé : tant il est imbu des idées païennes ! Aussi conclut-il sa fable par ces mots qui ne seront jamais la devise d'un chrétien et d'un bon citoyen : *Le sage dit, selon le temps : Vive le Roi, vive la Ligue !* Il e t mieux fait de substituer le *mondain* à son prétendu *sage*. — La *Ligue* est la fédération des seigneurs catholiques français, sous les rois Henri III et Henri IV. Elle parut avorter et néanmoins son but fut atteint. — (3) *Matois*, rusé. — (4) *Frère*. Le renard appelle ainsi le coq, pour le mieux tromper. — (5) *Poste*, mesure de chemin fixée communément à quatre kilomètres. C'est l'espace que parcourent ordinairement les chevaux d'un relai à l'autre. — (6) *Faites-en les feux*, faites-en des feux de joie. Dans les réjouissances publiques, on allume, dans certains pays, des feux, sur les places, sur les montagnes.

Le baiser d'amour fraternelle (1).

— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix ;

Et ce m'est une double joie (2)

De la tenir de toi. Je vois deux lévriers (3).

Qui, je m'assure, sont courriers,

Que pour ce sujet on envoie.

Ils vont vite et seront dans un moment à nous.

Je descends : nous pourrons nous entrebaiser tous.

— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire (4).

Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. » Le galant aussitôt (5)

Tire ses grègues, gagne au haut (6),

Mal content de son stratagème (7),

Et notre vieux coq, en soi-même,

Se mit à rire de sa peur (8).

(Voyez Esope, Fable xxxvi.)

MORALE. — Le monde est plein de gens qui cherchent à se duper les uns les autres : ne les imitons pas. Mais, à l'exemple de notre Père du Ciel, dont la parole est toujours vraie, gardons-nous de souiller nos lèvres par d'odieux mensonges.

(1) *Amour fraternelle*, par licence pour *amour fraternel*. — (2) *Ce m'est*, c'est pour moi. — (3) *Lévriers*, espèce de chiens dont la course est très rapide. — (4) *Traite*, étendue de chemin que l'on parcourt sans s'arrêter. — (5) *Galant*, rusé. — (6) *Grègues*, chausses. — Tire ses grègues, s'en va plus au vite. — *Gagne au haut*, se sauve sur le haut de la montagne. — (7) *Stratagème*, ruse de guerre. — *Son stratagème*, le moyen qu'il avait employé pour tromper le coq. — (8) La Fontaine ajoute mal à propos : *Car c'est double plaisir de tromper un trompeur*. — Oui, pour un païen, mais un Chrétien, je dis un bon Chrétien, rend le bien pour le mal, selon l'exemple et le précepte du Maître.

Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle (1).
 Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
 Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
 « Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
 Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
 Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
 Le loup, par ce discours flatté,
 S'approcha ; mais sa vanité
 Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre (2)
 Un coup, et haut le pied. Voilà mon loup par terre (3),
 Mal en point, sanglant et gâté (4).
 « Frère, dit le renard, ceci nous justifie (5)
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit.
 Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
 Que de tout inconnu le sage se défie (6). »

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Mon enfant, que les méchants ne vous servent jamais de modèles. Chez eux, se rencontre toujours un sot orgueil, et habituellement ils se plaisent dans les souffrances d'autrui. Vous, au contraire, soyez toujours bienveillant, toujours dévoué ; aimez à faire plaisir, à consoler, à aider.

XLV. — Le Chat et le vieux Rat.

Fuyez les gens vicieux.

J'ai lu chez un conteur de fables,
 Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats (7, 8),

(1) *Dépourvu de cervelle*, dépourvu d'esprit. — (2) *Desserre*, lance. — (3) *Haut le pied*, il fait haut le pied, il lève le pied, il prend sa course. — (4) *Mal en point*, malade en tout point, dans le plus mauvais état. — *Gâté*, endommagé. — (5) *Justifie*, prouve. — (6) *Se défie de tout inconnu*, se tient en garde contre... La *méfiance* est une crainte habituelle d'être trompé ; la *défiance* est une crainte passagère et fondée. La Fontaine emploie souvent le mot *méfiance* dans ce dernier sens. — (7) *Rodilard* (qui ronge le lard), nom d'un chat célèbre. — (8) *Alexandre*, roi de Macédoine, qui fit la conquête de l'Asie au IV^e siècle avant Jésus-Christ.

L'Attila, le fléau des rats (1),
 Rendait ces derniers misérables
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
 Que ce chat exterminateur,
 Vrai Cerbère était craint une lieue à la ronde (2).
 Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
 La mort-aux-rats, les souricières,
 N'étaient que jeux auprès de lui (3).
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les souris étaient prisonnières,
 Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher (4)
 Se pend la tête en bas. La bête scélérate,
 A de certains cordons se tenait par la patte.
 Le peuple des souris croit que c'est châtiment ;
 Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
 Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
 Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement (5).
 Toutes, dis-je, unanimement
 Se promettent de rire à son enterrement (6) ;
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,

(1) *Attila*, roi des Huns, peuple barbare venu des extrémités de l'Asie, ravagea l'empire romain vers le milieu du v^e siècle de l'ère chrétienne. Il se faisait appeler le *fléau de Dieu*, c'est-à-dire l'instrument de la justice divine. — *Le fléau des rats*. Ici *fléau* signifie destructeur. — (2) *Cerbère*, chien à trois têtes que les païens supposaient être à la porte de l'enfer pour en garder l'entrée. Il se rencontre des hommes qui croiront plus volontiers les fables les plus ridicules que les vérités chrétiennes. En voulez-vous savoir la cause ? cherchez-la dans l'orgueil, et surtout dans la corruption du cœur. — On dit proverbialement d'un homme féroce : *C'est un vrai Cerbère*. — (3) *Au prix de lui*, comparées à lui, à ce qu'il savait faire. — (4) *Le galant*, le rusé, le malin. — Le mot *galant* est ici employé par antiphrase, c'est-à-dire dans un sens contraire à sa signification ordinaire. Ainsi, en parlant d'un fripon, l'on dira : *L'homme honnête !* — (5) *Ce mauvais garnement*, ce mauvais sujet, ce vaurien. — (6) La Fontaine donne ici aux rats des sentiments dignes d'un païen : un chrétien a le cœur plus noble.

Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête (1).

Mais voici bien une autre fête (2) :

Le pendu ressuscite et, sur ses pieds tombant,

Attrape les plus paresseuses.

« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant (3) :

C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses

Ne vous sauveront pas, je vous en avertis.

Vous viendrez toutes au logis (4). »

Il prophétisait vrai. Notre maître Mitis (5),

Pour la seconde fois, les trompe et les affine (6) ;

Blanchit sa robe et s'enfarine (7) ;

Et, de la sorte déguisé,

Se niche et se blottit dans une huche ouverte (8).

Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte (9).

Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour (10).

C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour (11) ;

Même il avait perdu sa queue à la bataille.

« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

S'écria-t-il de loin au général des chats (12) :

Je soupçonne dessous encore quelque machine (13).

(1) Le retour du mot *puis*, en tête de ces trois vers, peint admirablement les trois actions successives des souris, qui rentrent, sortent de nouveau, et enfin se mettent en quête, vont çà et là pour chercher leur nourriture. — (2) *Voici une autre fête*, expression devenue proverbiale et qui signifie : voici une surprise fort peu agréable. — (3) *Plus d'un tour*. — *Gober*, avaler avec avidité. — *C'est tour de vieille guerre*, c'est un tour connu des vieux soldats. — (4) *Vous viendrez toutes au logis*, vous passerez toutes par mon ventre. — (5) *Mitis* (faites sentir le s), est un mot latin qui signifie doux. La Fontaine appelle ainsi le chat par antiphrase. Ce titre ironique convient très bien au mangeur de rats. — (6) *Les affine*, cherche à les surprendre par finesse. — (7) *Se couvre de farine*. — (8) *Huche*, coffre à farine. — *Se blottir*, c'est se ramasser pour se cacher le plus possible. — (9) *La gent trotte-menu*, les rats font de très petits pas en courant. *Menu* est ici adverbe. — (10) *Sans plus* et pas un de plus. — *Flairer*, lever le nez pour sentir. — (11) *Vieux routier*, plein d'expérience. — (12) *S'écria-t-il*. On dirait aujourd'hui *cria-t-il*. — (13) *Quelque machine*, quelque ruse de guerre.

Rien ne te sert d'être farine ;
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »
 C'était bien dit à lui : j'approuve sa prudence.

Il était expérimenté,
 Et savait que la méfiance (1)
 Est mère de la sûreté.

(Voyez Esope, Fable XXVIII, et Phèdre, liv. III, Fable I.)

☞ MORALE. — Mon enfant, les mauvais sujets qui voudraient vous communiquer leurs vices, sont plus à craindre que les voleurs et les assassins. Fuyez, car ici, plus que nulle part ailleurs, la défiance est mère de la sûreté.

XLVI. — Le Combat des Rats et des Belettes.

L'inconvénient des grandeurs.

La nation des belettes
 Non plus que celle des chats,
 Ne veut aucun bien aux rats ;
 Et sans les portes étroites (2)
 De leurs habitations,
 L'animal à longue échine (3)
 En ferait, je m'imagine,
 De grandes destructions.
 Or, une certaine année
 Qu'il en était à foison (4),
 Leur roi, nommé Ratapon,
 Mit en campagne une armée.
 Les belettes, de leur part,
 Déployèrent l'étendard (5).
 Si l'on croit la renommée (6),
 La victoire balança (7) :

(1) Le mot *méfiance* doit être pris ici dans le sens d'une sage prudence. — (2) La Fontaine avait mis *étrètes*, au lieu d'*étroites*, à cause de la rime. Cette licence n'est plus permise. — (3) *L'animal à longue échine*, la belette. — (4) *Il en était*, il y avait des rats. — A foison, en très grand nombre. — (5) *Déployèrent l'étendard*, entrèrent en guerre. — (6) *La renommée*, le bruit public. — (7) *Balança*, fut indécise.

Plus d'un guéret s'engraissa (1)
 Du sang de plus d'une bande,
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits
 Sur le peuple souriquois (2).
 Sa déroute fut entière,
 Quoi que pût faire Artapax,
 Psicarpax, Méridarpax (3),
 Qui, tout couverts de poussière,
 Soutinrent assez longtemps
 Les efforts des combattants.
 Leur résistance fut vaine.
 Il fallut céder au sort.
 Chacun s'enfuit au plus fort (4),
 Tant soldat que capitaine.
 Les princes périrent tous.
 La racaille dans les trous (5)
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail (6) ;
 Mais les seigneurs, sur leur tête
 Ayant chacun un plumail (7),
 Des cornes ou des aigrettes (8),
 Soit comme marque d'honneur,
 Soit afin que les belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 Ne fut large assez pour eux (9) :
 Au lieu que la populace
 Entrait dans les moindres creux.

(1) *Guéret*, terre labourée et non encore ensemencée ; en poésie, toute terre labourable. — (2) La nation des souris. — (3) Noms inventés par Homère dans la *Batrachomyomachie*. Ils signifient *voleur de pain, de miettes, de morceaux*. — (4) *Au plus fort*, au plus vite. — (5) *La racaille*, les rats simples soldats. — (6) *Sans grand travail*, sans beaucoup de peine. — (7) *Les seigneurs ayant...* comme les seigneurs avaient. — (8) *Plumail*, plumet, panache. — (9) *Ne fut large assez*. *Ne furent assez larges*, le singulier au lieu du pluriel, par licence poétique.

La principale jonchée (1)
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
S'esquivent fort aisément (2) :
Les grands ne le peuvent faire.

(Fable imitée de Phèdre.)

MORALE. — Sur l'éclat des grandeurs terrestres, ne jetons pas un œil d'envie. Les soucis rentrent en foule dans les palais dorés. Souvent d'affreuses disgrâces frappent les favoris des rois, tandis qu'une humble condition met à l'abri des grandes catastrophes et d'une foule de maux.

XLVII. — Le Lion, le Loup et le Renard.

La triste société que celle des méchants !

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus (3),
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus (4).
Celui-ci, parmi chaque espèce,
Manda des médecins : il en est de tous arts (5, 6).
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes (7),

(1) *Jonchée*, dont le primitif est *jonc*, se dit ordinairement des fleurs jetées sur les chemins dans les cérémonies. *La principale jonchée*, le plus grand nombre des morts étendus sur le sol. — (2) *Esquivent*, pour *s'esquivent*, se tirent adroitement du danger. Dans ce sens, le verbe *esquiver* est toujours pronominal. — (3) *Décrépît*, qui était fort vieux : *goutteux*, souffrant de la goutte. La goutte est une maladie qui saisit les articulations. — (4) *Alléguer*, mettre en avant, opposer. — *C'est un abus*, c'est perdre son temps. C'est se tromper, car on n'y parvient guère. — (5) *Manda parmi chaque espèce*. Fit venir des médecins de chaque espèce. — (6) *Il en est de tous arts*, il y en a de différents genres d'habileté. — (7) *Lui vient*. La grammaire semble demander ici *lui viennent* ; mais le poète a sous-entendu *il* (*il lui vient*), ce qui donne une excuse à sa licence.

Dans les visites qui sont faites,
 Le renard se dispense et se tient clos et coi (1).
 Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi (2),
 Son camarade absent. Le prince tout à l'heure (3),
 Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure ;
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté
 Et, sachant que le loup lui faisait cette affaire :

« Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
 Ne m'ait à mépris imputé (4)
 D'avoir différé cet hommage ;
 Mais j'étais en pèlerinage ;

Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

 Même j'ai vu dans mon voyage
 Gens experts et savants, leur ai dit la langueur (5)
 Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.

 Vous ne manquez que de chaleur :

 Le long âge en vous l'a détruite.

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau

 Toute chaude et toute fumante :

 Le secret sans doute en est beau

 Pour la nature défaillante.

 Messire loup vous servira (6),

 S'il vous plaît, de robe de chambre. »

 Le roi goûte cet avis-là ;

 On écorche, on taille, on démembre

Messire loup : le monarque en soupa,

 Et de sa peau s'enveloppa.

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Les méchants sont jaloux les uns des autres ; ils se

(1) *Clos*, enfermé dans sa tanière. — *Coi*, immobile, tranquille, vieux mot tiré du latin *quietus*. — (2) *En fait sa cour*, profite de cette absence pour adresser au lion des paroles flatteuses. — *Dauber*, quelqu'un c'est en parler mal, le maltraiter. — *Au coucher du roi*, allusion à l'usage où étaient autrefois les grands seigneurs et les courtisans d'assister au lever et au coucher du roi. — (3) *Tout à l'heure*, signifie ici à l'instant même. — (4) *Ne m'ait à mépris imputé*, tournure latine, ne m'ait accusé de mépris à cause de mon absence. — (5) *Experts*, expérimentés. — *Leur ai dit*, je leur ai dit. — (6) *Messire*, titre d'honneur que le renard donne malignement au loup.

dressent des embûches, se déchirent et ne se pardonnent rien : fuyons leur société. — La rencontre de faux amis n'est pas moins à craindre. Celui qui veut savoir si la société d'une personne, la lecture d'un livre l'a rendu meilleur, doit se poser ces trois questions : En suis-je devenu moins esclave de mes passions?... plus bienveillant pour les autres?... plus généreux pour Dieu?...

XLVIII. — L'Huître et les Plaideurs (1).

Que de familles ruinées par les procès !

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent (2)

Une huître, que le flot y venait d'apporter ;

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;

A l'égard de la dent, il fallut contester (3) :

L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;

L'autre le pousse et dit : « Il est bon de savoir

Qui de nous en aura la joie,

Celui qui le premier a pu l'apercevoir

En sera le gobeur ; l'autre le verra faire (4).

— Si par là on juge l'affaire,

Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

(1) Le même sujet a été traité par Boileau. Mais on en chercherait vain dans l'œuvre de ce dernier le mouvement, l'action dramatique, les vérités de détail qui animent l'apologue de La Fontaine. Nos lecteurs en jugeront :

- « Un jour, dit un auteur, n'importe à quel chapitre,
- « Deux voyageurs, à jeun rencontrèrent une huître,
- « Tous deux la contestaient, lorsque, dans leur chemin,
- « La justice passa, la balance à la main.
- « Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
- « Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
- « La justice, pesant ce droit litigieux,
- « Demande l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux ;
- « Et par ce bel arrêt, terminant la bataille :
- « Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille
- « Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
- « Messieurs, l'huître était bonne. Adieu, vivez en paix. »

(2) *Pèlerins*. Ce mot est pris ici dans le sens de voyageurs, en pays étranger. — (3) *A l'égard de la dent*, pour savoir qui la mettrait sous la dent, qui la mangerait. — (4) *En sera le gobeur*, la mangera, expression familière.

— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien ! vous l'avez vue , et moi, je l'ai sentie. »

Pendant tout ce bel incident,
Perrin-Dandin arrive : ils le prennent pour juge (1).
Perrin fort gravement ouvre l'huître et la gruge (2),
Nos deux messieurs le regardant (3).

Ce repas fait, il dit d'un ton de président (4) :
« Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille (5). »

Mettons ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptons ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Nous verrons que Perrin tire l'argent à lui (6)
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles (7).

MORALE. — Si vous êtes en contestation avec votre voisin, ne vous hâtez pas d'en appeler aux tribunaux : mais choisissez de concert avec lui, un ou deux amis pour vous accommoder : c'est plus sage, plus économique, et surtout plus digne d'un Chrétien.

XLIX. — Le Vieillard et ses enfants.

L'union fait la force.

Toute puissance est faible à moins que d'être unie : *jeu*
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie (8).
Si j'ajoute du mien à son invention, *jeu pour*
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie (9) :

(1) *Perrin-Dandin*, nom comique donné par un auteur à un homme de loi, à un juge, et que Racine a mis en scène dans la comédie des *Plaideurs*. — (2) *La gruge*, l'avale, la mange, mot familier. — (3) *Le regardant*, pendant qu'ils le regardaient, sous leurs yeux. — (4) *Ce repas fait*, après avoir fait ce repas. Ces sortes de propositions participes sont fréquentes dans *La Fontaine*. — (5) *Sans dépens*, sans autre dépense, sans frais de justice. — *Perrin*, par ce mot, *La Fontaine* désigne un *juge*, en général. — (7) *Ne leur laisse rien*, expression proverbiale : la justice a tout pris. Au jeu de quilles, celui qui s'emparait de l'enjeu ne laissait aux autres que les quilles et le sac où elles étaient renfermées. — (8) *L'esclave de Phrygie*, Esope qui fut esclave en Phrygie. — (9) *Par envie*, par jalousie.

Je suis trop au-dessous de cette ambition. *9. yodofia*

Phèdre encherit souvent par un motif de gloire (1) : *Soga*

Pour moi de tels pensers me seraient malséants (2). *ennoys*

Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire

De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait (3) :

« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),

Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble :

Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »

L'ainé les ayant pris et fait tous ses efforts (4),

Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts (5).

Un second lui succède et se met en posture ; *obais*

Mais en vain. Le cadet tente aussi l'aventure.

Tous perdirent leur temps : le faisceau résista ; *arépa*

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata (6).

« Faibles gens ! dit le père : il faut que je vous montre

Cé que ma force peut en semblable rencontre (7). »

On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort :

Il sépare les dards et les rompt sans effort.

« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :

Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde (8). »

Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.

Enfin se sentant près de terminer ses jours :

« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;

Adieu, promettez-moi de vivre comme frères ;

Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »

Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.

Il prend à tous les mains, il meurt ; et les trois frères

Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.

(1) *Phèdre*, fabuliste latin, vivait au 1^{er} siècle de notre ère, sous les empereurs Auguste et Tibère. — *Enrichit*, ajoute au récit d'Esopé.

— (2) *Pensers* : on se sert aujourd'hui du mot *pensées* plutôt que de l'infinitif *penser* pris substantivement. — *Me seraient malséants*, seraient peu convenables de ma part. — (3) Il y a ici une faute de versification : un vers masculin ne peut être immédiatement précédé

d'un vers masculin avec lequel il ne rime pas. — (4) *Et fait*, et ayant fait. — (5) *Je le donne aux plus forts*, je défie les plus forts d'y réussir.

— *Ne s'éclata*, ne se rompit. — (7) *Rencontre*, circonstance, occasion.

— *En semblable rencontre*, dans cette occasion. — (8) *Joints*, unis.

Un créancier saisit, un voisin fait procès (1).
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare.
 L'ambition, l'envie avec les consultants (2),
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane ;
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut (3).
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire (4).
 Tous perdirent leur bien et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis, et pris à part (5).

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — Heureuses les familles que ne divisent pas l'ambition et l'intérêt, sources d'une multitude innombrable de crimes ! Mais combien est rare la concorde entre frères ! Et pourtant, sur la porte du Ciel on lit ces mots : *La haine n'entre pas ici.*

L. — L'Aigle, la Laie et la Chatte.

Une mauvaise langue est un terrible fléau.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
 La laie au pied, la chatte entre les deux ;
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
 La chatte détruisit par sa fourbe l'accord (6).
 Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : « Notre mort,
 Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères (7),

(1) *Saisit*, fait une saisie. On l'appelle *saisie* l'acte d'un créancier qui, pour la sûreté d'une dette, met sous la main de la justice les biens de son débiteur. — (2) *Les consultants*, avocats qui ne plaident pas, mais qui donnent seulement leur avis lorsqu'ils sont consultés. — (3) *Défaut*, signifie ici l'oubli d'une formalité voulue par la loi et dont l'absence peut faire annuler un jugement. — (4) *S'accommoder*, s'accorder à l'amiable. — (5) *Unis et pris à part*, que leur père leur avait montrés d'abord unis, puis pris à part, c'est-à-dire séparés. — (6) *Fourbe*, fourberie. — (7) *C'est tout un aux mères*, c'est la même chose pour les mères : remarque du fabuliste.

Ne tardera possible guères (1).

Voyez-vous à nos pieds fourir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine (2) ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine (3).

L'arbre tombant, ils seront dévorés :

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. »
Au sortir de ce lieu, qu'elle remplit de craintes (4),

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie était en gésine (5).

« Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :

L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

Obligez-moi de n'en rien dire (6) :

Son courroux tomberait sur moi. »

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

La chatte en son trou se retire.

L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins

De ses petits ; la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins

Ce doit être celui d'éviter la famine !

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion (7) :

La laie, en cas de mine (8, 9),

La laie, en cas d'irruption (10).

La faim détruit tout : il ne resta personne

De la gent marcassine et de la gent aiglonne (11),

(1) Possible, adjectif pris adverbialement dans le sens de *peut-être*.

— (2) Voyez-vous cette maudite laie ne cesser de remuer la terre à nos pieds ? — *Attirer la ruine*, causer la chute et la mort. — (4) En sortant. — (5) Était couchée après avoir mis bas ses petits. — (6) Précaution ordinaire aux fourbes. — (7) *Dans l'occasion dedans* est aujourd'hui adverbe. — (8) *L'oiseau royal*, l'aigle. — (9) Si la laie venait à faire tomber l'arbre en le minant. — (10) Si l'aigle venait à attaquer tout à coup ses petits. — (11) *La gent marcassine*, la famille du sanglier. On appelle *marcassins*, les petits du sanglier.

Qui n'allât de vie au trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats (1),

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore (2),
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

(Voyez Phèdre, liv. II, Fable III.)

MORALE. — Que de maux la langue a semés dans l'univers ! Que de discordes elle a fait naître ! Prenez-y garde, mon enfant. — On dit : *Je n'ai rien avancé qui ne fût vrai*. — Sans cela vous auriez fait une *calomnie* : mais en révélant sans nécessité les défauts ou les fautes des autres, vous avez fait une *médiance* que Dieu défend. — *La personne dont j'ai parlé est morte*. — Mais est-il permis de médire des morts ? — *J'ai raconté cela pour m'amuser*. — Mais voudriez-vous qu'on déchirât vos vêtements pour s'amuser ? Est-ce que la réputation ne vaut pas mille fois mieux que les vêtements les plus précieux.

LI. — Le Singe et le Chat.

Comment on se moque du peuple.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat (3),
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître (4).
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat (5) :
Ils n'y craignaient tous deux aucun quel qu'il pût être (6).
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand déroba tout. Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

(1) *Grand renfort* de vivres, grand surcroît de provisions. — (2) Nom donné par les païens à la première femme. Ils disaient qu'elle ouvrit une boîte d'où sortirent tous les maux : c'était un souvenir défiguré de l'histoire d'Eve. — (3) *Bertrand*, nom du singe. — *Raton* nom du chat. — (4) *Commensaux du logis*, mangeant ensemble dans la même maison. — (5) Ils ne valaient pas plus l'un que l'autre. On dit ironiquement en voyant réunies plusieurs personnes mal famées : *Voilà un bon plat*. — (6) *Y*, en cela, en fait de malice. — *Ne craignaient aucun*, n'avaient personne qui les surpassât.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons (1)
Regardaient rôtir des marrons.

Les escroquer était une très bonne affaire (2).

Nos galants y voyaient double profit à faire (3) :

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui (4),

Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui (5)

Que tu fasses un coup de maître :

Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître

Propre à tirer marrons du feu

Certes, marrons verraient beau jeu. »

Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,

D'une manière délicate,

Ecarte un peu la cendre et retire les doigts,

Puis les reporte à plusieurs fois ;

Tire un marron, puis deux et puis trois en escroque (6) ;

Et cependant Bertrand les croque (7).

Une servante vient : adieu mes gens. Raton

N'était pas content, ce dit-on (8).

(Fable imitée de Régnier, médecin et poète, qui vivait dans la première moitié du XVII^e siècle.)

MORALE. — Certains ambitieux poussent en avant une troupe de dupes dont ils se servent comme d'un marche-pied pour monter au pouvoir. Véritables Bertrands, ils excitent à tirer les marrons du feu et s'en emparent au plus vite, sans même dire merci.

LII. — Le Cygne et le Cuisinier.

Il sert beaucoup d'être honnête.

Dans une ménagerie (9)

De volatiles remplie,

Vivaient le cygne et l'oison (10) :

(1) *Maîtres*, très habiles. — (2) *Les escroquer*, les attraper par adresse. — (3) *Galants*, rusés. — (4) Ce vers offre le résumé de la morale des méchants : aussi est-il devenu proverbe. — (5) *Frère*. Le singe flatte la vanité du chat : c'est une précaution oratoire pour arriver à ses fins. — (6) *Trois en escroque*, en escroque trois, en tire trois avec adresse. — (7) *Cependant*, pendant ce temps-là. — (8) *Ce dit-on*, on dit cela, on le dit. — (9) *Ménagerie*. Ce mot est ici employé pour désigner une basse-cour, c'est-à-dire un lieu où l'on nourrit la volaille. — (10) *Oïson*, le petit de l'oie.

Celui-là destiné pour les regards du maître,
 Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquait d'être (1)
 Commensal du jardin, l'autre de la maison.
 Des fossés du château faisant leurs galeries (2),
 Tantôt on les eût vus côte à côte nager ;
 Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger.
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies (3).
 Un jour, le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
 Prit pour oison le cygne ; et le tenant au cou,
 Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
 L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage (4).

Le cuisinier fut fort surpris,
 Et vit bien qu'il s'était mépris.

« Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
 Non, non, ne plaise au Ciel que jamais ma main coupe
 La gorge à qui s'en sert si bien ! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe (5),
 Le doux parler ne nuit de rien (6).

(Voyez Esope, Fable LXXIV.)

(1) *Se piquait d'être commensal du jardin*, se félicitait d'être nourri au jardin. — *L'autre de la maison* : l'oison, de son côté, se félicitait d'être nourri à la maison. — (2) *Faisant des fossés du château* le lieu de leurs promenades habituelles. On appelle *galeries* une pièce longue et où l'on peut se promener à couvert. Ce mot est dérivé du vieux verbe *galer*, se réjouir, dont on a formé *gala*. — (3) *Sans pouvoir satisfaire* leur goût si vif pour le bain. Ces vers rappellent ceux de Virgile :

*Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
 Et studio incassum videas gestire lavandi.* (Georg. l. I, 386, 387.)

Promener sur les eaux leur course vagabonde,
 Se plonger dans leur sein, paraître sur l'onde.
 S'y replonger encor... (DELILLE.)

— (4) Le chant mélodieux du cygne au moment de sa mort est une invention des poètes. — (5) Qui nous suivent de très près, comme une personne montée à cheval derrière une autre. Ce passage rappelle le *post equitem sedet atra cura*, d'Horace, si bien traduit par Boileau :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

— (6) *Le doux parler ne nuit de rien*. Le langage doux et poli ne nuit en rien.

MORALE. — Bien des fois on obtient par des paroles et des procédés honnêtes ce que l'impolitesse eût fait refuser.

LIII. — Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître

Fi des gens sans foi ni loi.

Certain chien, qui portait la pitance au logis (1),

S'était fait un collier du dîner de son maître (2).

Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être (3),

Quand il voyait un mets exquis ;

Mais enfin il l'était : et tous, tant que nous sommes,

Nous nous laissons tenter à l'approche des biens,

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens.

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !

Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné (4),

Un matin passe et veut lui prendre le diné (5).

Il n'en eut pas toute la joie (6)

Qu'il espérait d'abord : le chien mit bat la proie

Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :

Ils étaient de ceux-là qui vivent

Sur le public et craignent peu les coups (7).

Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,

Et que la chair courait un danger manifeste (8, 9),

Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit (10) :

« Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit (11) :

(1) *Pitance*, portion d'aliment. — (2) Portait à son cou le dîner de son maître. — (3) Vers qui exprime d'un côté l'appétit du chien, de l'autre, la retenue que lui inspirait la crainte de son maître. — (4) *Atourné*, orné, terme vieilli, dérivé d'*atour*, inusité, et dont néanmoins il nous reste le substantif pluriel *atours*. — (5) *Matin*, gros chien. — *Diné*, on écrit aujourd'hui *dîner*. — (6) Il n'eut pas lieu de se réjouir de son attaque, autant qu'il l'espérait. — (7) *Sur le public*, aux dépens de tout le monde, parce qu'ils prennent tout ce qu'ils rencontrent. — (8) *Et que...* Construction irrégulière. — *La chair*, la viande dont il était porteur. — (9) *Courait un danger manifeste*, allait certainement tomber au pouvoir des autres mâtiens. — (10) *Lui sage*, sage à ses propres yeux. — (11) Morceau de viande ou d'autre nourriture. Ce mot est familier...

Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau (1) ;

Et chacun de tirer, le matin, la canaille (2),

A qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille (3) :

Chacun d'eux eut part au gâteau (4).

(Fable imitée de Rénier.)

MORALE. — Il faut plaindre un royaume d'où la crainte de Dieu est bannie. La carrière y est ouverte à la licence la plus effrénée et aux plus mauvaises passions ; et bientôt les masses, trompées et perverties, aspirent au bouleversement par le fer et la flamme. Le seul remède à ce mal., c'est la fidélité des hautes classes de la société à l'accomplissement des devoirs religieux.

LIV. — Le Lièvre et la Tortue.

Ne vous exposez point à des regrets tardifs.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point (5).

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger (6)

Avec quatre grains d'ellébore (7).

— Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait, et de tous deux

On mit près du but les enjeux (8).

(1) *Vous*, mot explétif, employé pour donner plus de vivacité à l'expression. — *Happe*, prend avidement avec la gueule. — (2) *De tirer*, se met à tirer. — *A qui mieux mieux*, à qui tirera mieux que celui qui tire le mieux. — *Canaille*, ce mot est pris ici dans son sens propre : *troupe* de petits chiens. — (3) *Faire ripaille*, faire grande chère. Cette expression est familière. — (4) *Chacun eut part au gâteau*, locution passée en proverbe : chacun eut sa part dans le dîner que portait le chien. — (5) *A point*, à temps, au point juste Proverbe. — (6) *Commère*, terme qui exprime ici une idée de familiarité. — *Il vous faut purger*, il faut vous purger. — (7) *Herbe médicinale* que les anciens croyaient avoir la vertu de guérir la folie. — *Quatre grains*, le grain est la 72^e partie du *gros*, qui lui-même est la huitième partie de l'*once*, mesures anciennes. — (8) *Enjeu*, somme déposée par les joueurs ou parieurs, et acquise aux gagnants.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
 Ni de quel juge l'on convint.
 Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes (1),
 Et leur fait arpenter les landes (2).
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 Pour dormir et pour écouter
 D'où vient le vent, il laisse la tortue (3)
 Aller son train de sénateur (4).
 Elle part, elle s'évertue (5) ;
 Elle se hâte avec lenteur (6).
 Lui cependant méprise une telle victoire ;
 Tient la gageure à peu de gloire (7) ;
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose,
 Il s'amuse à toute autre chose
 Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
 Furent vains : la tortue arriva la première.
 « Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison (8) ?
 De quoi vous sert cette vitesse ?

(1) *Renvoyer aux calendes*, sous-entendu *grecques*, c'est renvoyer à un temps qui n'arrivera jamais, car les Grecs n'avaient point de calendes. Les *calendes* étaient, chez les Romains, le premier jour du mois. Le sens de ces mots *les renvoie aux calendes*, est celui-ci : Le lièvre se dérobe si bien à la poursuite des chiens qu'ils ne pourront l'atteindre. — (2) *Landes*, plaines stériles et incultes. — *Arpenter les landes*, aller et venir à grands pas dans un espace de terrain. — (3) *Le vent*, le bruit apporté par le vent — (4) Le fabuliste fait ici allusion à la marche des sénateurs romains, laquelle était grave et lente. — (5) *S'évertue*, fait des efforts. — (6) Tout en se hâtant autant qu'elle peut, elle avance lentement. C'est le mot de l'empereur Auguste : *Festina lentè*, hâtez-vous lentement. — (7) *Tient la gageure à peu de gloire*, estime que cette gageure ne peut lui valoir beaucoup de gloire, tant il lui est facile de devancer la tortue. — *Gageure*, chose engagée, se prononce *gajure*. — (8) *Avais-je pas*, n'avais-je pas.

Moi l'emporter ! et que serait-ce (1)
Si vous portiez une maison (2) ? »

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — La vie fuit avec une effrayante rapidité. Chaque jour, 80.000 personnes paraissent au tribunal de Dieu. N'attendons pas la dernière heure pour prendre le chemin du Ciel. Dans une affaire où il s'agit de l'éternité, la prudence nous défend de temporiser. Hâtons-nous : demain peut-être ce sera trop tard.

LV. — Le Gland et la Citrouille.

C'est folie de prétendre faire à Dieu la leçon.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve (3)
En tout cet univers, et l'aller parcourant (4),

 Dans les citrouilles je la trouve (5).

Un villageois considérant

Combien ce fruit est gros et sa tige menue :

« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela (6) ?

Il a bien mal placé cette citrouille-là !

 Hé certes ! je l'aurais pendue

 A l'un des chênes que voilà.

C'eût été justement l'affaire :

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu ne sois entré (7)

Au conseil de celui que prêche ton curé (8) :

Tout en eût été mieux ; car pourquoi, par exemple,

Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit (9) ?

(1) *Et que serait-ce*, etc., forme ici une expression ironique. — (2) La maison de la tortue, c'est la grosse écaille dont elle est couverte. — (3) *Dieu fait bien ce qu'il fait*, principe incontestable. — (4) *Et l'aller parcourant*, et sans aller le parcourir. — (5) *Citrouille*, espèce de courge très grosse. — Au lieu de *trouve*, La Fontaine avait mis *treuve*, qui n'est plus usité. — (6) Ce discours exprime parfaitement la satisfaction ridicule d'un ignorant qui s'étend avec complaisance sur ses idées. — (7) *Garo*, nom du villageois. — La Fontaine avait écrit : *Que tu n'es point entré*, ce qui serait incorrect aujourd'hui. — (8) Que tu n'aies pas été consulté par le Créateur. — (9) A la place de cette citrouille.

Dieu s'est mépris. Plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo (1). »
 Cette réflexion embarrassant notre homme (2) :
 « On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit (3). »
 Sous un chêne aussitôt, il va prendre son somme.
 Un gland tombe, le nez du dormeur en pâtit (4).
 Il s'éveille et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encore le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage :
 « Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
 S'il fut tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde (5) ?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
 J'en vois bien à présent la cause. »
 Et louant Dieu de toute chose (6),
 Garo retourne à la maison.

MORALE. — Insensés ! nous accusons la Providence !... Ignorons-nous que Dieu a une sagesse, une puissance, une bonté infinie?... Un petit enfant s'abandonne à la conduite de sa mère, n'est-il pas plus raisonnable encore de nous abandonner à la conduite de notre Père du Ciel?...

LVI. — L'Avare qui a perdu son trésor.

Folie et crime des adorateurs de l'or.

L'usage seulement fait la possession (7).
 Je demande à ces gens de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme (8),

(1) *Quiproquo*, méprise. — (2) *Cette réflexion embarrassant notre homme*, comme Garo était préoccupé de cette réflexion. — (3) *Laissons là ces raisonnements qui m'empêcheraient de dormir*. — (4) *En pâtit*, en éprouve de la souffrance. — (5) *Gourde*, pour citrouille. — (6) Comme Job, louons Dieu de ses œuvres et ne disons point qu'il est toujours avec nous quand nous réussissons dans les affaires de ce monde : autrement il faudra croire qu'il est contre nous lorsque nous ne réussissons pas. — (7) Ne pas faire usage des choses, c'est comme si on ne les possédait pas. — (8) *Mettre* : la proposition de devrait être ici répétée.

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.

Diogène là-bas est aussi riche qu'eux (1, 2) ;

Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux (3).

L'homme au trésor caché, qu'Esopé nous propose (4),

Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,

Pour jouir de son bien, une seconde vie ;

Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.

Il avait dans la terre une somme enfouie ;

Son cœur avec, n'ayant autre déduit (5, 6)

Que d'y ruminer jour et nuit (7),

Et rendre sa chevanche à lui-même sacrée (8).

Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,

On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât (9)

A l'endroit où gisait cete somme enterrée.

Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,

Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.

Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.

Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire (10) ;

Il se tourmente, il se déchire.

Un passant lui demande à quel sujet ses cris :

« C'est mon trésor que l'on m'a pris. —

Votre trésor ! Où pris ? — Tout joignant cette pierre (11).

Eh ! sommes-nous en temps de guerre,

Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait

De le laisser chez vous en votre cabinet,

Que de le changer de demeure ?

(1) *Diogène*, philosophe païen, vivait en Grèce au IV^e siècle avant l'ère chrétienne. Un bâton, une besace, un manteau, un tonneau, où il couchait : c'était là son trousseau et son mobilier. Il vivait ainsi dans la plus grande pauvreté, mais par un sot orgueil. — (2) *Là-bas*, dans son tonneau. — (3) *Ici-haut*, bien que mieux logé. — Comme un gueux comme un pauvre. — (4) *Nous propose*, met sous nos yeux dans une de ses fables. — (5) *Son cœur avec*, et son cœur avec elle. — (6) *Déduit*, plaisir, vieux mot. — (7) *Ruminer*, penser sans cesse. — (8) *Chevanche*, ancien mot, qui signifie trésor. — (9) *On l'eût pris de bien court*, il aurait fallu le tenir par une bride bien courte, et par conséquent être bien près de lui pour trouver un instant où il ne songeât à son trésor. — (10) *Aux pleurs*, tout en pleurs. — (11) *Tout joignant*, tout auprès de.

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —

A toute heure y puiser ! ne tient-il qu'à cela (1) ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,

Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?

Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent ?

Mettez une pierre à la place,

Elle vous vaudra tout autant. »

(Voyez Esope, Fable LIX.)

MORALE. — Riches, soyez les mains de la Providence pour assister les pauvres. Garder dans ses coffres des monceaux d'or quand une multitude d'indigents éprouvent les horreurs de la faim, c'est plus que de la sottise, c'est un crime des plus odieux. Mais, en secourant le pauvre, on répond aux vœux du Père céleste, et par suite on éprouve une douce joie et l'on raccourcit la distance de la terre au Ciel.

LVII. — Les deux Chiens et l'Ane mort.

Aimer Dieu c'est le vrai bonheur.

Les vertus devraient être sœurs,

Ainsi que les vices sont frères.

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,

Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guère (2) :

J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires (3),

Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voit

Toutes en un sujet éminemment placées (4),

Se tenir par la main sans en être dispersées (5).

L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le chien se pique d'être (6)

Soigneux et fidèle à son maître ;

Mais il est sot, il est gourmand.

(1) Ne tient-il qu'à cela ? Est-ce chose facile ? — (2) Un vice ne va jamais seul ; d'autres le suivent. *Nullum intrà se manet vitium.* —

(3) J'entends de ceux, je veux parler de ceux. — *Contraires*, opposés, comme le luxe et l'avarice. — (4) *Eminemment* à un haut degré. —

(5) *Sans être dispersées*, sans qu'il en manque une seule. — (6) *On se pique de*, on se glorifie de...

Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement (1),
 Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
 Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
 « Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes (2).
 J'y crois voir quelque chose : est-ce un bœuf, un cheval?
 — Eh ! qu'importe quel animal?

Dit l'un de ces mâtins, voilà toujours curée (3).
 Le point est de l'avoir, car le trajet est grand (4) ;
 Et de plus il nous faut nager contre le vent.
 Buons toute cette eau : notre gorge altérée
 En viendra bien à bout. Ce corps demeurera

Bientôt à sec ; et ce sera

Provision pour la semaine . »

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
 Eh puis la vie. Ils firent tant
 Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
 L'impossibilité disparaît à son âme (5).
 Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
 S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire (6)?

Si j'arrondissais mes états !

Si je pouvais remplir coffres de ducats (7) !
 Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !

Tout cela c'est la mer à boire (8) ;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
 Il faudrait quatre corps : encor, loin d'y suffire,
 A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
 Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient (9)
 Mettre fin à ce qu'un seul désire.

(Fable imitée d'Esope.)

(1) *Mâtins*, gros chiens. — *Plaines profondes*, la mer. — (3) *La curée* désigne proprement la portion que l'on donne aux chiens après la chasse. — (4) *Le point*, l'important, la difficulté. *Trajet*, traversée. — (5) Il ne voit rien d'impossible. — (6) *S'outrant*, s'excédant, s'épuisant, se fatiguant outre mesure. — (7) *Ducat*, monnaie d'or qui valait de 10 à 12 francs. — (8) N'est pas facile, vers devenu proverbe. — (9) Mathusalem, père de Lamech, et grand-père de Noé. Il vécut 960 ans. Nul homme n'a fourni une aussi longue carrière.

MORALE. — Le bonheur consiste dans la possession d'un bien que tous peuvent avoir et qui peut remplir et rassasier le cœur de chacun. Dieu seul est ce bien si désirable. Chercher le bonheur hors de lui, c'est s'exposer à traîner jusqu'au tombeau une longue chaîne d'espérances trompées. Combien d'hommes, hélas ! s'épuisent en efforts insensés !...

LVIII. — La Tortue et les deux Canards.

Où mènent le babil et la vanité.

Une tortue était à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère (1) ;
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux canards, à qui la commère
 Communica ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
 « Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons par l'air en Amérique (2).
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple et vous profiterez (5)
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère (4)
 A voir Ulysse en cette affaire (5).
 La tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine (6)
 Pour transporter la pèlerine (7).
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
 « Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise (8). »

(1) Ce vers et le suivant sont devenus proverbe. — (2) *L'Amérique* est la quatrième partie du monde. — (3) *Maint, mainte*, adjectif qui marque la pluralité et qui peut se joindre à un nom singulier. — (4) *Ulysse*, roi d'Ithaque, aujourd'hui *Théaki*, île de la Grèce, fut l'un des héros grecs qui se signalèrent au siège de Troie (1270 ans avant Jésus-Christ selon les uns, 1184 ans selon les autres). Ses aventures après la prise de la ville, font le sujet de l'*Odyssée*, poème d'Homère, faisant suite à l'*Illiade*. — (5) Trait charmant et d'une fréquente application. — (6) *Marché fait*, le marché ayant été fait. — (7) *Pèlerine*, la voyageuse. — (8) *Gardez de* ; on dirait plus communément : *Gardez-vous de*, ou *prenez garde de*.

Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.

La tortue enlevée, on s'étonne partout

De voir aller en cette guise (1)

L'animal lent et sa maison,

Justement au milieu de l'un et l'autre oison (2).

« Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues

Passer la reine des tortues. —

La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet :

Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait

De passer son chemin sans dire aucune chose ;

Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,

Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.

Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil et sotte vanité,

Et vaine curiosité,

Ont ensemble étroit parentage (3) :

Ce sont enfants tous d'un lignage (4).

(Fable imitée d'un des contes indiens de Bidpai et Lokman.)

MORALE. — O mon enfant laissez parler les bavards et n'enviez point leur loquacité. La vanité les aveugle et souvent les porte à des sottises qui les précipitent jusqu'au fond.

LIV. — Le Savetier et le Financier.

*La paix de l'innocence est préférable à tous les trésors
du monde.*

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir.

C'était merveille de le voir,

Merveille de l'ouïr. Il faisait des passages (5, 6),

Plus content qu'aucun des sept sages (7).

(1) *En cette guise*, de cette manière. Le mot *guise* n'est plus usité que dans *agir à sa guise*, *faire à sa guise*, c'est-à-dire, se conduire, agir selon sa fantaisie, suivre sa manière de faire. — (2) *Oison*, mot impropre. Il signifie le petit d'une oie. — (3) *Parentage*, aujourd'hui *parenté*. — (4) *Sont tous d'un lignage*, sont tous d'une même lignée, d'une même famille. — (5) *Ouïr*, entendre. — (6) *Passages*, terme de musique, roulement de voix, fredons. — (7) Les sept philosophes grecs : *Solon* d'Athènes, *Thalès* de Milet, *Chilon*, *Pittacus*, *Bias* de Priène, *Cléobule* et *Périandre*. Ils vivaient au iv^e siècle avant Jésus-Christ. Aucun d'eux ne valait un bon Chrétien.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or⁽¹⁾
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance⁽²⁾.
 Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : « Or, çà, sire Grégoire⁽³⁾,
 Que gagnez-vous par an ! — Par an ! monsieur⁽⁴⁾,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte, et je n'entasse guère⁽⁵⁾
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année.
 Chaque jour amène son pain⁽⁶⁾. »
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône⁽⁷⁾.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin. »
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre⁽⁸⁾
 L'argent et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix

(1) *Cousu d'or*, très riche. C'est une allusion à la manière qu'ont les avares de coudre leur argent dans leurs habits pour le mieux cacher et garder. — (2) *Homme de finance*, financier, banquier. — (3) *Or çà*, maintenant, dans votre état. *Sire* pour *sieur*, dont on fait *monsieur* (mon-sieur, mon-seigneur). — (4) D'après la prononciation actuelle, *monsieur*, ne rime pas avec *rieur*. — (5) *Je n'entasse guère un jour sur l'autre*, je vis au jour le jour. — (6) Un passage a dû être ici retranché : il dépare cette fable par une contradiction, une sottise, et même une impiété. La Fontaine converti eût autrement parlé. — (7) Je veux vous rendre aussi heureux qu'un roi. Allusion au dicton populaire : *Heureux comme un roi*. — (8) *Enserre*, enferme soigneusement.

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines (1).

Le sommeil quitta son logis ;

Il eut pour hôtes les soucis,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit (2),

Si quelque chat faisait du bruit,

Le chat prenait l'argent. A la fin, le pauvre homme (3)

S'encourut chez celui qu'il ne réveillait plus (4) :

« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme (5).

Et reprenez vos cent écus. »

(Voyez Horace, épître 7, liv. I.)

MORALE. — Une âme fidèle à observer la loi de Dieu goûte une paix que ne pourrait donner la possession de tous les trésors de la terre. Mais l'homme avide de richesses est en proie à une multitude de soucis. Il s'attendait à trouver le bonheur ; il s'est trompé de chemin.

LX. — Le Lion abattu par l'Homme.

Ce que c'est qu'un poltron.

On exposait une peinture

Où l'artisan avait tracé (6)

Un lion d'immense stature

Par un seul homme terrassé.

Les regardants en tiraient gloire (7, 8).

Un lion en passant rabattit leur caquet (9) :

« Je vois bien, dit-il, qu'en effet

On vous donne ici la victoire ;

Mais l'ouvrier vous a déçus (10) :

(1) *L'argent*. Tout à l'heure on riait du savetier ; on le plaint maintenant. Les mots *ce qui cause nos peines* nous portent à de sérieuses réflexions. — (2) *Il avait l'œil au guet*, il se tenait sur ses gardes. — (3) S'imaginait que le chat prenait l'argent. — (4) *S'encourut* est un mot suranné, on dirait aujourd'hui *courut*. — (5) *Rendez-moi* ma première condition où je trouvais sommeil et gaité. — (6) *L'artisan*, on dit aujourd'hui *l'artiste*. — (7) *Les regardant*, participe pris substantivement. — (8) *En tiraient gloire*, se glorifiaient de ce triomphe apparent, comme si cela leur eût donné du mérite. — (9) *Rabattit* leur babil. — (10) *Vous a déçus*, vous a trompés.

Il avait liberté de feindre (1).
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,
 Si mes confrères savaient peindre (2). »

(Fable imitée d'Esopé.)

MORALE. — A croire certains fanfçons, ils sont des foudres de guerre ; mais s'agit-il de marcher au combat, ils pâlissent et s'esquivalent.

LXI. — Le Renard qui a la queue coupée.

Les vicieux cherchent à se former des semblables.

Un vieux renard, mais des plus fins,
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
 Sentant son renard d'une lieue (3),
 Fut enfin au piège attrapé.
 Par grand hasard, en étant échappé,
 Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue (4) ;
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,
 Pour avoir des pareils (comme il était habile) (5),
 Un jour que les renards tenaient conseil entr'eux :
 « Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux (6) ?
 Que nous sert cette queue ? il faut qu'on se la coupe ;
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra. —
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
 Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. »
 A ces mots, il se fit une huée telle (7)
 Que le pauvre écourté ne put être entendu (8).
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
 La mode en fut continuée.

(Fable imitée d'Esopé.)

(1) *De feindre*, de représenter sur la toile un fait imaginaire. Il faut noter ici que le peintre n'avait songé probablement ni à Samson ni à David. — (2) *Mes confrères*, les lions. — (3) Expression devenue proverbe : chez qui l'instinct de la ruse était développé au plus haut degré. — (4) *Franc*, entier, intact. — (5) Afin que les autres renards fussent aussi sans queue. — (6) Ce vers fait image. — L'extrémité de la queue du renard est lourde et épaisse. — (7) *Huée*, cri moqueur. — (8) *Écourté*, participe passé pris substantivement, et tiré du verbe *écourter*, couper la queue.

MORALE. — « Faites comme nous, disent les mondains, et les gens vicieux ; pourquoi cette austérité de vie ? » — Répondons-leur : « Vous ressemblez au renard qui a la queue coupée ; vous seriez bien aises de nous voir écourtés comme vous. Allez, la vertu est notre plus belle gloire ; nous la conserverons.

LXII. — La Poule aux œufs d'or.

Qui veut tout avoir, finit par tout perdre.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux, pour le témoigner (1),

Que celui dont la poule, à ce que dit la Fable,

Pondait tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avait un trésor.

Il la tua, l'ouvrit et la trouva semblable

A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,

S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belles leçons pour les gens chiches (2) !

Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus

Qui, du matin au soir, sont pauvres devenus

Pour vouloir trop tôt être riches ?

(Voyez Esope, Fable cxxxvi.)

MORALE. — Souvent, afin de ramener à des idées plus saines les aveugles mortels qui de leur argent font leur dieu, la Providence déconcerte leurs projets et leur fait trouver la misère, où leur rapacité croyait saisir la fortune.

LXIII. — Le Héron.

Ne faisons pas les difficiles.

Un jour, sur ses longs pieds allait, je ne sais où,

Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Il côtoyait une rivière.

L'onde était transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours.

(1) Pour le prouver. — (2) L'adjectif *chiche* signifie parcimonieux quand on l'applique à des personnes. *Cupide* aurait mieux rendu l'idée et l'intention de l'auteur : car la leçon s'adresse à ceux qui veulent s'enrichir trop vite.

Ma commère la carpe y faisait mille tours (1)

Avec le brochet son compère.

Le héron en eût fait aisément son profit.

Tous approchaient du bord : l'oiseau n'avait qu'à prendre (2)

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit.

Il vivait de régime et mangeait à ses heures (3).

Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,

S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pas : il s'attendait à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le rat du bon Horace (4).

« Moi, des tanches ! dit-il, moi héron, que je fasse

Une si pauvre chère ! et pour qui me prend-on ? »

La tanche rebutée, il trouva du goujon (5).

« Du goujon ! est-ce là le dîner d'un héron !

J'ouvrirais pour si peu le bec ! A Dieu ne plaise ! »

Il l'ouvrit pour bien moins. Tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise

De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.

On hasarde de perdre en voulant trop gagner (6) :

Gardez-vous de rien dédaigner.

(1) *Commère* est pris ici au figuré : il exprime une idée de joyeuse familiarité. — (2) Cela lui était facile, car tous approchaient du bord.

— (3) *Il vivait de régime*, il avait une façon de vivre fort régulière. —

(4) Allusion à ce passage d'Horace, poète lyrique latin (Sat. VI, l. II) :

Cupiens variâ, fastidia cœnæ

Vincere tangentis malè singulâ dente superbo.

Il voulut, par des mets variés, abondants,

Exciter l'appétit, non pas des plus ardents,

De l'ami dédaigneux qu'il voyait avec peine

Toucher à tout du bout des dents.

— *Bon Horace*, bon signifie ici *spirituel*. — (5) *La tanche rebutée*, après qu'il eût rebuté la tanche. — (6) On court le risque de tout perdre en voulant trop gagner. Dans la fable précédente. La Fontaine a exprimé la même pensée en ces termes : *L'avarice perd tout en voulant tout gagner*.

MORALE. — Travaillons de notre mieux et puis acceptons avec reconnaissance ce que la Providence nous envoie. Savoir, se contenter de peu, c'est ouvrir dans son cœur une source de jouissance et de paix.

LXIV. — L'Ane et le petit Chien.

Pourquoi sortir de notre condition.

Ne forçons point notre talent :
 Nous ne ferions rien avec grâce.
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne saurait passer pour galant (1).
 Peu de gens, que le Ciel chérit et gratifie (2),
 Ont le don d'agréer infus avec la vie (3).
 C'est un point qu'il leur faut laisser
 Et ne pas ressembler à l'âne de la Fable (4),
 Qui, pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.
 « Comment ! disait-il en son âme,
 Ce chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon (5)
 Avec monsieur, avec madame :
 Et j'aurais des coups de bâton !
 Que fait-il ? il donne la patte.
 Puis aussitôt il est baisé.
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien malaisé. »
 Dans cette admirable pensée,
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Lève une corne tout usée,
 La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 « Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !

(1) *Galant*, homme de bonne société. — (2) *Gratifie*, comble de ses faveurs. Ce verbe est ordinairement accompagné d'un complément indirect. — (3) Reçoivent en naissant le don de plaire. Heureux s'ils ne le tournent pas à leur perte ! — (4) *Et ne pas ressembler*, et il ne faut pas ressembler. — (5) *De pair à compagnon*, dans une intime familiarité.

Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton (1) ! »
 Martin-bâton accourt : l'âne change de ton (2).

Ainsi finit la comédie.

(Fable imitée d'Esope.)

MORALE. — Combien ont quitté leur village dans l'espoir de trouver une condition meilleure, et n'ont rencontré que misère et mépris ! — Plusieurs ont réussi. — Oui, à peine un sur mille ; est-ce sage de courir une chance pareille ?

LXV. — Le Berger et son troupeau.

Ceci s'adresse aux lâches.

« Quoi ! toujours il me manquera

Quelqu'un de ce peuple imbécile !

Toujours le loup m'en gôbera !

J'aurai beau les compter. Ils étaient plus de mille,

Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin (3) !

Robin mouton qui, par la ville,

Me suivait pour un peu de pain,

Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !

Hélas ! de ma musette il entendait le son ;

Il m'entendait venir de cent pas à la ronde.

Ah ! le pauvre Robin mouton ! »

Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre (4)

Et rendu de Robin la mémoire célèbre,

Il harangua tout le troupeau.

Les chefs, la multitude et jusqu'au moindre agneau,

Les conjurant de tenir ferme (5) :

Cela seul suffirait pour écarter les loups.

Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous

De ne bouger non plus qu'un terme (6).

Chacun en répond sur sa tête.

« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton

(1) *Martin-bâton*, valet armé d'un bâton. — (2) *L'âne* sentant le bâton lui labourer l'échine, change alors de ton. — (3) *Robin*, nom donné à un mouton. — (4) *Oraison funèbre*, discours prononcé aux funérailles d'un personnage distingué. — (5) *Ferme*, adjectif pris adverbialement. — (6) *Terme*, pierre qui limite une propriété et qu'on nomme communément une borne.

Qui nous a pris Robin mouton. »
 Guillot les crut et leur fit fête (1).
 Cependant, avant qu'il fût nuit,
 Il arriva nouvel encombre (2) :
 Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
 Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre (3).

Haranguez de méchants soldats,
 Ils promettent de faire rage :
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage :
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

(Fable imitée d'Abstemius.)

MORALE. — On se dit : « Je devrais, afin de triompher de mes mauvais penchants, prier, faire des sacrifices » : mais trop souvent, hélas ! quand la tentation se présente, on ne prie pas, on cède lâchement la victoire.

LXVI. — La Forêt et le Bûcheron.

Contre les ingrats.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égérer
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée (4).
 Cette perte ne put sitôt se réparer
 Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée (5).
 L'homme enfin la prie humblement
 De lui laisser tout doucement
 Emporter une unique branche,
 Afin de faire un autre manche :
 Il irait employer ailleurs son gagne-pain (6) ;
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin (7)
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes (8).

(1) *Leur fit fête*, leur témoigne vivement sa satisfaction. — (2) *Encombre*, accident. — (3) Quel effet de surprise produit ce dernier vers, et avec quelle force, quelle vivacité, il nous peint la peur de la gent moutonnaire !... — (4) Sorte de hache pour fendre le bois. — (5) *Que... ne, sans que*. — (6) *Il irait*, ajoutant qu'il irait. — *Son gagne-pain*, l'outil dont il se servait pour gagner sa vie. — (7) *Il laisserait debout*, il ne couperait pas. — *Maint*, bon nombre de... Cet adjectif est ordinairement joint à un nom singulier. — (8) Le bûcheron, à son humble et douce prière, ajoute des éloges.

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes (1) :
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer ;

Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements (2).
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs (3) :
On s'y sert du bienfait contre ses bienfaiteurs.

(Fable imitée de Phèdre.)

MORALE. — Nous tenons tout de Dieu : de quoi nous servirons-nous pour l'offenser qui ne soit un de ses bienfaits? Nos yeux, notre langue, nos mains, notre esprit, notre cœur ne sont-ils pas des dons de sa bonté? et nous les tournons contre lui !... Quelle noire ingratitude !...

LXVII. — *Le Chien qui lâche sa proie pour l'Ombre.*

Ne nous laissons point tromper par les apparences.

Chacun se trompe ici-bas.
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.

Au chien dont parle Esope, il faut les renvoyer (4).
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée (5),
La quitta pour l'image, et pensa se noyer (6).
La rivière devint tout à coup agitée ;

A toute peine il regagna les bords (7),
Et n'eut ni l'ombre ni le corps (8).

(Voyez Phèdre, liv. I, Fable iv. Le fabuliste latin a emprunté ce sujet à Esope).

(1) *Innocente*, sans malice. — (2) *De ses plus beaux vêtements*, de ses plus beaux arbres. — (3) *De ses disciples*, de ceux qui vivent selon l'esprit du monde. — (4) *Il faut les renvoyer*, pour leur donner une leçon. — (5) *Sa proie*, la nourriture qu'il portait à la gueule, et dont il voyait l'ombre dans la rivière. — (6) *Pour courir après l'image*, — *Pensa*, faillit, fut sur le point de... — (7) *A toute peine*, à grand-peine, malaisément : il eut beaucoup de peine à regagner les bords de la rivière. — (8) *Corps*, le morceau qu'il avait à la gueule. C'est de là probablement qu'est venu le proverbe : *Prendre l'ombre pour le corps*, c'est-à-dire prendre l'apparence pour la réalité.

MORALE. — Mon enfant, ne courez point après des apparences trompeuses. Le monde semble faire des heureux ; il ne fait que des dupes. Aimer et servir Dieu, c'est l'unique chemin du vrai bonheur.

l'instinct
LXVIII. ~~X~~ Le Milan et le Rossignol. *instinct*

L'avare est sans pitié.

Après que le milan, manifeste voleur (1),
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage *gohos*
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains, par malheur (2).
Le ~~hérald~~ *hérald* du printemps lui demande la vie (3).
Aussi bien que manger en qui n'a que le son (4)?

« Ecoutez plutôt ma chanson :

Vous verrez comme elle est jolie.

Elle vous ravira ; mon chant plaît à chacun. »

Le milan alors lui réplique :

« Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique ! —

J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra (5),

Tu peux lui conter ces merveilles (6) :

Pour un milan, il s'en rira.

Ventre affamé n'a point d'oreilles (7). }

MORALE. — Essayez de faire compatir aux angoisses du pauvre un riche dévoré par la soif de l'or : votre voix se perdra dans les airs. Vous avez cru vous adresser à un homme : vous avez parlé à une statue de bronze.

(1) Milan, espèce d'oiseau de proie. — Manifeste voleur, voleur bien connu. — (2) Dans ses mains, en son pouvoir. — (3) De même qu'un hérald publie la paix, ainsi le rossignol annonce le printemps. — (4) Le rossignol lui dit : « Je sais chanter, mais que pourriez-vous manger en moi ? Je ne peux vous fournir qu'une très modique pâture. » (5) Le rossignol lui répond : *J'en parle bien aux rois.* — A cela le milan réplique : *Quand un roi, etc.* — (6) Tu pourras lui tenir ce langage. — *Mais un milan s'en rira.* — (7) Un homme pressé par le besoin de manger n'écoute pas les représentations qu'on lui fait. Ce proverbe s'applique aussi très bien à ceux qui sont affamés d'argent.

LXIX. — **La Bique et le Loup.**

Plus une affaire est grave, plus on lui doit de soin.

La bique, allant remplir sa-trainante mamelle (1)
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son biquet (2) :
 « Gardez-vous, sur votre vie (3),
 D'ouvrir, que l'on ne vous die (4),
 Pour enseigne et mot du guet (5, 6) :
 Foin du loup et de sa race (7) ! »
 Comme elle disait ces mots,
 Le loup, de fortune, passe (8):
 Il les recueille à propos
 Et les garde en sa mémoire.
 La bique, comme on peut croire,
 N'avait pas vu le glouton.
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et, d'une voix papelarde (9),
 Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup ! »
 Et croyant entrer tout d'un coup.
 Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
 « Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage (10).
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.

(1) *La bique*, la chèvre. — (2) *Biquet*, chevreau. — (3) *Sur votre vie*, sous peine de perdre la vie. — (4) *Dise pour die*, est aujourd'hui inusité. — (5) *Enseigne*. On appelait ainsi autrefois le cri de guerre auquel les combattants se reconnaissaient dans la mêlée. — (6) *Mot du guet*, mot qui sert aux soldats d'un même corps d'armée à se reconnaître entre eux. — (7) *Foin de*, fi de, locution interjective, familière et vieillie, qui marque l'aversion, la répulsion. — (8) *De fortune*, par hasard, sans qu'elle pût le prévoir, *forte*, en latin. — (9) *Papelarde*, adoucie et contrefaite. — (10) *Rarement*. Ce mot qui signifie *peu souvent*, a ici, par litote, le sens de *jamais*, car les pattes du loup ne sont jamais blanches.

Où serait le biquet s'il eût été ajouté foi
 Au mot du guet, que, de fortune,
 Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une (1).
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

MORALE. — De toutes les affaires, la plus importante est le salut de notre âme. La négliger pour une autre, c'est folie, c'est crime et malheur. Ici surtout, deux précautions valent mieux qu'une.

LXX. — Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Soyons prêts.

οξονομορ γούλις
 Un octogénaire plantait (2).

« Passe encor de bâtir ; mais, planter à cet âge,
 Disaient trois *νισσορ* jouvenceaux, enfants du voisinage (3) :

Assurément il radotait.

Car, au nom du Ciel, je vous prie (4),

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir (5) ?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir (6).

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos *παρά* erreurs passées ;

Quittez le long espoir et les vastes pensées :

Tout cela ne convient qu'à nous. —

Il ne *ακούει* convient pas à vous-mêmes (7),

Repartit le vieillard. Tout établissement (8) *αποκατάστασις*

Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes (9) *ωχρὰς*

(1) Vers devenu proverbe. — (2) *Octogénaire*, homme âgé de 80 ans. — *Plantait* des arbres. — *Jouvenceau*, jeune homme : mot vieilli. — (4) Ici nos jeunes hommes passent du style indirect au style direct. — (5) *Labeur*, travail. — (6) *Patriarche*. Les patriarches sont des personnages célèbres dans l'Histoire-Sainte et dont la vie a été très longue. — (7) *Il*, tout cela. — (8) *Tout établissement vient tard*, c'est tardivement qu'on arrive à une position assurée dans la société. — (9) *Parqués*, nom des trois déesses, Clotho, Lachésis et Atropos, qui, selon les fables païennes, présidaient à la naissance, à la vie et à la mort des hommes. — *Blêmes*, pâles.

De vos jours et des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée (1).
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée (2)
 Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Hé bien ! défendez-vous au sage (3)
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui (4).
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui (5).
 J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore (6) ;

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya dès le port, allant en Amérique ;
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
 Dans les emplois de Mars servant la République (7),
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter (8) ;

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre (9)

Ce que je viens de raconter.

(Fable imitée de l'italien Abstemius.)

MORALE. — La mort frappe à tout âge. Une santé robuste en apparence est souvent proche de sa ruine. Si, dans ce moment, Dieu nous appelait à son tribunal, aurions-nous une conscience pure à lui présenter?...

(1) *Nos termes*, les limites de notre vie. — *Sont pareils par leur courte durée*, sont tous de courte durée. — (2) *Qui de nous doit le dernier jour de la vie?* — *Voûte azurée*, la voûte du ciel. — *Clartés de la voûte azurée*, clartés du jour. — (3) *Sage*, signifie ici un homme de bien. — (4) *Des soins*, de la peine. — (5) *Cela même est un fruit*, cela même, c'est-à-dire travailler pour le plaisir d'autrui, est une jouissance. — (6) *L'aurore*, le lever du soleil, l'aube du jour. — (7) *Emplois de Mars*, état militaire. — *Mars*, divinité païenne symbolisant la guerre. — *La république*, la patrie l'Etat. — (8) *Enter* ou *greffer*. — (9) *Et pleurés du vieillard* : et le vieillard, après les avoir pleurés, grava... Cette ellipse, empruntée au latin, n'est pas à imiter. — *Leur marbre*, la pierre de leur tombeau.

LXXI. — Les Animaux malades de la peste.

La justice seule préside au tribunal de Dieu.

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le Ciel, en sa fureur,
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (1),
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nuls mets n'excitaient leur envie (2) ;
 Ni loups, ni renards n'épiaient
 La douce et innocente proie.
 Les tourterelles se fuyaient ;
 Plus d'amour, partant plus de joie (3).
 Le lion tint conseil et dit : « Mes chers amis (4),
 Je crois que le Ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.

(1) *Achéron*, nom d'un fleuve des enfers, d'après les fables païennes, — Ce fleuve est mis ici pour signifier l'empire de la mort.

(2) *Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
 Victor equus, fontesque avertitur...* (VIRGILE, *Grégo.* III.)
 Le coursier... languit, chancelle, tombe...
 Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
 Et sent s'évanouir son superbe courage. (DELILLE.)

(3) Elles ne ressentaient plus les douceurs de l'amitié fraternelle. — *Partant*, par conséquent ou à cause de cela, elles ne goûtaient plus de joie. — (4) Ce n'est plus le ton du monarque : le lion partage les angoisses de ses sujets. Mais avec quel artifice oratoire il commence la confession de ses crimes ! Il appelle les autres animaux *ses chers amis*, non seulement parce que le malheur commun a rapproché tous les états, mais surtout parce qu'il espère voir tourner son humilité papelarde à son avantage, en prévenant en sa faveur l'esprit de l'auditoire.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents (1)
On fait de pareils dévouements (2).
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons (3),
J'ai dévoré force moutons (4).

Que m'avaient-ils fait? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger (5).

Je me dévourai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse. —
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur (6).

Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, sur les animaux,
Se font un chimérique empire (7). »
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses (8).

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons (9),
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour et dit : « J'ai souvenance (10)

(1) *En de tels accidents*, en de telles calamités. — (2) On a vu des dévouements semblables. — (3) *Gloutons*, voraces. — (4) *Force*, bon nombre de... — (5) Il semble que par ce petit vers, succédant à un grand hexamètre, le lion cherche à escamoter sa faute en faisant, comme en passant, l'aveu. — (6) Basse flatterie passée en proverbe. — (7) *Chimérique*, imaginaire. — S'imaginant sans raison, avoir un droit souverain sur les animaux. — (8) *Ni les crimes les moins pardonnables* des autres animaux qui, par leur férocité, tenaient le premier rang. Remarquez l'inversion. — (9) *Mâtons*, chiens de basse-cour, gros chiens. — (10) Le pauvre baudet cherche dans ses souvenirs ; il veut, sans aucun détour, faire sa confession, et s'il produit

Qu'en un pré de moines passant (1),
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net (2). »
 A ces mots on cria haro sur le baudet (3).
 Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue (4)
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal (5),
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable (6) :
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir (7, 8).

MORALE. — Quand le vice et l'irréligion circulent dans les veines de la société, ils finissent par infecter le sanctuaire même de la justice. Mais Dieu jugera un jour les juges de ce monde, et ses arrêts contre eux seront des arrêts de fer.

des circonstances atténuantes, c'est moins pour s'excuser que pour dire toute la vérité. — (1) *En un pré de moines passant*, passant en un pré de moines. — Il pouvait penser que ces hommes charitables ne lui auraient pas refusé une poignée d'herbe dans la nécessité où il se trouvait. — (2) Conclusion d'une admirable sincérité. — L'âne ne dissimule rien ; il avoue qu'il *n'avait pas le droit*. — (3) *Haro*, cri exprimant une saisie judiciaire. — (4) *Quelque peu clerc*, un peu instruit. — Le mot *clerc* appartient à la liturgie de l'Eglise. Comme les ecclésiastiques étaient autrefois presque les seuls citoyens versés dans les lettres, on appelait, par métaphore *grand clerc*, un homme savant et *mauclerc*, un ignorant. — (5) *Dévouer*, sacrifier. — (6) *Peccadille*, la faute légère de l'âne. — *Cas pendable*, crime pour lequel on mérite d'être pendu. — (7) *Forfait*, grand crime. — (8) La Fontaine ajoute : *Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir* : ce qui est une insulte à tout le corps judiciaire. Il est injuste d'attribuer à une classe honorable d'hommes la faute de quelques-uns, et nous sommes surpris de voir que de telles maximes soient enseignées à la jeunesse, comme si le talent du poète était un passe-port pour toutes les immoralités.

LXXII. — **Le Thésauriseur et le Singe.**

Il faut user sagement des biens que Dieu nous confie.

Un homme accumulait. On sait que cette erreur

Va souvent jusqu'à la fureur (1).

Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles (2).

Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles (3).

Pour sûreté de son trésor,

Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite (4)

Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord (5).

Là, d'une volupté, selon moi fort petite (6)

Et selon lui fort grande, il entassait toujours.

Il passait les nuits et les jours

A compter, calculer, supputer sans relâche,

Calculant, supputant, comptant comme à la tâche (7) :

Car il trouvait toujours du mécompte à son fait (8).

Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,

Jetait quelques doublons toujours par la fenêtre (9)

Et rendait le compte imparfait.

La chambre bien cadénassée

Permettant de laisser l'argent sur le comptoir,

Un beau jour, dom Bertrand se mit dans la pensée (10)

D'en faire un sacrifice au liquide manoir (11).

Quant à moi, lorsque je compare

Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,

Je ne sais bonnement auquel donner le prix.

Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits :

Les raisons en seraient trop longues à déduire (12).

(1) *Fureur*, démence, violente aliénation d'esprit. — (2) *Ducats, pistoles*, monnaies d'or. — (3) *Oisifs*, sans emploi quand on ne s'en sert pas. — *Je tiens*, je tiens pour certain. — (4) *Amphitrite*. Les païens, dans leurs fables, en faisaient la déesse de la mer : c'est pourquoi les poètes emploient son nom pour désigner la mer. — (5) *L'abord*, l'approche. — (6) *D'une volupté*, avec une volupté, avec une jouissance. — (7) *Comme à la tâche*, comme s'il était contraint. — (8) *A son fait*, à son argent. — *Mécompte*, mauvais compte, erreur de compte. — (9) *Doublon*, monnaie d'or espagnole. — (10) *Bertrand*, nom de singe. — (11) *Dans le manoir liquide*, dans la mer. — (12) *Déduire*, développer.

Un jour donc, l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
 Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,
 Un jacobus, un ducaton (1),
 Et puis quelque noble à la rose ;
 Eprouvait son adresse et sa force à jeter
 Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose (2).
 S'il n'avait entendu son compteur à la fin
 Mettre la clef dans la serrure,
 Les ducats auraient tous pris le même chemin
 Et couru la même aventure :
 Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage (3).
 Dieu veuille préserver maint et maint financier (4)
 Qui n'en fait pas meilleur usage !

MORALE. — Plaignons la folie de certains riches qui, loin de consacrer leur superflu à des bonnes œuvres, passent leur vie à compter, à empiler des écus. S'ils se fussent amusés de les faire courir à la surface de l'eau, c'eût été une autre espèce de folie. Mais ne faut-il pas mettre encore au nombre des insensés les hommes qui, s'ils ne jettent pas l'argent par la fenêtre, jettent les heures au vent, sans s'inquiéter du compte qu'ils doivent en rendre un jour ?

LXXIII. — L'Ours et les deux Compagnons.

Promettre et tenir sont deux.

Deux compagnons, pressés d'argent (5),
 A leur voisin fourreur, vendirent (6)
 La peau d'un ours encor vivant,
 Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent (7).

(1) *Jacobus* (prononcer le s), *noble à la rose*, monnaie d'or anglaises. — *Ducaton*, ou demi-duc, monnaie hollandaise d'argent. — (2) *Sur toute chose*, plus que toute autre chose. — (3) *Maint et maint naufrage*, plus d'un naufrage. — (4) *Préserver*, désabuser de leur illusion, tirer de leur erreur. — (5) *Compagnons*, deux ouvriers du même état. — *Pressés d'argent*, ayant un pressant besoin d'argent. — (6) *Fourreur* marchand de fourrure. — (7) *Du moins à ce qu'ils dirent* ; restriction d'un effet charmant. Jusqu'à ces mots, on pouvait croire que l'ours était presque mort, ou, du moins qu'il était enchaîné.

C'était le roi des ours. Au compte de ces gens,
 Le marchand à sa peau devait faire fortune (1) ;
 Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaut prisait moins ses moutons qu'eux leur ours (2) :
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer, au plus tard, dans deux jours,
 Ils convinrent du prix, et se mettent en quête (3) ;
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre (4).
 D'intérêts contre l'ours on ne dit pas un mot (5).
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre (6) ;
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent (7),
 Ayant quelque part où dire
 Que l'ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meurt, ni ne respire (8)
 Seigneur, ours, comme un sot, donna dans ce panneau (9).
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
 Et, de peur de supercherie,
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine (10).
 C'est, dit-il, un cadavre : ôtons-nous, car il sent (11).
 A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,

(1) *A sa peau*, avec la vente de sa peau. — (2) *Dindenaut*, nom d'un marchand de moutons très renommé. — (3) *Se mettent en quête*, vont à la recherche de l'ours. — (4) *Le résoudre*, le rompre. — (5) *D'intérêts*, quant aux dommages et aux intérêts. — *On ne dit pas un mot* des peines et des dépenses qu'avaient coûtées cette expédition contre l'ours. — (6) *Faite*, cime : mais l'usage fait dire le *faîte* d'un édifice, la *cime* d'un arbre, le *sommet* d'une montagne. — (7) *Son vent*, son haleine, son souffle. — (8) *Ne meurt*, ne se meurt. — (9) *Seigneur*. La Fontaine a l'habitude de rehausser par des termes honorifiques, l'importance des personnages qu'il met en scène. *Donna dans le panneau*, dans le piège, se laissa tromper par ce stratagème. Expression proverbiale. — (10) *Flaire aux passages de l'haleine*, cherche l'haleine. — (11) Peut-on mieux peindre l'effet de la prévention ? — *Il sent mauvais*, il a une mauvaise odeur.

Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mál.

« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?

Car il t'approchait de bien près,

Te retournant avec sa serre (1). —

Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre (2). »

MORALE. — Ne nous ruinons pas en promesses. Avant de prendre un engagement, examinons toujours s'il nous sera possible de le tenir. Ainsi font les prudents.

LXXIV. — **Le Meunier, son Fils et l'Âne.**

Cherchez à plaire à Dieu plutôt qu'au monde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,

L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,

Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,

Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.

Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit (3),

On lui lia les pieds, on vous le suspendit (4) ;

Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre !

Pauvres gens idiots ! couple ignorant et rustre !

Le premier qui les vit de rire s'éclata (5) :

« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là !

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »

Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;

Il met sur pieds sa bête et la fait détalér,

L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,

Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure (6) ;

(1) *Serre* est mis ici pour *griffe*. Ordinairement on désigne par le mot *serre* le pied d'un oiseau de proie. — (2) *Qu'on ne...* sous-entendu *avant*. — La morale, dans la bouche de celui qui vient de recevoir une leçon, fait un effet, d'autant meilleur que le trait est saillant. — Ces deux derniers vers sont devenus proverbes. — (3) *De meilleur débit*, de vente plus avantageuse ; afin qu'il se vendit plus avantageusement. — (4) *Vous*, particule expletive. — (5) *S'éclata* ; il faudrait aujourd'hui *éclata*. — (6) *Avoir cure*, vieille expression qui signifie se soucier, s'inquiéter d'une chose et, par suite, y faire attention.

Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure
 Passent trois bons marchands : cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put (1) :
 « Holà ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise (2) ,
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise (3) !
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter. —
 Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
 Quand, trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils (4),
 Tandis que ce nigaud, nonchalamment assis,
 Fait le veau sur son âne et pense être bien sage. —
 Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge (5) :
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés (6)
 L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe (7)
 Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !
 Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 N'ont-ils point pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau. —
 Certes ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père (8).
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux ;
 L'âne se pavanant marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre et dit : « Est-ce la mode (9)
 Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?

(1) *S'écria* ; il faudrait aujourd'hui *cria*. — (2) *Que l'on ne vous le dise*, sous-entendu *avant*. — (3) *Laquais*, nom donné ironiquement au père qui était à pied. — (4) *Clocher*, aller comme un boiteux, pencher, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. — (5) Ce n'est pas à mon âge qu'on est veau. — (6) *Quolibets*, mauvaises plaisanteries. — *Maints*, nombreux. — (7) *Gloser*, critiquer, censurer. — (8) *Contenter en même temps tout le monde et son père*, n'est pas chose possible. Donc il vaut mieux, en faisant notre devoir, contenter Dieu, notre premier père. Ce trait est devenu proverbe. — (9) *Un quidam*, quelqu'un, un inconnu, un passant. *Quidam* se prononce en français *ki-dan*, en latin *cui-da-m*.

Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser (1).
 Ils usent leurs souliers et conservent leur âne !
 Nicolas au rebours ; car, quand il va voir Jeanne (2),
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
 Beau trio de baudets ! » Le meunier repartit
 « Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue,
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien (3).

(Fable imitée du poète latin *Faerne*.)

MORALE. — Bien fou qui cherche à plaire au monde, dont la malice trouve à redire à tout. Si vous désirez, mon enfant, posséder la vraie sagesse, appliquez-vous par dessus tout à plaire à Dieu en obéissant à ses lois, et méprisez les sottes railleries des mondains.

LXXV. — Le Chêne et le Roseau.

Le vice le plus haï de Dieu, c'est l'orgueil.

Le chêne un jour dit au roseau :

« Vous avez bien sujet d'accuser la Nature (4). —
 Un roitelet pour vous est un pesant fardéau (5).

Le moindre vent qui d'aventure (6)

Fait rider la face de l'eau,

Vous oblige à baisser la tête,

Cependant que mon front, au Caucase pareil (7).

Non content d'arrêter les rayons du soleil,

Brave l'effort de la tempête.

(1) *Enchâsser*, mettre dans une chässe comme le corps d'un Saint.
 — (2) *Nicolas*, nom d'un ami du passant. — *Au rebours*, sous-entendu *agit agit tout autrement*. — *Jeanne*, nom d'une parente de Nicolas. — (3) Nous avons modifié dans cette fable quelques expressions qu'une personne instruite et bien élevée ne se permettra jamais, entre autres le mot *parbleu*. On sait que La Fontaine, avant sa conversion, parlait et agissait en païen. — (4) Voyez ci-après la note 3. — (5) *Roitelet*, c'est un très petit oiseau. — (6) *D'aventure*, par hasard, expression surannée. — (7) *Cependant que*, pendant que. — *Caucase*, chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie. Elle s'étend de la mer Noire à la mer Caspienne. — *Mon front*, ma cime.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr (1).

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir :

Je vous défendrais de l'orage.

Mais vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords des royaumes du vent (2).

La Nature envers vous me semble bien injuste (3)

— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,

Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci.

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables (4) :

Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

Contre leurs coups épouvantables (5)

Résisté sans courber le dos ;

Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,

Du bout de l'horizon, accourt avec furie (6)

Le plus terrible des enfants

Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs (7).

L'arbre tient bon, le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts,

Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel était voisine (8)

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (9).

(Fable imitée d'Esope.)

(1) *Aquilon*, vent du nord. — *Zéphyr*, vent très doux. — (2) Sur le bord des eaux. — (3) *La Nature* est le système des lois établies par le Créateur : lois admirables qui sont comme le trône de la puissance et de la sagesse divine. Le chêne prononce un blasphème en accusant ces lois d'injustice. — (4) *Sont moins redoutables*, pour moi que pour vous. — (5) On dit *résister* à plutôt que *résister contre*. — (6) *L'horizon* est l'endroit où se termine notre vue à la surface de la terre. — (7) Le vent du nord le plus violent qui eût soufflé jusqu'alors. — (8) *Voisin à* est moins usité que *voisin de*. — (9) Dont les racines descendaient profondément dans le fond de la terre.

.... *Quæ quantum vertice auras*

(Ethereas, tantum radice ad Tartara tendit.

(VIRG., *Geor.*, l. II, v. 291, 292.)

Le chêne altier, qui, perdu dans les airs,

De son front touche aux cieux, de ses pieds, aux enfers.

(DELILLE.)

Dans cet apologue, le plus achevé peut-être qu'ait composé. La

MORALE. — Voyez cet homme dont le front superbe brave la justice du Ciel. Il semble prendre en pitié quiconque lui est inférieur en audace. Satan voit en lui son image. Mais voilà que Dieu souffle, et l'impie n'est plus...

LXXVI. — Le Chat et les deux Moineaux.

L'amitié des méchants tôt ou tard est funeste.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau (1),
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.

La cage et le panier avaient mêmes pénates (2).

Le chat était souvent agacé par l'oiseau.

L'un s'escrimait du bec ; l'autre jouait des pattes.

Ce dernier toutefois épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :

Il se fût fait un grand scrupule

D'armer de pointes sa férule (3).

Le passereau, moins circonspect,

Lui donnait force coups de bec.

En sage et discrète personne,

Maître chat excusait ces jeux (4) :

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne

Aux traits d'un courroux sérieux (5).

Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge

Une longue habitude en paix les maintenait.

Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait (6),

Quand un moineau du voisinage

S'en vint les visiter et se fit compagnon

Fontaine, il a su prendre tous les tons : celui de la poésie la plus gracieuse et celui de la poésie la plus élevée. C'est là un des chefs-d'œuvre de la Littérature française. — (1) *Contemporain*, du même âge que... — (2) *Pénates*, nom sous lequel le démon se faisait adorer par les païens dans l'intérieur des maisons. Chacun d'eux avait pour le représenter dans ces lieux, de petites statuettes appelées *pénates*. De là, les poètes nomment *pénates* une habitation. — *Avaient mêmes pénates*, étaient l'habitation de l'un et de l'autre. — (3) *Sa férule*, sa patte. — (4) *Maître*, titre honorifique donné plaisamment au chat. — (5) *Aux traits*, aux mouvements. — (6) *Ne se tournait*, ne tournait, ne se changeait.

Du pétulant Pierrot et du sage Raton (1).

Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

Et Raton de prendre parti (2).

« Cet inconnu , dit-il, nous la vient donner belle (3),

D'insulter ainsi notre ami !

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !

Non, de par tous les chats ! » Entrant lors au combat (4),

Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,

Les moineaux ont un goût exquis et délicat ! »

Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

MORALE. — Mon enfant, méfiez-vous des caresses d'un homme sans foi et sans vertu. A la première occasion, il vous sacrifiera pour satisfaire ses intérêts ou ses passions. N'ayez jamais un ami de cette espèce.

LXXVII. — Le Corbeau, la Tortue, la Gazelle et le Rat.

Sepuab
Avantages de la vraie fraternité.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue (5),

Vivaient ensemble unis : douce société !

Le choix d'une demeure aux humains inconnue

Assurait leur fidélité.

Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.

Soyez au milieu des déserts,

Au fond des eaux, au haut des airs.

Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.

La gazelle s'allait ébattre innocemment (6),

Quand un chien, maudit instrument

Du plaisir barbare des hommes,

Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas :

(1) *Pierrot*, nom du moineau. — *Raton*, nom d'un chat. — (2) *Et Raton s'empresse de prendre parti pour son cher moineau.* — (3) *Nous la vient donner belle d'insulter...* se moque de nous en se permettant d'insulter. — (4) *De par tous les chats*, je le jure par tous les chats, je les prends tous à témoin. *Lors, alors.* — (5) *La gazelle*, bête fauve, du genre des antilopes (quadrupèdes mammifères et ruminants). Elle est d'une grande légèreté. — *Tortue*, animal amphibie, qui marche très lentement et dont le corps est recouvert d'une écaille. — (6) *Allait s'ébattre.*

Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restant : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ? »

La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ! »

A ces paroles, la tortue

S'écrie et dit : « Ah ! si j'étais

Comme un corbeau d'ailes pourvue,

Tout de ce pas je m'en irais

Apprendre au moins quelle contrée,

Quel accident tient arrêtée

Notre compagne au pied léger :

Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger (1). »

Le corbeau part à tire-d'aile.

Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle

Prise au piège et se tourmentant (2).

Il retourne avertir les autres à l'instant :

Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment (3)

Ce malheur est tombé sur elle,

Et perdre en vains discours cet utile moment,

Comme eût fait un maître d'école (4),

Il avait trop de jugement.

Le corbeau donc vole et revole.

Sur son rapport les trois amis

Tiennent conseil. Deux sont d'avis

De se transporter sans remise

Aux lieux où la gazelle est prise.

« L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :

Avec son marcher lent, quand arriverait-elle (5) ? »

Après la mort de la gazelle. »

Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir (6)

Leur chère et fidèle compagne,

Pauvre chevrete de montagne.

(1) Car on ne saurait avoir des doutes sur les sentiments de son cœur. — (2) *Se tourmentant*, s'agitant en tout sens. — (3) *De lui demander*, pour lui demander. — (4) *Comme eût fait un maître d'école*. La Fontaine, on ne sait trop pourquoi, se plaisait à tourner les maîtres d'école en ridicule. — (5) Il ne nomme point la tortue, parce qu'il s'agit d'une vérité désobligeante : mais on la devine assez. — (6) *Ces mots à peine dits*, dès que ces mots eurent été dits.

La tortue y voulut courir :

La voilà comme eux en campagne,

Maudissant ses pieds courts avec juste raison (1)

Et la nécessité de porter sa maison.

Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)

Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie (2).

Le chasseur vient, et dit : « Qui m'a ravi ma proie ?

Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou ;

Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle.

Et le chasseur, à demi fou

De n'en avoir nulle nouvelle,

Aperçoit la tortue et retient son courroux.

« D'où vient, dit-il, que je m'effraye ?

Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraye (3). »

Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous

Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.

Celle-ci, quittant sa retraite,

Contrefait la boiteusé et vient se présenter.

L'homme de suivre et de jeter (4)

Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille

Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,

Qu'il délivre encor l'autre sœur,

Sur qui s'était fondé le souper du chasseur (5)

(Fable imitée de Bidpai.)

MORALE. — Quelle paix règnerait parmi les hommes s'ils savaient s'aimer et s'entr'aider comme des frères ! Mais, hélas ! l'égoïsme et d'odieuses passions sèment au sein des familles et des royaumes de lamentables discordes et des bouleversements effroyables.

LXXVIII. — Le Pot de fer et le Pot de terre.

Craignez votre fragilité.

Le pot de fer proposa

Au pot de terre un voyage.

(1) *Maudissant avec raison*, souffrant avec raison d'avoir les pieds courts. — (2) *Lacs*, prononcez *là*. — (3) *Me défraye*, me paye les frais, compense la perte que je viens de faire. — (4) *De suivre*, s'empresse de la poursuivre. — (5) Dont le chasseur comptait faire son souper.

Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il serait plus sage (1)
 De garder le coin du feu ;
 Car il lui fallait si peu,
 Si peu, que la moindre chose
 De son débris serait cause (2) :
 Il n'en reviendrait morceau.
 « Pour vous, dit-il, dont la peau
 Est plus dure que la mienne,
 Je ne vois rien qui vous tienne (3).
 — Nous vous mettrons à couvert,
 Repartit le pot de fer.
 Si quelque matière dure
 Vous menace d'aventure (4),
 Entre deux je passerai,
 Et du coup vous sauverai. »
 Cette offre le persuade.
 Pot de fer, son camarade,
 Se met droit à ses côtés.
 Mes gens s'en vont à trois pieds,
 Clopin-clopant, comme ils peuvent (5),
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet qu'ils trouvent (6).

Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

*Ne nous associons qu'avec nos égaux (7) ;
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces pots.*

(Fable imitée d'Esope.)

(1) Variante : *Qu'il ferait que sage*, qu'il ne ferait qu'une chose sage : qu'il agirait sagement s'il gardait le coin du feu. — (2) *Débris* n'est plus en usage dans le sens de *bris*, de brisement, que lui donne ici La Fontaine. — (3) *Tienne*, retienne, empêche. — (4) *Vous-même d'aventure*, par hasard : vient à vous menacer. — (5) *Clopin-clopant*, fên clochant. — (6) *Hoquet*, achoppement, secousse. On disait autrefois *hoqueter*, pour secouer fortement. — La Fontaine, au lieu de *rouvent a mis treuvent* qui rime avec *peuvent*, mais qui n'est plus en usage. — (7) *Avecque*, pour *avec* ; licence poétique.

MORALE. — Si vous tenez, mon enfant, à vous conserver dans l'innocence, évitez de vous lier avec des cœurs où Dieu n'est point aimé. Auprès d'eux, votre vertu ne tarderait pas à se briser comme un pot de terre placé sur le courant d'un fleuve à côté d'un pot de fer.

LXXIX. — Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

Apprenons à nous connaître.

Trois Saints, également jaloux de leur salut (1),
 Portés d'un même esprit, tendaient au même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
 Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrents
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés (2);
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
 La moitié, les trois quarts, et bien souvent le tout !
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.
 Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue, et le soin de soulager les maux (3)
 Est une charité que je préfère aux autres (4).
 Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
 Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier (5).
 Chagrins, impatients et se plaignant sans cesse :

(1) *Jaloux*, désireux. — Voulant procurer à leur âme le bonheur du Ciel. — (2) *Apanage* (tiré du bas-latin *apanare*, fournir du pain), revenu que les souverains assignent à leurs fils puînés. On donne encore ce nom à ce qui est le propre de quelqu'un, ex. : *Les soucis, les souffrances, la misère sont ici-bas l'apanage de l'homme*. Enfin, et souvent par ironie, on nomme apanage ce qui est la conséquence inévitable d'une chose. C'est dans ce dernier sens que La Fontaine prend le mot *apanage*. — (3) *Les maux*, les maladies. — (4) La Fontaine préfère le dévouement de l'hospitalier à celui du pacificateur : mais il n'a pas remarqué que la paix est préférable à la santé. — (5) *Donnaient de l'exercice*, donnaient de la peine.

« Il a pour tels et tels un soin particulier.

Ce sont ses amis : il nous laisse. »

Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras (1)

Où se trouva réduit l'appointeur des débats (2)

Aucun n'était content. La sentence arbitrale (3)

A nul des deux ne convenait (4).

Jamais le juge ne tenait,

A leur gré, la balance égale (5).

De semblables discours rebutaient l'appointeur.

Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

Tous deux, ne recueillant que plainte et que murmure,

Affligés et contraints de quitter ces emplois,

Vont confier leur peine au silence des bois.

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure (6),

Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,

Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.

« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même (7).

Qui mieux que vous sait vos besoins?

Apprendre à se connaître est le premier des soins (8)

Qu'impose à tout mortel la Majesté suprême.

Vous êtes-vous connus dans le monde habité?

L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité.

Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.

Troublez l'eau, vous y voyez-vous?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?

(1) *Au prix de*, en comparaison de... — (2) *L'appointeur*, celui qui avait entrepris de régler les différends. Ce mot dérive d'*appointer*, accommoder, terminer à l'amiable, et, comme son primitif, n'est plus en usage. — (3) *Sentence arbitrale*, sentence qu'il portait en sa qualité d'arbitre. — (4) *A nul des deux*, à aucune des deux parties adverses. — (5) *Ne tenait la balance égale*, ne se montrait aussi favorable à l'un qu'à l'autre, ne décidait selon sa justice. — (6) *Après*, sauvages. — (7) *Il faut prendre le conseil* de soi-même. On doit chercher à connaître ses défauts, afin de travailler à s'en corriger. — (8) *Apprendre à se connaître*. Cela fait allusion à la fameuse inscription : *Connais-toi toi-même*, que le démon, ce singe de Dieu, fit placer au temple de Delphes, ancienne ville de la Phocide, afin de mieux tromper par une apparence de sagesse. Cette maxime, entendue en un certain sens, porte en elle-même tout le venin de l'orgueil ; mais La Fontaine paraît l'avoir entendue dans le sens chrétien.

La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer (1). —
Mes frères, dit le Saint, laissez-la reposer :

Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. »
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert (2)
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade
Il faut des médecins, il faut des avocats.

Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins,
O vous, dont le public emporte tous les soins,

Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages.
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir (3)?

MORALE. — On emploie des années à étudier l'histoire : on est curieux d'apprendre tout ce qui se passe dans le monde et l'on oublie de s'étudier soi-même, afin de se connaître. O mon enfant, n'agissez point ainsi, mais descendez par la réflexion dans votre cœur : examinez quel est votre caractère... quels sont vos goûts, vos penchants !... quel défaut domine en vous,.... et, pour vous vaincre, priez, faites des sacrifices, et ne vous découragez jamais.

(1) *Aux effets du cristal*, à la transparence des eaux. — (2) Il ne dit pas qu'il faille interdire les emplois de médecin, d'avocat. — (3) Cet apologue doit être mis au nombre des plus parfaits de La Fontaine, quant à l'importance des choses, à la beauté de la poésie et à la pureté du style. On y reconnaît combien les idées chrétiennes élèvent l'âme et l'on se prend à regretter que jusque-là notre poète se soit traîné dans l'ornière du paganisme. Le discours du solitaire est sublime. La Fontaine y réfute avec autant de grâce que de

force cette objection, si souvent répétée dans notre siècle, contre la vie solitaire: *L'homme se doit à la société*, comme si l'on ne pouvait servir ses semblables que dans les hôpitaux et dans le sanctuaire de la justice. Il y répond par un argument que l'observation justifie tous les jours, la société ne manquera jamais d'avocats, ni de médecins, dont le mobile sera la gloire humaine ou l'amour de l'argent, à défaut de motifs supérieurs. Ensuite, son style se relève pour des idées plus graves, et se soutient jusqu'à la fin à une hauteur que nos meilleurs écrivains ont rarement pu atteindre dans les genres les plus éminents de la poésie.



APPENDICE

MORCEAUX CHOISIS

LXXX. — L'Ane et son Maître.

N'écoutons jamais la paresse.

Certain aliboron se mit un jour en tête
De vivre en philosophe et d'avoir du bon temps (1),
« Les Maîtres, disait-il, sont de vrais trouble-fête :
On a beau travailler, sont-ils jamais contents ?
Advienne que pourra, je ne veux plus rien faire (2). »
Sur la paille, à ces mots, le grison réfractaire (3)
S'étend tout de son long et se prend à rêver.

Bientôt le maître d'arriver (4).

« Allons, dit-il, qu'on se réveille ;

Sus, paresseux, qu'on détale au moulin (5) ! »

L'âne ne bouge pas et fait la sourde oreille.

Le maître insiste ; le malin

(C'est le baudet) se maintient ferme

Ni plus ni moins qu'un terme (6).

« Oh ! oh ! mon âne, cette fois,

Voudrait-il pas vivre en bourgeois (7) !

(1) *Vivre en philosophe*, vivre sans rien faire. — (2) Quoi qu'il arrive peu m'importe. — (3) *Réfractaire*, en état de révolte. — (4) *D'arriver*, forme latine, l'infinitif pour le présent de l'indicatif : *bientôt le maître arriva*. — (5) *Sus*, interjection pour exciter. — *Qu'on détale au moulin*, qu'on se hâte de partir et aller au moulin. — (6) *Terme*, pierre servant de limite. — (7) *Voudrait-il pas*, sous-entendu *ne*.

Eh bien ! nous allons voir. » Le paysan commence

Par rogner d'abord la pitance :

Rien dans la crèche et rien au râtelier ;

Même on lui soustrait son pailler (1).

Bref, l'écurie est propre et nette,

Et le grison lit la gazette (2).

Mais, fût-on philosophe, encor faut-il manger.

Et ce n'est pas tout de songer (3).

Deux jours se passent : bête asine

Sent son ventre crier famine.

« Eh quoi donc ! mon maître inhumain

Me fera-t-il périr de faim ?

— Sot animal, lui dit son maître,

Tu veux philosopher ; mais apprends à connaître (4)

Ce mot que la sagesse autrefois consacra,

Et que j'ai lu moi-même en un gros livre :

Qui ne travaille pas, est indigne de vivre.

Travaille et l'on te nourrira. »

(J.-B. HUBAULT) (5).

LXXXI. — Le Lion et le Loup (6).

Tôt ou tard la Justice divine atteint les coupables.

Un lion, au milieu d'une forêt sauvage,

Ayant surpris un loup, lui dit : « Je te cherchais.

Ne viens-tu pas tantôt, sans forme de procès,

De manger un agneau vers le prochain rivage ?

— Sire, répond le loup justement alarmé,

Cet agneau troublait mon breuvage.

— Il ne le troublait pas, je m'en suis informé.

(1) Pailler, litière de paille. — (2) Lit la gazette, est réduit à vivre de rien. — (3) Les songes ne donnent pas de pain. — (4) Tu veux philosopher, tu veux raisonner. Hélas ! combien d'hommes se disent philosophes et ne raisonnent pas mieux que l'âne ! — (5) M.-J.-B. Hubault est auteur d'un charmant opuscule intitulé : *Les Quatrains de l'enfance*. — (6) Cette fable est la contre-partie de la fable *Le Loup et l'Agneau*, de La Fontaine.

— Un an auparavant, personne ne l'ignore,
Sur mon compte il avait jasé dans le hameau.

— Tu mens ; le malheureux agneau
Un mois auparavant n'existait pas encore.

— Mais sire, ce fut donc son frère... — Il n'en a point,
Et tu voudrais en vain m'abuser sur ce point.

Meurs ! je dois venger l'innocence...

— Vous êtes clément. — Je suis roi !

Un vil assassin comme toi

Est indigne de ma clémence. »

(JAUFFRET.)

LXXXII. — L'Abeille et le Limaçon.

L'ennui est le lot des paresseux.

Un limaçon disait, l'autre jour, à l'abeille :

« Dès le matin,

Sur le jasmin

Ou bien sur la rose vermeille,

Tu voltiges galement, puis tu viens t'y poser,

Et seule jusqu'au soir tu parais t'amuser.

Que ton sort est digne d'envie !

Hélas ! malheureux limaçon,

Dans un jardin, dans la prairie,

Ou dans une étroite maison,

L'hiver, l'été, bref en chaque saison,

Partout je bâille et je m'ennuie.

Apprends-moi donc dès aujourd'hui

Comment tu fais pour éviter l'ennui ;

Dis-moi ton secret, je te prie.

— Oh ! je vais te le confier :

A retenir il n'est pas difficile.

Je travaille et toujours je sais me rendre utile :

Voilà le vrai secret de ne pas s'ennuyer.

M^{me} DE LA FERRANDIÈRE.

LXXXIII. — **La Vigne et le Vigneron.**

*Ceux qui nous reprennent de nos défauts sont nos
meilleurs amis.*

La vigne se plaignait un jour au vigneron
De ce qu'il lui coupait maint et maint rejeton
Dont le feuillage épais et le bois inutile,
Loin de la rendre plus fertile,
Epuisaient sa vigueur.
« Pourquoi, lui disait-elle,
Me traitez-vous avec tant de rigueur?
Pour moi, vous montrez du zèle ;
Je suis l'objet de vos sueurs ;
Vous m'aimez : cependant vous m'arrachez des pleurs.
L'amour est-il donc si sévère ? —
Ah ! répondit le vigneron,
Puissiez-vous pénétrer dans mon intention !
Le mal que je semble vous faire,
Vous lui verriez un seul but : votre bien.
Si je ne retranchais tout ce bois inutile,
Vous ne seriez bientôt qu'une plante stérile,
Et bonne à rien :
Au lieu qu'en vous taillant, je vous rends plus fertile.
Et de l'homme sur vous j'attire les faveurs. »

C'est à vous, chers enfants, que ma fable s'adresse,
Connaissez, à ces traits, l'amour et la sagesse
De ceux qui veillent sur vos mœurs.
S'ils vous font quelquefois éprouver leurs rigueurs,
Ce n'est pas que pour vous ils manquent de tendresse :
Ils cherchent seulement à vous rendre meilleurs.

LXXXIV. — **La Perdrix et ses Petits.**

Faisons notre devoir, et pour le reste confions-nous à Dieu.

« Taisez-vous, disait la perdrix,
Un jour d'orage, à ses petits

Qui jabotaient, pestant contre la pluie (1) :
 Voulez-vous, dans votre folie,
 Régler le temps qu'il doit faire ici-bas ?
 Et l'Ordonnateur des frimas (2)
 Sait-il donc moins que vous, présomptueuse race,
 Ce qu'il faut, ce qu'il ne faut pas ?
 Evitez le panneau, le fusil, la tirasse (3) :
 Voilà votre important devoir ;
 Remplissez-le, laissez pleuvoir ;
 Songez que c'est pour votre bien peut-être
 Qu'il pleut ainsi du matin jusqu'au soir. »
 Disant ces mots, la perdrix voit paraître
 Un chien courant qui vient à pas de loup (4).
 « Partons, dit-elle, et prévenons le coup. »
 Elle part, on la suit ; la compagnie entière
 S'élève dans les airs et, dans le même instant,
 Certain cliquetis qu'on entend
 Fait frissonner la pauvre mère :
 C'est un fusil qui se détend (5).
 Mais par bonheur, la poudre meurtrière
 Était humide, et le feu ne prit point.
 Cet incident arriva bien à point (6)
 Pour le bonheur de la famille ailée,
 Qui, rendant grâce au Ciel d'être mouillée,
 Reconnut qu'il ne faut se dépiter de rien ;
 Que rien n'est stable dans la vie,
 Et que ce qui nous contrarie
 Prépare souvent notre bien.

(DE JUSSIEU.)

LXXXV. — **Le Léopard et l'Ecureuil.***La paix est le partage des cœurs purs.*

Un écureuil, sautant, gambadant sur un chêne,
 Manqua sa branche et vint, par un triste hasard (7),

(1) *Jaboter*, caqueter, parler sans cesse. — (2) Le Créateur. — (3) *Panneau*, *tirasse*, filets. — (4) *A pas de loup*, sans bruit. — (5) Dont le ressort se détend pour faire partir le coup. — (6) A propos. — (7) *Hasard*, péril imprévu.

Tomber sur un vieux léopard
 Qui faisait sa méridienne (1).
 Vous jugez s'il eut peur. En sursaut s'éveillant,
 L'animal irrité se dresse,
 Et l'écureuil s'agenouillant,
 Tremble et se fait petit aux pieds de Son Altesse.
 Après l'avoir considéré,
 Le léopard lui dit : « Je te donne la vie,
 Mais à condition que de toi je saurai
 Pourquoi cette gaieté, ce bonheur que j'envie,
 Embellissent tes jours, ne te quittent jamais ;
 Tandis que moi, roi des forêts (2),
 Je suis si triste et je m'ennuie.
 — Sire, lui répond l'écureuil,
 Je dois à votre bon accueil
 La vérité ; mais, pour la dire,
 Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis (3).
 — Soit, j'y consens ; monte. — J'y suis.
 A présent je peux vous instruire.
 Mon grand secret, pour être heureux,
 C'est de vivre dans l'innocence.
 L'ignorance du mal fait toute ma science.
 J'ai le cœur toujours pur : partant toujours joyeux.
 Aux méchants, le remords. Soyez bien convaincu
 De cette vérité que je tiens de mon père :
 Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu (4).
 La gaieté vient bientôt dans notre caractère (5). »

LXXXVI. — L'Abeille et sa Fille.

Un ouvrage élégamment écrit peut cacher un poison mortel.

Une abeille, jeune étourdie,
 Pour composer un miel parfait,
 Se réglait sur sa fantaisie,

(1) Qui dormait vers l'heure de midi. — (2) C'est le lion qui est le roi des forêts ; mais le léopard se croit son égal. — (3) On comprend pourquoi l'écureuil fait cette demande. — (4) Notre bonheur, la paix dont nous jouissons. — (5) La gaité nous devient bientôt comme naturelle.

Et croyait chaque fleur utile à cet effet.

« Modérez-vous, disait la mère :

Pourquoi tant de vivacité?

Triez vos fleurs. — Non, non, laissez-moi faire,

Vous verrez ma capacité »,

Lui répliqua la jeune abeille.

Notre indocile, au milieu de l'été,

Fut à sa mère, et dit : « Enfin j'ai fait merveille ;

Venez, voyez, goûtez mon miel :

Il est comme on en trouve guère. »

Elle le goûte : « Hélas ! ma chère.,

Vous n'avez produit que du fiel. »



Il est beau d'aimer la lecture :

C'est prendre un honnête plaisir

De l'âme elle est la nourriture ;

Mais on ne peut trop la choisir.

(PEYRAS.)

LXXXVII. — Les Rames et le Gouvernail.

Se soustraire à l'obéissance, c'est courir au malheur.

Contre le gouvernail de certaine galère (1)

Les rames murmuraient et disaient en grondant :

« Quoi ! faut-il donc qu'à tout instant

Nous luttons contre l'onde amère,

Tandis que monsieur, sans rien faire,

Se carre au haut du bâtiment?

Est-il donc d'une autre nature?

Non, non... » Le gouvernail entendit ce murmure,

Et, sans faire aucun mouvement,

Aux rames il laissa tout le gouvernement.

Mais, comme elles allaient sans règle et sans mesure,

Pour prix de leur audace, au premier coup de vent,

Malgré tous leurs efforts, elles se dévochèrent.

(1) Galère, bâtiment long et de bas bord, à rames et à voile. Ces sortes de navires ne sont plus en usage comme autrefois.

Et contre un rocher se brisèrent.
 Voilà le sort qui vous attend,
 O vous qui méprisez l'autorité suprême !
 Le peuple ne saurait se gouverner lui-même ;
 Il se perd dès qu'il veut se rendre indépendant.
 D'un enfant indocile on en peut dire autant.

(REYRE.)

LXXXVIII. — La chasse aux Papillons.

La couronne est le prix de la persévérance.

Dans un massif où l'égantier
 Unissait sa fleur printanière
 A la grappe souple et légère
 Qui pend du front de l'ébénier,
 De jolis papillons agiles,
 Etalant leurs riches couleurs,
 Voltigeaient sur les autres fleurs.
 Deux jeunes enfants, dont la mine
 Joyeuse, vive et purpurine,
 Par son éclat, par sa fraîcheur,
 Le disputaient à l'égantier,
 Deux jeunes enfants, frère et sœur,
 Poursuivaient la troupe lutine.
 L'un, plus étourdi, moins constant *André*
 Que le bel insecte volage,
 Voyait un papillon, le suivait un instant,
 Puis un autre bientôt lui plaisait davantage,
 Alors, abandonnant l'objet d'un premier choix,
 Il volait sur une autre trace,
 Au rouge, au jaune, au vert, au bleu, donnant la chasse.
 On eût dit qu'il courait après tous à la fois.
 Mais, dans cette folle espérance,
 Le pauvre enfant en vain s'agitait, s'essoufflait :
 Tous, grâce à son inconstance,
 S'échappaient tour à tour du perfide filet.
 Sa sœur, plus calme et plus habile,



S'y prenait bien différemment.
Sans épuiser sa force en fatigue inutile,
Sans faire tant de bruit et tant de mouvement,
Quand elle avait choisi l'objet de sa poursuite,
Ses yeux de fleur en fleur le suivaient constamment :
Par l'éclat d'aucun autre elle n'était séduite. *pourvu*

Elle attendait patiemment,
Elle avançait tout doucement,
Elle saisissait le moment,
Et l'insecte ne manquait guères
De venir retrouver ses frères,
Prisonniers de l'adroite enfant.
Las, haletant et tout en nage,
Notre étourdi petit chasseur,

Ayant perdu son temps, perdit enfin courage
Et revint auprès de sa sœur.

« Comment donc fais-tu pour les prendre ?

Lui dit-il : je n'ai pas tant de bonheur que toi.

J'ai beau guetter, poursuivre, attendre,

Ils ont vraiment l'air de s'entendre

Pour me faire courir et se moquer de moi. »

Elle, avec un malin sourire,

Lui répondit : « Pauvre garçon,

C'est apparemment ton guignon ;

Je ne sais, hélas ! que te dire...

Alors du fond de sa prison,

On entendit sortir le son

D'une petite voix, douce, fraîche, argentine :

C'était celle d'un papillon.

« Laisse-moi m'envoler là-haut sur l'églantine,

Dit-il, et je promets, mes beaux jeunes amis,

De vous donner un bon avis. »

Papillon qui prend la parole

Pour demander la liberté,

Peut bien être un sujet de curiosité.

On entr'ouvre la boîte : il s'élance, il s'envole,

Et le voilà sur les rameaux,

Caressant quelques fleurs nouvelles,

Secouant un moment ses ailes,

Et puis, s'exprimant en ces mots :
 « Enfants légers, follette engeance (1),
 Retenez bien cette leçon :
 Force ne peut tant que constance ;
 Ni ruse tant que patience.
 On ne parvient à rien de bon,
 Pas même à prendre un papillon,
 Sans un peu de persévérance. »

(DE JUSSIEU.)

LXXXIX. — Le Chêne et l'Arbrisseau.

*On s'endurcit dans le mal quand de bonne heure on ne
 travaille pas à se corriger.*

Après avoir appris sa leçon de grammaire,
 Un jeune enfant, avec son père,
 Se promenait dans un jardin,
 Lorsqu'ils trouvèrent en chemin
 Un arbrisseau dont la tempête
 Avait courbé la tige et fait plier la tête.
 A l'aspect de cet accident,
 Le père qui voulait à son fils, en passant,
 Donner un avis salulaire :
 « Voyez-vous, lui dit-il, mon fils, cet arbrisseau ?
 Il était droit, il fait à présent le berceau.
 Allez le rétablir dans sa forme première.
 — Volontiers, papa, dit l'enfant. »
 Aussitôt il le prend et, sans beaucoup de peine,
 Il le redresse au même instant.
 « Fort bien, dit le mentor, mais regardez ce chêne
 Que son poids vers le sol entraîne :
 Quoique déjà fort avancé,
 Il aurait bien besoin d'être un peu redressé.
 Allez, allez aussi lui rendre ce service.
 — Oh ! oh ! dit l'enfant en riant,
 Papa, pour moi quel exercice !
 Je le tenterais vainement :

■ (1) Famille de petits étourdis.

L'arbre est trop vieux pour qu'il fléchisse.
Je me serais chargé de la commission

Lorsqu'il était encor dans son enfance ;
Mais de le redresser ce n'est plus la saison,
Et, quand même j'aurais la force de Samson,
Je ne pourrais jamais vaincre sa résistance.

— Oui, mon fils, vous avez raison,
Reprit alors le père ; et cette expérience
Pour vous doit être une leçon.

Ces deux arbres sont notre image.
Nos penchants vicieux, pendant le premier âge,
Sont faciles à corriger ;

Mais il n'est pas aisé de les changer
Quand ils sont endurcis par le temps et l'usage (1). »

(REYRE.)

XC. — Le Chien coupable.

Une faute en amène une autre.

« Mon frère, sais-tu la nouvelle ?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.

— Serait-il vrai ? — Très vrai, mon frère.
— Quoi ! Mouflar se souiller de ce crime odieux ! »
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine ;

Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice ;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.

(1) *L'usage, l'habitude, la répétition fréquente.*

Principiis obsta ; sero medicina paratur

Cum mala per longas invaluere moras.

Dès sa source arrêté, le mal est réparable.

Un retard prolongé peut le rendre incurable.

(OVIDE.)

La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat.
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie (1).
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit (2).
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux, de Mouflar demandèrent la grâce (3) :
Elle fut refusée. On leur fit prendre place.
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs.
Il arrive ; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
« O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir !
De la vertu, quinze ans, j'ai suivi la carrière :
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul, auprès du grand bois, je gardais le troupeau :
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui laissant son festin,
Vient m'attaquer ; je le terrasse.
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là ; mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste.
J'hésite, je balance... A la fin cependant,
J'y porte une coupable dent.
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.

(1) Récolés, auxquels on a lu leur précédente déposition pour voir s'ils y persistent. — Confrontés, mis en présence de l'accusé. — (2) Sur le lieu du délit, sur le lieu où il a commis le crime. — (3) Inversion, pour les agneaux demandèrent la grâce de Mouflar.

La brebis vient en cet instant ;
 Elle jette des cris de mère...
 La tête m'a tourné : j'ai craint que la brebis
 Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
 Et, pour la forcer à se taire,
 Je l'égorge dans ma colère.
 Le berger accourait armé de son bâton.
 N'espérant plus aucun pardon,
 Je me jette sur lui ; mais bientôt on m'enchaîne,
 Et me voici prêt à subir
 De mes crimes la juste peine.
 Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
 Que la plus légère injustice
 Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord,
 Et que, dans le chemin du vice,
 On est au fond du précipice
 Dès qu'on met un pied sur le bord. »

(FLORIAN.)

XCI. — L'Enfant et le Serin.

Pour savoir, il faut étudier.

Un enfant paresseux et volage *isolais*
 En deux ans n'avait rien appris.
 Il entend un serin qui, perché dans sa cage,
 Sifflait parfaitement un air des plus jolis.
 Surpris, émerveillé de ce charmant ramage :
 « Je savais, dit l'enfant, qu'un serin chante bien :
 Mais j'ignorais qu'il pût être musicien.
 Comment, ajouta-t-il, as-tu donc fait pour l'être ?
 — Comment j'ai fait ? répondit le serin :
 J'ai profité des leçons de mon maître.
 Et lorsqu'il me sifflait le soir et le matin (1),
 J'oubliais tout le reste et j'étais tout oreille.
 C'est à force de l'écouter
 Que j'ai, dans quelques mois, appris à l'imiter.
 Et c'est pourquoi l'on dit que je siffle à merveille.

(1) *Siffler un oiseau, lui apprendre à siffler des airs.*

Mais il ne dépend que de toi
 De te rendre à ton tour habile :
 Il ne faut qu'être, comme moi,
 A ce que l'on t'enseigne attentif et docile.
 Que chaque enfant pour lui prenne cette leçon.
 Elle est aussi sage qu'utile.
 On n'apprend rien sans peine et sans attention.
 Le savoir est le prix de l'application.

(REYRE.)

XCII. — **Le Papillon.***Qui aime le danger, y périra.*

« N'approchez pas, fuyez cette flamme infidèle ;
 Ainsi parlait à son cher nourrisson
 Un vieux et prudent papillon :
 J'ai manqué d'y brûler mon aile. »
 Notre étourdi d'une oreille écoutait (1)
 Et cependant en lui-même
 Il disait :
 « Quant à moi, je ne puis voir un péril extrême
 A voltiger autour de ce flambeau
 Si brillant, si beau.
 Les vieilles gens sont vraiment trop timides.
 Une mouche à leurs yeux est un gros éléphant ;
 Un nain leur paraît un géant.
 S'il fallait les prendre pour guides,
 On ne verrait partout que piège et que danger.
 Je veux par moi-même en juger. »
 Disant ces mots, autour de la flamme homicide,
 Il tournait, tournait, tournait ;
 Mais la lueur perfide
 De plus en plus l'attirait.
 Le feu l'atteint, il sent la fatale brûlure,
 Se débat un instant, ne peut se soutenir,

(1) *Écoutait d'une oreille, faisait peu attention à ce discours.*

Et tombe presque mort. Bijou de la nature (1),
 Que vas-tu devenir?
 Dans les champs de l'espace (2)
 Tu n'étaleras plus tes splendides couleurs :
 On ne te verras plus, d'un essor plein de grâce,
 Voler parmi les fleurs.
 Noirci par la fumée,
 Tu traînes maintenant
 Dans la poussière une aile à demi consumée,
 Jouet des caprices du vent (3).

*O mes enfants, sauvez, sauvez votre innocence,
 Tous les trésors d'un roi n'égalent pas son prix.
 Gardez qu'une folle imprudence
 Ne vous jette en un piège où tant d'autres sont pris.*

(ANONYME.)

XCIII. — Les Animaux malavisés.

On est puni par où l'on a péché.

A tous les animaux, sans nulle exception,
 Un bon fermier laissa pour héritage
 Son meilleur champ, à la condition
 Qu'ils en feraient un noble usage.
 L'usage le plus noble, aux yeux de pareils gens,
 Était de s'engraisser comme de bons vivants,
 En y cherchant avant tout leur pâture :
 Chacun pour soi, c'est leur loi de nature (4).
 Le cheval veut d'abord y semer du sainfoin ;
 La poule opine pour du grain :
 Car il en faut à elle, ainsi qu'à sa famille.
 D'avis divers la basse-cour fourmille (5).
 Un pré conviendrait aux moutons ;
 L'âne réclame des chardons ;

(1) *Bijou de la nature*, toi que le Créateur s'est plu à faire si beau.
 — (2) Dans l'air. — (3) Qui ne peut opposer au vent la moindre résistance. — (4) C'est la loi naturelle des animaux sans raison. —
 (5) Abonde en avis de toutes sortes.

Les canards, un étang ; la chèvre, des broussailles.
 Les chiens ont leurs désirs qui font peur aux volailles (1),
 Un paon, fort haut monté sur ses deux pieds bourgeois,
 Dit qu'il fallait aller aux voix.
 L'avis était d'un sot : il produisit merveille.
 Toutes les oies entrèrent en gaité (2) :
 Tant leur paraissait beau ce mot *égalité* !
 La tribu des baudets en dressa les oreilles.
 L'égalité ! c'est le but idéal (3)
 De tout âne qui veut galoper en cheval.
 Un pigeon moins benêt voulut régler l'affaire.
 Il dit : « Ne pourrait-on au fils de la fermière,
 Laisser, avec ce champ, le soin de nous nourrir,
 Comme faisait le père avant que de mourir (4)? »
 On le traita d'*esclave* et de bête de somme,
 Qui ne sait s'engraisser que du travail de l'homme.
 Le vote est résolu... nul ne songe aux pourceaux
 Dont le boubier voisin recèle maints troupeaux (5).
 En grognant et grognant arrive leur cohorte.
 Ils sont les plus nombreux et leur avis l'emporte.
 Le champ va devenir un palais de leur goût :
 Point d'herbe, point de blé, point de fleurs, un égout.
 Que penses-tu, beau paon, de ce suffrage?
 Monsieur s'attendait à mieux, se dit-on.
 Il nourrissait l'espoir d'un populaire hommage
 Et se voit dans la fange au niveau du dindon.

MORALE. — Connaître, aimer et servir Dieu, et ainsi mériter le bonheur du Ciel, c'est le premier devoir des hommes. Sous ce rapport, tous sont égaux. Mais hors de là, tout est inégal : et la santé et les forces, et la science, et la vertu, et le mérite et les droits. Un peintre a, sur le tableau qu'il a fait, un droit qu'un autre n'a pas. Un père a sur ses enfants des droits particuliers qui naissent de l'obligation où il est de les élever convenablement. La nation qui se laisserait séduire par le prestige d'une égalité chimérique, tomberait dans une affreuse anarchie.

(1) Le chien aime la volaille : il désire la voir se multiplier pour lui faire la chasse. — (2) C'est par licence que le mot *oies* figure ici. — (3) Le but auquel il aspire. — (4) *Avant que de* : on dit plus communément : *Avant de*. — *Maints*, plusieurs, nombreux.

XCIV. — Le Point et la Virgule.

Un homme sage est toujours disposé à reconnaître ses torts.

Le point disait à la virgule :

« Oses-tu bien te comparer à moi ?

— Je suis, dit la virgule, utile autant que toi.

— Cette ^{prétention} ~~prétention~~ est au moins ridicule, ^{signifie} ~~signifie~~
Lui répliqua le point. Peux-tu, sans mon secours, ^{bonheur} ~~bonheur~~
De la phrase arrêter ou suspendre le cours ?

— Voilà, dit la virgule, où conduit l'ignorance

A la phrase, il est vrai, comme un coupe-jarret (1), ^{je coupe} ~~je coupe~~

En lui sautant au cou, l'arrêtant court et net,

Tu fais sentir le ^{jeu} ~~jeu~~ de ta puissance ;

Mais, voisin, quand la phrase en sons harmonieux,

De son urne au flot pur épanche l'abondance (2),

Est-ce toi qui soutiens et règles sa cadence ^{je coupe} ~~je coupe~~

Et lui fais éviter tous les sauts périlleux (3) ?

Pour empêcher les mots de se prendre aux cheveux (2),

Sais-tu les tenir à distance ?

Est-ce toi qui maintiens et fixes l'ordre entre eux ?

— Je fais plus, dit le point, et je fais beaucoup mieux.

D'un noble sentiment faut-il peindre l'extase, ^{un air} ~~un air~~

J'arbores l'étendard de l'admiration... (!)

Faut-il donner un tour vif à la phrase,

Je me transforme en point d'interrogation... (?)

L'auteur ne peut-il plus, dans l'ardeur qui l'enflamme,

Exprimer par des sons ce qu'il sent dans son âme,

Je sonne le tocsin de l'exclamation (5) (!!!) »

La virgule, à ce coup, confessa sa défaite :

La dispute cessa ; la paix entr'eux fut faite.

Puissent ainsi finir tous les autres débats ^{confins} ~~confins~~

D'où naissent parmi nous des haines lamentables !

Heureux les cœurs pliables ! ^{un air} ~~un air~~

Ils cèdent à propos et ne se rompent pas. (LANGE.) (6)

(1) Un assassin. — (2) Quand la phrase joint l'harmonie à l'abondance. — (3) Les chutes malsonnantes. — (4) De se jeter pêle-mêle les uns sur les autres. — (5) Je fais retentir le cri de l'exclamation. — (6) L'abbé Lange, curé de Pellegrue (Gironde), est auteur d'un petit recueil de Fables bien pensées et bien écrites.

XCV. — Le Perroquet.

Parlez de l'avenir à un impie, il vous fait un sourire niais. *muoas*

« Cela ne sera rien », disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine :
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne ?
Pourquoi?... pour l'éviter, s'il en est encore temps.

Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote eut beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : « *Cela ne sera rien.* »
Un perroquet de l'équipage (1) *sofoudia*
A force d'entendre ces mots,
Les retint et les dit pendant tout le voyage.
Le navire *égare* voguait au gré des flots, *ap'us*
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin :
Point de terre voisine et bientôt plus de grains.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète ;
Notre capitaine se tait.
« *Cela ne sera rien* », disait le perroquet.
Le calme continue ; on vit vaille que vaille.
Il ne reste plus de volaille : *sofoudia*
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen !
Perruches, cardinaux, kakatoès, tout y passe (2).
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : « *Cela ne sera rien.* »

(1) Appartenant aux personnes qui étaient dans le navire. Communément le mot *équipage* signifie le personnel du bord pour la manœuvre et le service du navire, ou bien un train, une suite de chevaux, de voitures, de valets, etc. — (2) *Perruche*, femelle du perroquet. — *Cardinal*, oiseau remarquable par le rouge éclatant de son plumage. — *Kakatoès*, prononcez *kakatoua*. C'est un gros perroquet dont la tête est ornée d'une huppe de plumes jaunes et rouges qu'il relève ou abaisse à volonté.

Il pouvait encor fuir ; sa cage était trouée.
 Il attendit : on vous l'étrangla bel et bien.
 Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :

Cela... cela ne sera rien.

(FLORIAN) (1).

MORALE. — Ce pauvre perroquet parlait en bête. Il ne pouvait faire autrement. Mais lorsqu'un homme pousse l'insouciance jusqu'à fermer les yeux sur ses destinées éternelles, comme si cela n'était rien, c'est une preuve que son esprit est descendu bien bas.

XCVI. — L'Âne et le Bœuf. (2).

*Quand on se livre à ses passions, on descend bientôt
 plus bas que la bête.*

Liés entre eux dès la plus tendre enfance,
 Un âne, un bœuf, qui s'aimaient tendrement,
 Vivaient en bonne intelligence,
 Et de leurs intérêts s'entretenaient souvent.

« C'est affreux, c'est intolérable ;

Je crois que les hommes sont fous ;

Décidément mon maître est intraitable,
 S'écriait l'âne : il vient de me rouer de coups,
 Et cela sans motif, sans cause raisonnable.

Je m'excède pour le servir ;

Mais rien n'y fait ; on n'y peut plus tenir :

Les coups pleuvent comme la grêle,

Et chaque jour cela se renouvelle.

J'en ai le dos et les reins tout meurtris.

— Ah ! répondit le bœuf, c'est à pousser des cris.

Ils ne sont plus ces jours de dimanche et de fête,

Ces jours si doux où toute bête

Se reposait, selon les temps de la saison,

Sur la litière ou bien sur le gazon ;

(1) Florian, célèbre fabuliste, 1755-1794. ✕ (2) Cette fable, que nous avons cru devoir modifier dans sa composition originale, pour l'adapter à la classe de nos lecteurs, est extraite d'un intéressant recueil qui a pour titre *Morale amusante*, et pour auteur M. Barthélemy de Bauregard (Paris, Vermot et C^{ie}).

Où, du travail quittant la bure,
Et, décrassant ses mains et sa figure,
Le maître fréquentait la superbe maison (1)
Dont on voit de si loin la flèche et la toiture.

O Dieu ! qu'il est changé !
Depuis qu'il ne va plus dans cette heureuse enceinte,
Tout en lui porte l'empreinte
D'un cerveau dérangé.

Avec d'autres pauvres cervelles (2),
Il fréquente d'affreux taudis (3),
Lieux à jamais maudits,
Empestés par la pipe et l'odeur des chandelles.
Et là, quand il a lu certains journaux,
Quand il a bu certaines eaux,
Les yeux lui sortent de la tête.
Moins raisonnable que la bête,

Qui ne boit qu'à sa soif, il s'abreuve sans fin,
Au risque de ne plus retrouver son chemin. —
Tu ne sais pas ! dit l'âne, il me vient une idée :
Car je deviens penseur depuis que tant de gens
Au fond d'une bouteille ont laissé leur bon sens.

L'homme, majesté dégradée (4),
Lui qui, par la vertu, devrait être si grand,
A mérité de perdre et son titre et son rang.

Ce n'est plus qu'une vile engeance (5),
Dont il faut sans tarder voter la déchéance (6).
Convoquons nos pareils et, d'avis général,
Dans l'intérêt des bœufs et des bêtes de somme,
Régions que, l'homme étant plus bas que l'animal,
L'animal doit remplacer l'homme. »

(1) L'église. — (2) *Pauvres cervelles*, personnes de peu de jugement.
— (3) Cabarets. — (4) *L'homme, majesté dégradée*, dont la grandeur
est avilie. — (5) *Vile engeance*, race méprisable. — (6) *Déchéance*,
perte d'un droit, d'une couronne.

XCVII. — *Le Garde-fou* et le Collégien.

Malheur à qui veut vivre à sa tête !

Sur un ruisseau large et profond,
Pour le passer, au lieu de pont,
On avait mis une solive étroite.
Un garde-fou donnait appui (1)
A la main gauche, à la main droite.

Le passant n'avait donc rien à craindre pour lui,
En usant un peu de prudence.

Il n'en fut pas ainsi pour un collégien

Sortant à peine de l'enfance,
Qui faisait mieux le mal qu'il ne faisait le bien.

Il arrive au ruisseau, du garde-fou se choque :

« Un garde-fou pour moi ! dit-il, oh ! l'on se moque.

Je sais marcher, je pense, et ne suis point un sot :

Cet appui n'est pas nécessaire. »

Il saute, glisse et tombe au fond de la rivière.

De préceptes, de lois, nous avons besoin tous :

Ce sont là nos appuis et notre garantie.

A l'enfant comme à l'homme, il faut des garde-fous

Pour les aider à traverser la vie.

(EUGÉNIE et LAURE FIOT.)

XCVIII. — *L'Enfant et son Père.* (2).

*Un enfant bien né aime à témoigner sa reconnaissance
à ses parents et à ses maîtres.*

Un père, avec son fils se promenant un jour,
Cherchait à l'amuser tout autant qu'à l'instruire ;
Des jeux à la leçon, en passant tour à tour,
Par un sentier de fleurs, il savait le conduire (3).

(1) *Garde-fou*, parapet qu'on met au bord des ponts pour empêcher de tomber en bas. — (2) Fable tirée du recueil de Rouveroy. Cet estimable auteur fait suivre chaque fable d'une morale en prose.

(3) Sentier de fleurs, chemin agréable.

Tenant un livre ouvert, que souvent il lisait,
 Il s'arrête un moment sous un épais feuillage.
 Près de lui l'enfant s'amusait,
 Livré sans crainte aux plaisirs de son âge.
 Voilà que l'espiègle charmant
 Met une rose épanouie
 Sur un ruisseau, qui mollement
 Coulait à travers la prairie.
 Un jeune papillon, au-dessus de la fleur
 Voltige un moment, s'y repose,
 Et ce joli navigateur
 Au gré des flots bientôt voyage avec la rose.
 Notre marmot trépignait de plaisir,
 Vainement appelait son père ;
 Suivant des yeux la nef légère (1)
 Que semblait diriger le souffle du zéphyr.
 Empêché par des jones qui partaient de la rive
 Et forcé de quitter la rose fugitive,
 L'imprudent papillon tombe et s'agite en vain...
 Il allait dans les flots, terminer sa carrière :
 L'enfant court, le retire ; et, posé sur sa main (2),
 Il va, joyeux, le montrer à son père
 Et lui raconte son malheur :
 « Va, j'applaudis à ton bon cœur,
 Et ce papillon m'intéresse,
 Tout imprudent qu'il est : rends-lui la liberté.
 Mais viens, mon fils, tu m'as conté
 Que tu sais, malgré ta jeunesse,
 D'une fable souvent trouver le sens moral (3),
 Que l'auteur a voulu nous taire.
 Ce petit drame en est une assez claire.
 Voyons, je t'aiderai si tu t'expliques mal...
 Tu ne dis pas mot?... Eh bien ! Cette rose est l'emblème
 Des jeux et des plaisirs. Le ruisseau c'est le temps,
 Qui fuit d'une vitesse extrême ;

(1) *Nef* signifie ici *nacelle*. On appelle aussi *nef* la partie d'une église comprise entre les côtés et s'étendant jusqu'au chœur. Les bas-côtés d'une église se nomment les *nefs latérales*. — (2) Et l'ayant posé sur sa main. — (3) *Fable* signifie ici *un emblème*.

Le papillon c'est toi. Et les soins bienfaisants
 Qui le rappellent à la vie,
 De qui sont-ils, crois-tu? — Ces soins, ce sont les tiens,
 Mon père, et je t'en remercie.
 Toujours je te fus cher ; toujours, je m'en souviens,
 Tu dirigeas mes pas dans ma première enfance.
 A sourire à mes jeux tu mets ta jouissance ;
 Dans l'étude tu me soutiens :
 Peux-tu ne pas compter sur ma reconnaissance?
 Ton bonheur m'en fait une loi,
 Et tous mes soins un jour seront aussi pour toi. »

XCIX. — Le Père désolé.

Où se trouve la vraie consolation.

Sur la perte d'un fils bien tendrement aimé,
 Un père, nuit et jour, de regrets consumé,
 Se lamentait de telle sorte
 Que tout le voisinage en était alarmé.
 Quelqu'un, pour le calmer, vint tracer à sa porte
 Ces vers que je voudrais graver dans tous les cœurs :
 Puisse leur souvenir adoucir nos douleurs !

« Sans doute, il est des pleurs que le Ciel même approuve ;
 Mais, quels que soient vos maux, loin de vous désoler,
 Baisez en paix la main qui frappe et vous éprouve :
 L'homme peut compatir, Dieu seul sait consoler. »

(LAYET) (1).

C. — L'Enfant et la Sarigue.

Que de tendresse dans le cœur d'une mère.

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère,
 Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
 Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
 Se promène avec ses petits?

(1) M. Layet est auteur d'un *Fablier chrétien*, qui lui a valu une lettre laudative de M. Poujoulat (1799-1871).

Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle.
Nulle mère pour ses enfants

N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La Nature a voulu seconder sa tendresse (1).
Et lui fit près de l'estomac

Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.

Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »

L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive

Se dresse et, d'une voix plaintive,
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir
Et de s'élançant dans son sein, leur retraite ordinaire.

La poche s'ouvre, les petits

En un moment y sont blottis.

Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse

S'enfuit, emportant sa richesse.

La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :

« Si jamais le sort t'est contraire,

Souviens-toi du sarigue ; imite le mon fils (2).

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère, »

(FLORIAN.)

MORALE. — Garde-toi, mon enfant, de chagriner ta mère par une désobéissance obstinée. Si tu savais quelle place tu occupes dans son cœur, tu serais désolé de lui avoir fait de la peine.

CI. — Le Danseur de corde et le Balancier.

Les règles nous préservent de fâcheux écarts.

Sur la corde tendue, un jeune voltigeur (3)

Apprenait à danser ; et déjà son adresse

Ses tours de force, de souplesse,

Faisaient venir maint spectateur.

(1) La Nature, c'est-à-dire l'auteur de la Nature, le Créateur, dont la sagesse a établi dans l'univers un ordre merveilleux. — (2) Souviens-toi du petit de la sarigue. — (3) Un jeune voltigeur, un jeune homme qui danse ou voltige sur la corde.

Sur son étroit chemin, on le voit qui s'avance,
Le ^{balancier} en main, l'air libre, le corps droit (1).

Hardi, léger autant qu'adroit,
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,

Retombe, remonte en cadence
Et, semblable à certains oiseaux

Qui ^{rasent}, en volant, la surface des eaux,

Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.

Notre jeune danseur, tout fier de son talent,

Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant

Qui me fatigue et m'embarrasse !

Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,

De force et de légèreté. »

Aussitôt fait que dit : le balancier jeté,

Notre étourdi ^{chancelle}, étend les bras et tombe.

Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit

Que, sans règle et sans ^{rien}, tôt ou tard on succombe ?

La vertu, la raison, les lois, l'autorité,

Dans vos désirs ^{fougueux} vous causent quelque peine.

C'est le balancier qui vous gêne,

Mais qui fait votre sûreté.

(FLORIAN.)

CII. — Le Lion de Florence.

*Nous avons en Marie une mère toute-puissante
et toute bonne.*

De l'étroite prison qui rassemble à grands frais (2)

Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,

Un lion s'échappa. Tout fuyait à sa vue.

Dans le commun désordre, une mère éperdue

Emportait son enfant... Dieu ! ce fardeau chéri

De ses bras échappé, tombe : elle pousse un cri,

S'arrête et l'aperçoit sous la dent affamée.

Elle reste immobile et presque inanimée,

Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.

(1) Air libre, air dégagé, sans contrainte. — (2) D'une ménagerie.

Elle reprend ses sens un moment suspendus ;
 La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
 O prodige d'amour ! ô *delire sublime* *изгн. ога*
 Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi mon fils ! »
 Ce lion si farouche est ému par ses cris ;
 La regarde, s'arrête et la regarde encore :
 Il semble deviner qu'une mère l'implore.
 Il attache sur elle un œil tranquille et doux ;
 Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux ;
 Contemple de l'enfant le paisible sourire
 Et, dans le fond des bois, lentement se retire.

(MILLEVOYE) (1).

MORALE. — Enfants de Marie, si la bête infernale se jette sur vous pour vous entraîner dans le mal, appelez aussitôt votre mère. D'un mot, d'un seul regard, elle obligera Satan à lâcher sa proie.

CIII. — Le Villageois et son Ane.

изгн. ога
 Têtu comme un âne.

Un jour, un villageois, sur son âne affourché (2) *изгн. ога*
 Trouva par un ruisseau son passage bouché. *изгн. ога*
 Tandis que pour le prendre un batelier s'apprête, *изгн. ога*
 Il approche du bord, saute en bas de sa bête,
 S'embarque le premier et, sur le pont tremblant,
 Tire par son liçon l'animal nonchalant *изгн. ога*
 Le grison, qui des flots redoute le caprice,
 Tire de son côté, fait le pas d'écrevisse (3)
 Et, du maître essoufflé déconcertant l'effort,
 Lutteur victorieux, demeure, sur le bord.
 Enfin, tout épuisé d'haleine et de courage,
 L'homme change d'avis, redescend au rivage ; *изгн. ога*
 Prend l'âne par la queue et tire de son mieux.
 L'animal aussitôt s'échappe furieux ;
 Et, du bras qui le tient forçant la violence (4),
 D'un saut précipité, dans le bateau s'élance. *изгн. ога*

(J.-B. ROUSSEAU) (5)

(1) Charles Millevoye, né en 1782, mort en 1816. — (2) *A califourchon*, à cheval, jambe de ci, jambe de là. — (3) *Fait le pas d'écrevisse*, va à reculons. — (4) Et s'arrachant des bras du villageois. — (5) Jean-Baptiste Rousseau, poète lyrique, né en 1670, mort en 1741.

MORALE. — Ainsi se conduisent les capricieux et les entêtés. Dites-leur d'avancer, ils reculent ; dites-leur de reculer, ils avancent. L'âne est leur modèle.

CIV. — L'Enfant et le petit Ecu.

L'aumône enrichit pour le Ciel.

Possesseur d'un petit écu, *εργαστηριον γαλλικον νομισμα*
Un enfant se croyait le plus riche du monde.
Le voilà qui fait voir son trésor à la ronde (1),

En criant gaîment : « J'ai bien lu (2) !

— A merveille, lui dit un sage :

C'est le prix du savoir que vous avez reçu ;
Du savoir tel qu'on peut le montrer à votre âge.
Mais, voulez-vous encore être heureux davantage?
εὐχρηστω
Aspirez, mon enfant, au prix de la vertu.

Vous l'aurez quand des biens vous saurez faire usage. »

L'enfant entendit ce langage.

L'écu, d'après son cœur et sensible *αὐτὸν νομισμα* et bien né,
A rapporter le double est soudain destiné :

Avec le pauvre il le partage.

(AUBERT) (3).

MORALE. — Tous les jours, vous pouvez faire quelque aumône : l'aumône d'un sou mis dans la main d'un pauvre ; — l'aumône d'une parole d'affabilité, dite autour de vous ; — l'aumône d'un pieux conseil ; — l'aumône d'un bon exemple ; — l'aumône d'une prière en faveur d'un malade ou d'une âme égarée, ou d'un parent défunt ; — l'aumône d'une visite faite à une personne affligée, etc. — N'ayez pas, au soir, le regret de vous dire : *J'ai perdu ma journée, je n'ai rendu service à personne.*

CV. — Le menteur.

Dieu et les hommes détestent le mensonge.

Guillot criait : « Au loup ! » un jour, par passe-temps.

Un tel cri mit l'alarme aux champs.

Tous les bergers du voisinage

Coururent au secours : Guillot se moqua d'eux.

(1) A la ronde, alentour, tout autour de lui. — (2) On écrit gaîment ou gaîement. — (3) Jean-Louis Aubert, né en 1731, mort en 1814.

Ils s'en retournèrent honteux,
 Pestant contre son badinage (1).
 Mais rira bien qui rira le dernier (2) !
 Deux jours après, un loup avide de carnage,
 Un véritable loup-cervier,
 Malgré notre berger et son chien, faisait rage (3)
 Et se ruait sur le troupeau.
 « Au loup ! cria Guillot, au loup ! » Tout le hameau
 Rit à son tour. « A d'autres, je vous prie (4).
 Répondit-on, l'on ne nous y prend plus. »
 Guillot le goguenard fit des cris superflus :
 On crut que c'était fourberie.
 Un menteur n'est point écouté
 Quand même il dit la vérité.

CVI. — Le Pénitent du Pape.

L'éloquence du tombeau.

Un gentilhomme,
 En pompeux équipage, un jour, s'en vint à Rome
 Pour confesser certain péché
 Au Très Saint-Père (5)...
 Le pape l'accueillit et même fut touché
 De son aveu sincère.
 La difficulté commença
 Au sujet de la pénitence
 Qu'il allait imposer pour telle et telle offense (6).
 Le pénitent d'abord s'en effraya :
 Il la trouvait un peu sévère.
 Ce que voyant, le Saint-Père
 Cherche un expédient
 Qui convienne à son pénitent (7),

(1) *Badinage*, signifie ici une sotte plaisanterie — (2) *Celui qui rira le dernier*, rira davantage : vers devenu proverbe. — (3) *Faisait rage*, jetait le désordre. — (4) *A d'autres*, c'est-à-dire : Conte cela à d'autres qu'à nous. — (5) *Le Pape*, successeur de saint Pierre, chef visible de l'Eglise de Jésus-Christ. — (6) *Tout alla bien jusqu'au moment où le Pape lui fit sentir que la pénitence devait être proportionnée au nombre et à la gravité des fautes*. — (7) *Cherche un moyen qui ne répugne pas trop à son pénitent et qui néanmoins serve à son salut*.

« Mon fils, pour toute pénitence,
 Mettez à votre doigt cet anneau de saphir (1).
 Où brille en lettres d'or cette simple sentence (2) ; *surpriser*
Souviens-toi qu'il faut mourir !
 Une fois chaque jour, promettez de la lire ;
 Et Dieu sera content de votre repentir. »
 Le pénitent bien joyeux se retire.
 Mais l'adage mystérieux (3)
 A son esprit se présente sans cesse,
 Et sur le faux brillant de la richesse
 Sur le vice de la mollesse, *fois de 2 jours*
 Par degrés, lui dessille les yeux (4).
 « Il faut mourir ! se dit-il en lui-même :
 Pourquoi tant ici-bas embellir mon séjour ? *sur un air d'adage*
 Il faut mourir ! c'est un arrêt suprême (5) :
 Pourquoi flatter ce corps qui doit périr un jour ? »
 La pénitence, alors, même la plus austère, *adage*
 Lui parut facile et légère ;
 Et l'anneau d'or, produisant son effet,
 D'un pénitent douteux fit un chrétien parfait.

(LANGE.)

CVII. — Le Singe et la Colombe.

Une colombe toute blanche
 Au sommet d'un hêtre perchait,
 A l'extrémité d'une branche
 Qui sur un abîme penchait.
 Un gros singe, armé d'une hache,
 Grimpa si haut qu'il put, vers elle, et, furieux,
 Se mit à frapper sans relâche
 Ce vert rameau qui les portait tous deux.

(1) *Saphir*, pierre précieuse, brillante et de couleur bleue. — (2) *Sentence*, parole qui renferme un grand sens. — (3) *Adage*, sentence. — (4) Et insensiblement lui fait voir combien les richesses sont trompeuses et la mollesse funeste. — (5) C'est un arrêt du Ciel irrévo-
cable.

« Que faites-vous? dit la colombe :
 Ce que vous ébranlez est votre unique appui.
 Si par malheur le rameau tombe,
 Bûcheron insensé, vous tombez avec lui.
 — Moi ! répond le singe avec rage,
 C'est à toi, c'est à toi, colombe, que j'en veux.
 Ton renom d'innocence est pour tous un outrage.

Ton roucoulement douxereux
 M'empêche de dormir. Au gouffre, ce fevillage
 Qui cache en ses replis tes complots ténébreux ! »
 Il redouble, à ces mots, les efforts de sa haine, *qu'il*
 Et le rameau craque et se rompt ;
 Et l'animal pervers, qu'en sa chute il entraîne
 Roule avec lui jusques au fond.
 Mais la colombe, ouvrant son aile,
 S'échappa dans les airs, paisible et sans effort,
 Et le singe, élevant vers elle
 Son œil déjà voilé des ombres de la mort,
 La vit planer là-haut vers la voûte éternelle.

Combien de fois, depuis dix-neuf cents ans,
 De l'Eglise du Christ les rameaux bienfaisants
 Ont été mutilés par des mains criminelles !
 Hardis persécuteurs, les plus forts des humains,
 Frappez, frappez encor : la hache est dans vos mains ;
 Mais vous verrez un jour que l'Eglise a des ailes.

(J.-M. VILLEFRANCHE) (1).

CVIII. — La Dinette renversée.

Une fillette gentiment
 Faisait, seule et fort occupée,
 La dinette pour sa poupée.
 Survient son frère, étourdiment,

(1) M. Villefranche est auteur du *Fabuliste chrétien*, le meilleur ouvrage, sans contredit, qui existe en ce genre (Lyon, Briday).

Qui, renversant avec la table
 Tout son petit ménage, objet de tant de soins,
 Vous la ^{renverse} culbute elle-même et l'accable ^{un ravageur}.
 Sous ce désastre épouvantable.
 La fillette ^{irritée} (on le serait à moins)
 Se relève et du poing veut frapper le coupable,
 Lorsque la mère, accourue au fracas, ^{de vos}
 Lui dit, en s'efforçant de calmer sa colère :
 « Vous devriez, ma fille, embrasser votre frère. »
 L'enfant fut ^{stupéfaite} : elle ne comprit pas :
 L'étonnement fit retomber son bras.
 « Oui, répéta la sage mère,
 Vous devriez, ma fille, embrasser votre frère.
 Il faut le consoler, car il est malheureux.
 Le chagrin, qu'il vient de vous faire
 Le rend tout triste et tout honteux. »
 En effet, le bambin, à ce tendre reproche,
 Baissait ses yeux tout prêts à se mouiller
 Et sentait dans son cœur le remords s'éveiller.
 La jeune sœur aussi s'^{ému} et se rapproche ;
 Puis, l'entourant de ses deux petits bras :
 « Ce n'est rien, mon ami, va, va, ne pleure pas ;
 Tu ne m'as pas fait mal ! » A ces mots, le coupable
 Dans le sein de sa sœur se cache en sanglotant.
 Pour le faire éclater, il n'en fallait pas tant.
 Mais elle aussi pleurait, la fille aimable,
 Et, du coin de son tablier,
 Elle essuyait les yeux du jeune inconsolable.
 La mère n'aurait pas pour l'univers entier
 Donné ce spectacle admirable.

Enfants, si vous avez jamais un ennemi,
 C'est ainsi qu'il faudra réprimer son offense :
 Vous y perdrez une vengeance,
 Vous y gagnerez un ami.

CIX. — Les Bulles de savon.

Ce qui passe n'est rien devant l'éternité.

Un enfant qui soufflait dans un fétu ^{à fupor} de paille (1),
Faisait, dans un peu d'eau, bouillonner du savon,

Fier de son adresse, il tressaille ^{surplu}
En voyant s'élever plus d'un léger ballon.

Admire comme je travaille,
Disait-il à son père, et quels brillant palais
Je fais !

Que de vives couleurs ! et comme dans l'espace
On voit ^{de la lumière} voltiger avec grâce

Ces jolis globes de cristal !... (2). »

Mais le ^{prisme} ~~prisme~~ brillant, ô contre-temps fatal (3) !

En un moment disparaît et s'efface... (4).

Tel est le sort des choses d'ici-bas :

Ce qui brille ne dure pas.

(EUGÉNIE et LAURE FIOT.)

CX. — L'Ange et l'Enfant.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressembles (5),

Disait-il, oh ! viens avec moi ;

Viens, nous serons heureux ensemble :

La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse ; ^{à affiaous}

L'âme y souffre de ses plaisirs (6) ;

Les cris de joie ont leur détresse

Et les voluptés leurs soupirs.

neorn

(1) Un brin de paille. — (2) Ces bulles brillantes comme le cristal.
— (3) *Prisme*, nom qu'on donne au cristal qui sert à décomposer la lumière. — (4) Et ne laisse aucune trace. — (5) C'est par licence que le poète fait rimer *ressembles* avec *ensemble*. — (6) Puisse des peines au sein même des plaisirs.

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein,
Du choc ténébreux des tempêtes,
N'a garanti le lendemain,

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes *av. noy. d'ici*
Viendraient troubler ce front si pur
Et, par l'amertume *amertume* des larmes,
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace,
Avec moi tu vas l'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler (1).

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments (2).

Que les fronts y soient sans nuage ;
Que rien n'y révèle un tombeau,
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, prit son essor *essor*
Vers les demeures éternelles,
Pauvre mère ! ton fils est mort !

(M. REBOUL.)

CXI. — Les Douceurs de l'amour divin.

Oh ! bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime ;

(1) La Providence abrège tes jours. — (2) Que personne ne prenne des habits de deuil.

Qui de bonne heure entend sa voix,
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
 Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux,
 Il est orné dès son enfance ;
 Et du méchant l'abord contagieux
 N'altère point son innocence.
 Tel en un secret vallon.
 Sur le bord d'une onde pure,
 Croît, à l'abri de l'aquilon,
 Un jeune lis, l'amour de la nature (1).
 Heureux, heureux mille fois
 L'enfant que le Seigneur voit docile à ses lois !
 D'un cœur qui t'aime,
 Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
 Il cherche en tout ta volonté suprême
 Et ne se cherche jamais.
 Sur la terre, dans le ciel même,
 Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
 D'un cœur qui t'aime ?

(J. RACINE.)

CXII. — **Le Petit Savoyard.***Chant premier. — LE DÉPART.*

Pauvre petit, pars pour la France :
 Que te sert mon amour ? Je ne possède rien,
 On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
 Pars, mon enfant : c'est pour ton bien.
 Tant que mon lait put te suffire,
 Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
 Heureuse et délassée en te voyant sourire,
 Jamais on n'eût osé me dire :
 Renonce aux baisers de ton fils.

(1) Le lis, belle fleur, symbole de la candeur et de l'innocence. Le Créateur s'est plu à le distinguer des autres fleurs par une blancheur éclatante.

Mais je suis veuve : on perd la force avec la joie,
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi ?
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens qu'il nous réunisse,
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne, là-bas !
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père,
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi !...

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !
Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.

Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
Chante tant que la vie est pour toi moins amère,
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau :
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée :
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
Et moi, je veux mourir au lieu où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie-le et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu. »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines ;
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer ; »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

Chant deuxième. — PARIS.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée,
J'ai froid, le vent se lève, et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais, tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, je pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines :
Eh bien ! moi je suis pauvre et je vous tends la main !

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid : eh bien je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée ;
Et moi, je vais chercher pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel, quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,

Le laitage durci qu'on partageait le soir
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars ; grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage.
Eh ! que sert d'espérer?... que puis-je attendre enfin?...
J'avais une marmotte : elle est morte de faim. »

Et faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige en tombant le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents :
L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Chant troisième. — LE RETOUR

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles !
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter :
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie ?
Seul, loin de la vallée, un bâton à la main,

C'est un enfant : il marche, il suit le long chemin.
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier.
Il a mis ce matin la bure du dimanche
Et, dans son sac de toile blanche,
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours :
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :
Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ;
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvre, dit-il, c'est moi. »

La porte cède ; il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle,
« Je suis infirme ; hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours, je te l'ai fait savoir :
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée :
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait :
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
 Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
 Sur un grand crucifix de chêne
 Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
 Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
 Lui qui me consolait, quand mes plaintes amères
 Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
 Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
 Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent :
 Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
 Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
 Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,
 Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
 Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de long jours !... »

(ALEXANDRE GUIRAUD.)

CXIII. — La lettre au bon Dieu.

Mains jointes, à genoux devant un crucifix,
 Les yeux baignés de pleurs et la voix bien émue,
 Du plus profond de son âme ingénue (1),
 Ainsi priait Valentin, le bon fils :

« Oh ! disait-il, mon Dieu ! viens à mon aide.
 Ma pauvre mère va mourir !
 Daigne m'enseigner le remède,
 Seigneur qui pourrait la guérir !
 O Créateur de toutes choses,

Si tu veux m'exaucer, comme je t'aimerai !
 Dans mon jardin j'ai de belles fleurs roses.

 Sitôt qu'elles seront écloses (2),
 Au pied de tes autels je les effeuillerai !

[(1) Son âme, droite, sincère. — (2) Ecloses, épanouies.

J'ai deux gentilles tourterelles
Qui mangent dans ma bouche et perchent sur mes doigts,
Puis battent doucement des ailes,
Dès qu'elles entendent ma voix.
Je vais leur donner la volée (1)
Car un pressentiment (2) heureux
Me dit qu'en retournant vers la voûte étoilée (3),
Elles te porteront mes vœux.
Je leur attacherai sous l'aile
Une lettre que j'écrirai
Avec ma plume la plus belle,
Sur mon papier le plus doré.
Cette lettre, Dieu tutélaire (4),
Tu la liras, j'en suis certain ;
Elle t'attendrira peut-être et dès demain
Tu daigneras guérir ma mère. »
Valentin l'attacha sous l'aile
De sa plus belle tourterelle,
Qu'il embrassa bien tendrement
Et qui, sitôt qu'il l'eût lâchée,
Ne resta qu'un instant sur les lilas perchée
Et vola vers le firmament (5).
De cet aimable enfant la bienheureuse mère
Se trouva mieux le lendemain ;
Mais son cœur demeura certain
Qu'elle devait la vie à l'ardente prière
De son cher petit Valentin.
Aimable enfant, douce pensée,
Petit cœur généreux ; ce n'est point une erreur,
Oui, sa lettre fut exaucée,
Mais bien avant que sa main l'eût tracée,
Car le regard de Dieu la lisait dans son cœur.

(ELISE MOREAU.)

❧ (1) *La volée*, l'essor ; les faire envoler. — (2) *Pressentiment*, sentiment intime de ce qui doit arriver. — (3) *La voûte étoilée*, le ciel où brillent les étoiles. — (4) *Tutélaire*, protecteur, défenseur. — (5) *Firmament*, la voûte céleste, le ciel.

CXIV. — **Exhortation à la charité.**

Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies (1),
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu qui dote les familles (2),
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves de nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse (3) :
Vos aumônes là-haut (4) vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme (5),
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer (6) soit calme et fraternel.
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant du ciel !

(V. Hugo.)

CXV. — **La Clef du Paradis.**

Les enfants sont frères des anges !
Leur charmante ingénuité

(1) Des orgies, des excès de table. — (2) Qui dote les familles, qui pourvoit à leurs besoins. — (3) Où la terre nous laisse, où il faut mourir. — (4) Là-haut, au ciel. — (5) Jésus-Christ. — (6) Votre foyer, votre maison, votre famille.

A des réflexions étranges
 Dont j'aime la naïveté.
 Un jour, Bébé dit à sa mère,
 Qui me l'a raconté depuis :
 « Je voudrais bien, comme saint Pierre,
 Avoir la Clef du Paradis ! »

« Oh ! cette clef si précieuse,
 Ce doit être un bien beau joujou !... »
 Alors, émue et sérieuse,
 La mère prend un petit sou.
 Cette obole, elle la fait luire
 Aux regards de l'enfant surpris
 Et lui dit avec un sourire :
 « Voici la clef du Paradis ! »

Ce que tu vois, ajouta-t-elle,
 C'est un sou ! c'est peu ! c'est bien peu !
 Et pourtant cet objet si frêle
 Ouvre les portes du Bon Dieu.
 Celui qui sauve et qui pardonne,
 Lui-même l'enseigna jadis :
 Le petit sou qu'au pauvre on donne,
 Voilà la Clef du Paradis ! »

(*Petites poésies*, BESSE DE LARZES.)

CXVI. — **La Cigale, la Fourmi et la Colombe.**

« Eh bien ! dansez maintenant ! »
 A dit la Fourmi cruelle.
 La colombe survenant :
 « Pour la cigale, dit-elle,
 J'ai des grains à son choix.
 Si la pauvre créature
 Ne reçut de la nature
 Pour tout trésor que sa voix,
 De faim faut-il qu'elle meure ?
 Vous travaillez à toute heure ;
 Elle chante les moissons :

Ainsi, tous nous remplissons
 La loi que Dieu nous impose. »
 L'oiseau, sans dire autre chose,
 A tire-d'aile (1) aussitôt
 Part et rapporte bientôt
 Force grains (2) dont la cigale
 A son aise se régale.

O fourmi, ta dureté
 A l'égoïste (3) peut plaire :
 Colombe, moi je préfère
 Ta tendre simplicité.

(P. LACHAMBEAUDIE.)

CXVII. — Des devoirs envers Dieu.

C'est Dieu qui fit le monde et la terre et les cieux ;
 C'est lui qui nous a faits ; nous sommes sous ses yeux :
 C'est lui qui chaque jour soutient notre existence.
 Comment payer ses dons ? Par la reconnaissance.

Mon Dieu, pour être heureux tu m'as mis sur la terre ;
 Tu sais bien mieux que moi, quels sont mes vrais besoins ;
 Donne-moi les vertus qu'il me faut pour te plaire :
 Le cœur de ton enfant s'en rapporte à tes soins !

Heureux qui met en Dieu toute son espérance !
 On a toujours besoin d'implorer sa bonté.
 Il nous consolera dans les jours de souffrance,
 Si nous l'avons servi dans la prospérité.

Dieu voit tout, et partout. On a beau se cacher (4) ;
 A son œil pénétrant on ne peut se soustraire.
 Quand on pêche en secret, ce n'est pas moins pécher :
 A l'éternel témoin gardons-nous de déplaire.

(MOREL DE VINDÉ.)

(1) *A tire d'aile*, promptement. — (2) *Force grains*, beaucoup de grains. — (3) *Egoïste*, celui qui ne songe qu'à soi. — (4) *On a beau se cacher*, on se cache inutilement.

CXVIII. — **Le Moineau et la Tourterelle.***Le Moineau.*

Comment se fait-il donc, ma sœur,
 Que l'on t'aime, qu'on me rejette,
 Que l'on t'accueille avec douceur,
 Qu'avec humeur on me maltraite?
 Cependant je suis plus adroit,
 Je puis par mainte gentillesse (1),
 Charmer le maître et la maîtresse,
 J'ai cent fois plus d'esprit que toi.

La tourterelle.

C'est, mon frère, qu'on vous accuse
 D'être un gourmand, d'être un voleur ;
 Vous prenez ce qu'on vous refuse,
 Moi, ce qu'on m'offre de bon cœur.
 Vous avez plus d'esprit, mon frère,
 Plus d'adresse, plus de savoir ;
 Mais lorsqu'on l'emploie à mal faire,
 Il vaut mieux n'en pas avoir.

(GRENUS.)

CXIX. — **Dialogue entre une mère et sa fille.***Les dons de la Providence.*

LA MÈRE. — Que le mois d'avril paraît doux après un hiver rigoureux ! Reposons-nous au pied de ce chêne qui montre ses premières feuilles. Asseyons-nous sur ce gazon.

Amuse-toi, ma fille, à cueillir des fleurs, pendant que je tiendrai ton petit frère sur mes genoux.

LA JEUNE FILLE. — Je vais lui en faire un gros bouquet, et pour vous aussi, et pour moi aussi.

LA MÈRE. — Tiens, voilà des violettes au pied de ces églantiers.

(1) Maint, mainte, plusieurs.

LA JEUNE FILLE. — Oh ! qu'elles sentent bon ! Je croyais qu'elles ne venaient que dans les jardins. Maman, comment appelez-vous ces fleurs blanches qui viennent parmi les violettes ? Elles sentent bon aussi.

LA MÈRE. — Ce sont des primevères.

LA JEUNE FILLE. — Ah ! voici des marguerites dans l'herbe. Qu'elles sont jolies ! En voilà d'à moitié ouvertes. Pourquoi ont-elles un petit étui vert qui les enveloppe à moitié ?

LA MÈRE. — C'est pour défendre la fleur. On appelle cet étui un calice. Beaucoup de fleurs ont un calice. C'est comme le bourrelet que je mets autour de la tête de ton petit frère, de peur qu'il ne se blesse en tombant.

LA JEUNE FILLE. — Mais les fleurs ne tombent pas.

LA MÈRE. — Non, mais elles se choquent les unes contre les autres quand il fait du vent.

LA JEUNE FILLE. — Voilà beaucoup de fleurs blanches le long du bois. Elles ressemblent à des marguerites, mais elles sont plus grandes.

LA MÈRE. — Ne les cueille pas. Ce sont des fleurs de fraisi-
siers : cet été, elles se changeront en fraises.

LA JEUNE FILLE. — Et les autres fleurs des prés, deviennent-elles aussi bonnes à manger ?

LA MÈRE. — Non.

LA JEUNE FILLE. — Elles ne servent donc à rien ?

LA MÈRE. — Il n'y en a aucune d'inutile. Les abeilles viennent y chercher leur miel.

LA JEUNE FILLE. — Qu'est-ce qu'une abeille ?

LA MÈRE. — C'est une mouche grise à quatre ailes. Tiens, en voilà une sur cette fleur de muguet. Prends garde d'y toucher, car elle pique bien fort. Tu peux la regarder : elle ne te fera pas de mal.

LA JEUNE FILLE. — Oh ! elle enfonce sa tête dans les godets du muguet, comme quand je mets mon doigt dans mon dé ! Elle ramasse avec son bec pointu une poussière jaune, qu'elle met sur ses cuisses avec ses pattes de devant. Venez donc voir, maman : que cela est curieux ! En voilà encore d'autres sur d'autres fleurs ! Mais il n'y en a pas sur leurs feuilles : les feuilles ne sont donc bonnes à rien ?

LA MÈRE. — Oh, si ! Ces vaches que tu vois là-bas les mangent et les changent en lait dans leurs mamelles.

LA JEUNE FILLE. — Je ne savais pas que le lait venait des plantes et le miel, de leurs fleurs.

LA MÈRE. — Les abeilles en tirent encore de la cire, les moutons de la laine, et elles font produire des œufs aux poules, qui en mangent leurs graines.

LA JEUNE FILLE. — Mais qui est-ce qui a fait les plantes ?

LA MÈRE. — C'est le bon Dieu, ma fille.

LA JEUNE FILLE. — Mais qui est-ce qui les fait pousser ? Il n'y a point de jardinier ici comme dans les jardins.

LA MÈRE. — C'est le soleil qui les échauffe, la pluie qui les arrose et le vent qui les resseme.

LA JEUNE FILLE. — Oh ! le bon Dieu est bien savant !

LA MÈRE. — Oui ! ma chère fille : c'est lui qui a fait le soleil, le vent, la pluie, la plante ; l'abeille qui tire le miel des fleurs ; la vache qui change les herbes en lait, et les hommes qui jouissent de tous ces bienfaits.

LA JEUNE FILLE. — Oh ! Dieu est bon ! je veux le remercier tous les jours.

(MARMONTEL.)

CXX. — L'heureux Cultivateur.

Un cultivateur avait fait les ^{récoltes} semailles de ses terres avec beaucoup de soin. Un de ses voisins lui dit :

— Vous aurez une belle récolte.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu (1).

— Mais pourtant, si la grêle ravageait vos terres, si la mauvaise saison ruinait vos blés, ne regretteriez-vous pas vos peines !

— Je préférerais que ma récolte réussît ; mais cependant, si elle périssait, je m'en consolerais et je n'en bénirais pas moins Dieu.

— Comment ! vous béniriez Dieu de faire grêler vos récoltes !

(1) *Ce qu'il plaira à Dieu*, ce que Dieu voudra. Il y a une différence entre *ce qu'il plaît* et *ce qui plaît*. *Ce qu'il plaît* signifie ce que l'on veut ; *ce qui plaît* signifie ce qui est agréable.

— Oui.

— Pourquoi cela?

— Parce que Dieu aurait pour cela des raisons cachées, mais qui seraient toujours pour mon bien. Il sait mieux que moi ce qui me convient, ainsi qu'à vous.

— Mais vous seriez pauvre.

— Si c'est la volonté de Dieu que je sois pauvre, que mes terres soient grêlées ; deviendrais-je riche, ferais-je remonter la grêle, en jurant, en blasphémant, en criant contre Dieu? Allons, ami, faites comme moi : Labourons, semons, sarclons, et puis, *que la volonté de Dieu soit faite !*

affamer - vivants

CXXI. — L'heureux Mendiant.

soigner les malades
Un pieux Dominicain nommé Taulère, priait Dieu avec instance de lui enseigner le chemin le plus sûr pour arriver à la sainteté et au vrai bonheur. Un jour, il entendit une voix qui lui dit : « Va sur les marches de l'église, tu y trouveras ce que tu cherches. » Il part aussitôt ; mais, arrivé au lieu indiqué, il n'aperçoit qu'un mendiant couvert de haillons. Cependant, il l'aborde en lui souhaitant le bonjour. « Merci de votre salutation, répond le mendiant, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais eu de mauvais jours. — Comment cela? reprit Taulère étonné. » Alors le mendiant lui dit : « Les jours ne sont mauvais que lorsqu'ils ne sont point employés à faire la volonté de Dieu ; ils sont toujours bons quand nous les consacrons à le bénir et à le louer en toutes choses, et nous le pouvons toujours avec sa grâce. Je suis, comme vous le voyez, un mendiant infirme et réduit à une extrême pauvreté ; mais j'en bénis Dieu. Que je souffre la faim, le froid, le mépris, toujours je dis : *Mon Dieu, soyez béni*. C'est ainsi que chaque jour est bon pour moi. Car ce ne sont pas les peines de ce monde qui rendent les jours mauvais, mais notre impatience, laquelle provient de ce que notre volonté se révolte contre Dieu. au lieu de lui être humblement soumise. Celui à qui tout arrive comme il le désire, est appelé heureux. Eh bien ! tel que vous me

voyez, je ne souhaite rien de meilleur que ce que j'ai, et dès lors je jouis du bonheur plus que les riches de la terre. Ce que Dieu m'envoie est assurément ce qui me vaut le mieux, je n'en saurais douter : comment pourrais-je désirer autre chose? comment ne serais-je pas heureux? » Taulère émerveillé demande au mendiant par quel moyen il a pu parvenir à un si haut degré d'abandon entre les mains de Dieu. « C'est, répondit-il, en vivant avec Dieu comme un fils avec un père dont il est tendrement aimé. Dieu est mon père. Sa sagesse, sa bonté, sa puissance sont infinies ; il sait ce qui me convient : voilà des vérités que je me rappelle sans cesse. Aussi, douceurs ou amertumes, honneur ou mépris, santé ou maladie : je reçois tout de sa main comme la chose la plus avantageuse pour mon salut et je lui rends grâces de tout. Et ne désirant, ne voulant que ce qu'il veut, je suis toujours content. Sans doute que le bonheur parfait ne se trouve que dans le ciel ; mais nous en avons un avant-gout ici-bas, au moyen de la conformité de notre volonté avec celle de Dieu. Oui, celui qui en tout veut ce que Dieu veut, a trouvé le secret d'être heureux, non seulement dans le ciel, mais même sur cette terre, où coulent tant de larmes (1). »

CXXII. — Lettre de Madame de Maintenon à sa nièce (2).

Heureux qui se donne tout à Dieu.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit : vous en serez plus humble, et vous sentirez que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur. Croyez-le bien : tout n'est que vanité et affliction.

(1) Ajoutez à ce morceau la parabole du riche embarrassé de ses biens, et son Commentaire, par saint Basile. (Préface, page 4). —
(2) M^{lle} d'Aubigné.

tion d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer (1) et que le secours de Dieu peut seul m'empêcher d'y succomber ?

Je vous proteste, ma chère fille, que toutes les grandeurs laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela, rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher ; qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

CXXIII. — Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre ;
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux ;
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage
 Changent un peu votre courage.
 Encor si la saison s'avance davantage !
 Attendez les zéphyr ; qui vous presse ? un corbeau

(1) On sait que Madame de Maintenon était devenue l'épouse de Louis XIV (1635-1719).

Ses parents, par nécessité,
 Ou peut-être par prévoyance,
 Avaient formé son goût à la sobriété. *promis*
 Rien n'était si doux que sa vie :
 Liberté tout entière et plaisirs innocents,
 N'est-ce pas de quoi faire envie?
 Il était le premier, au retour du printemps,
 A voir la forêt embellie *byasins*
 De jeunes fleurs et de bourgeons naissants.
 Aucun souci dans sa retraite
 Ne venait troubler son sommeil,
 Et le matin à son réveil
 Il allait faire sa toilette
 Aux premiers rayons du soleil,
 Se peignait, s'arrangeait, se redressait l'oreille :
 De sa queue en panache il ombrageait son dos
 Et se réchauffait en repos,
 Sans crainte pour demain, sans regret pour la veille (1),
 C'était charmant : voilà qu'un beau matin,
 Le museau propre et les pattes bien nettes, *un d'après*
 Notre écureuil allant à la chasse aux noisettes,
 Trouve un gros rat sur son chemin,
 Il le salue avec politesse,
 Le rat l'accoste et veut nouer un entretien,
 « Mon cher enfant, dit-il, sans que cela paraisse,
 D'être utile j'ai le moyen ;
 Votre figure m'intéresse,
 Et je serais charmé de vous faire du bien.
 Que cherchez-vous ici? Parlez avec franchise ;
 Je suis tout prêt à vous servir,
 Voulez-vous que je vous conduise
 Où vous trouverez à choisir
 Sucre, biscuits, gâteaux, fromage de Hollande
 Pour vous régaler à loisir? (2)
 — Monsieur, dit l'écureuil, une petite amande

(1) Charmant tableau de la vie heureuse du petit écureuil. —

(2) On ne doit accorder aucune confiance à un étranger qui fait d'aussi belles promesses.

Est tout ce qu'il me faut pour mon simple repas :
Je vous suis obligé, mais je ne connais pas
Les mets dont vous parlez. — Vous plaisantez, je pense,

Le sucre vous est inconnu?

— Vraiment oui. — Se peut-il? vous n'avez pas vécu,
Mon cher ; vous ignorez ce que la Providence

A voulu faire pour nous

De plus doux.

Et les biscuits? et le fromage?

— Moi, je ne les connais, Monsieur, pas davantage.

— Ah ! pauvre enfant, que je vous plains !

Suivez-moi dans cette chaumière, *maison*

C'est là que vous verrez... — Oh ! non, Monsieur, je crains

De désobéir à mon père :

Il m'a bien souvent défendu

D'entrer dans les maisons des hommes ;

Ils sont nos ennemis de tous, tant que nous sommes ;

Fuis-les bien, m'a-t-il dit, ou tu serais perdu.

— Votre père a voulu vous effrayer sans doute,

Reprit le rat ; mais voyez, moi,

J'y vais sans cesse et, par ma foi,

Je n'y vois rien que je redoute,

[suis. »

— Vous croyez? — Je vous jure. — Eh bien donc, je vous

L'écureuil, en tremblant, *triste* ~~triste~~ jusqu'à l'office (1),

Le sucre lui parut exquis,

Le rat riait avec malice : *mauvais* ~~mauvais~~

« A présent, dit-il, mon cher fils,

Goûte à ce morceau de fromage. »

L'écureuil mord... Soudain, avec un grand tapage,

Un trebuchet tombe... il est pris.

Le rat se sauve : on vient ; on met dans une cage

Le pauvre écureuil confondu ;

Il pleure, il se désole, et dit en son langage :

« Adieu, nid paternel, liberté, frais ombrage !

un mauvais conseil m'a perdu (2) (L. DE JUSSIEU.)

(1) Office, partie d'une maison où se trouve tout ce qui dépend du service de table. — (2) Les jeunes gens qui n'écoutent ni les conseils de leurs parents, ni ceux de leurs maîtres, et qui s'abandonnent au premier inconnu, n'agissent-ils pas comme le petit écureuil?

Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste, *qui d'abord*
 Que faucons (1), que réseaux (2). Hélas ! dirai-je, il pleut ;
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon soupé, bon gîte et le reste (3) ? »
 Ce discours branla le cœur
 De notre imprudent voyageur ;
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète *si douloureux m'inquiète*
 L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint *je l'explique*
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint. *un coup bairné*
 Vous y croirez être vous-même. »
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage *orage*
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfond (4), *espérance*
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
 Il y vole, il est pris. Ce blé couvrait d'un lacs (5) *si douloureux*
 Les menteurs et traîtres appâts (6).
 Le lacs était usé ; si bien que de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin *pois a*
 Fut qu'un certain vautour (7) à la serre cruelle

(1) Faucon, oiseau de proie d'une légèreté extraordinaire. — (2) Réseau, instrument de corde ou de fil formant des mailles et destiné à prendre les oiseaux, etc. — (3) Dans quel langage sentimental ce bon pigeon exprime son inquiétude sur le sort de son aventureux compagnon. — (4) Tout morfondu, tout transi de froid. — (5) Lacs, nœud coulant qui sert à prendre les oiseaux, les lièvres, etc. — (6) Appâts, amorces. — (7) Vautour, oiseau de proie très lâche et très vorace. Il se nourrit généralement d'animaux morts.

Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle *o s'ajout*
 Et les morceaux du lacs qui l'avaient attrapé,
 Semblait un forçat échappé. *volant, s'ajout*
 Le vautour s'en allait le lier (1), quand des nues
 Fond à son tour un aigle (2) aux ailes étendues,
 Le pigeon profita du conflit des voleurs, *s'ajout*
 S'envola, s'abattit auprès d'une masure, *s'ajout*
 Crut pour ce coup que ses malheurs
 Finiraient par cette aventure ;
 Mais un frçon d'enfant, cet âge est sans pitié (3),
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié *o s'ajout*
 La volatile malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile et tirant le pied,
 Demi-morte et demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna :
 Que bien, que mal (4) elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines (5).

CXXIV. — L'écureuil et le rat. *o s'ajout*

Un petit écureuil, bien vif, bien sémillant, *o s'ajout*
 Avait son nid sur un vieux hêtre, *o s'ajout*
 Vivant heureux, libre et content,
 Dans le bois qui l'avait vu naître.
 Au milieu du bois, une ferme, un verger, *o s'ajout*
 Un magnifique potager, *o s'ajout*
 Lui fournissait en abondance
 Des fruits à savourer et des noix à ronger.
 C'était assez pour lui ; car dès sa tendre enfance,

(1) *Le lier*, terme de fauconnerie : l'enlever dans ses serres. —
 (2) *Aigle*, oiseau de proie très grand et très fort. Aussi est-il appelé
 le roi des airs. — (3) *Cet âge est sans pitié* : il est malheureusement
 trop vrai que les enfants aiment à briser, à détruire. — (4) *Que
 bien, que mal*, tant bien que mal. — Ces derniers vers peignent admi-
 rablement la piteuse position du pauvre animal. — (5) *Délivré de
 longues et dures épreuves*, on se trouve heureusement auprès d'un
 ami.

*state. olondor**candide. après*

CXXV. — Les vingt sous du Bon Dieu

Dans une bien pauvre maison
 Et pendant la froide saison,
 Une femme pleure et soupire,
 Les yeux fixés sur son enfant...
 Soudain l'enfant eut un sourire :
 « Mère ! fit-il tout triomphant,
 « Pour braver la faim et la bise, *espa*
 « Nous aurons du pain et du feu ;
 « Car je veux aller à l'église,
 « Emprunter vingt sous au bon Dieu ! »
 L'enfant à l'église arriva
 Et vers l'autel il s'élança...
 Puis d'un ton de voix bien timide,
 Le pauvre petit, à genoux,
 S'écria, la paupière humide :
 « O mon Dieu ! prêtez-moi vingt sous !
 « De trésors votre main est pleine.
 « Vingt sous ! ah ! pour vous, c'est si peu !
 « Et nous vivrons une semaine
 « Avec les vingt sous du bon Dieu ! »
 Le bon curé qui l'écoutait
 Derrière l'autel souriait :
 Hors de sa cachette il se penche
 Et, près du naïf emprunteur.
 Fait rouler une pièce blanche...
 — « Merci ! » reprend avec candeur *après*
 L'enfant qui croit, à sa prière,
 Cet argent tombé du ciel bleu.
 Puis il court bien vite à sa mère
 Porter les vingt sous du Bon Dieu.

(Petites poésies, BESSE DE LARZES.)

CXXVI. — La Carpe et les Carpillons (1).

Prenez-garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
 Suivez le fond de la rivière ;

(1) *Carpillon*, diminutif, très petite carpe.

Craignez la ligne meurtrière,
 Ou l'épervier (1) plus dangereux encor !... »
 C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
 A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
 C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
 Fondus par les zéphyr, descendaient des montagnes ;
 Le fleuve enflé par eux, s'élève à gros bouillons *gicafis*
 Et déborde dans les campagnes.
 « Ah ! ah ! criaient les carpillons,
 Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ? *napojogis*
 Crains-tu pour nous les hameçons ? *afmipapa*
 Nous voilà citoyens de la mer orageuse.
 Regarde, on ne voit plus que les eaux et le ciel,
 Les arbres sont cachés sous l'onde, *unpa*
 Nous sommes les maîtres du monde,
 C'est le déluge *napojogis* universel.
 — Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
 Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant :
 Ne vous éloignez point et, de peur d'accident,
 Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
 — Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
 Mêmes discours.
 Adieu ; nous allons voir notre nouveau domaine. *napojogis* »
 Parlant ainsi, nos étourdis
 Sortent tous du lit de la Seine,
 Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
 Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
 Et les carpillons demeurèrent ;
 Bientôt ils furent pris,
 Et frits.
 Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
 Pourquoi ? je le sais trop, hélas !
 C'est qu'on se croit plus sage que sa mère,
 C'est qu'on veut sortir de sa sphère ;
 C'est que... c'est que... je ne finirais pas (2).

(FLORIAN.)

(1) *Epervier*, sorte de filet à prendre du poisson. — (2) Que de jeunes gens imitent les carpillons et sont victimes de leur désobéissance.

CXXVII. — *en français 1800 coupé*
La neuvaîne du Pinson.

Je conserve en mon cœur la douce souvenance *à venir nous*
Du toit où j'ai vécu les jours de mon enfance.

La maison était blanche et placée au milieu
D'un jardin qu'avec joie encor je me rappelle ;
Vers le fond du jardin, s'ouvrait une chapelle
à poser Rustique, en branche d'arbre, avec un vitrail bleu.

Oh ! le joli jardin ! frais, parfumé, tranquille ;
Nid de fleurs éclairé de rayons triomphants.
Dieu semblait, tout exprès, avoir fait cet asile
Pour les petits oiseaux et les petits enfants.
Or, j'étais un enfant — j'avais six ans à peine —
Et je vais justement vous parler d'un oiseau.

L'hiver était venu. — La neige sur la plaine,
Avait depuis trois jours étendu son manteau —

10 e Et moi, je regardais à travers la fenêtre,
en français 1800 coupé En grignotant le pain que, pour mon déjeuner,
Ma mère, ce jour-là, venait de me donner ;

Quand je vis dans la neige, un pauvre petit être,
Un Pinson par le froid surpris, tout frissonnant, *ps pour*
Triste, laissant tomber son aile, se traînant
Comme un pauvre malade et regardant les branches
Que les glaçons cruels couvraient de pointes blanches.

C'était, je vous l'assure, un spectacle navrant. *soapaulino's*

C'est alors qu'il me vint au cœur cette pensée
Que le petit Pinson devait avoir bien faim. —

J'ouvris tout doucement, doucement, la croisée,
Et je jetai dans l'air les miettes de mon pain :

L'oiseau joyeusement les prit. — Le lendemain,
Les miettes de nouveau tombèrent de ma main ;

Et, tant que le gazon fut caché par la neige,

Chaque jour éclaira ce gracieux manège, *de plus 1800 coupé*

Si bien que lorsque avril tendit son vert tapis,
Le bon Pinson et moi, nous étions grands amis.

Ouvrant en gazouillant ses ailes gentillettes,

oiseau = *diagavris*

Chaque matin encor l'oiseau comme autrefois,
Me faisait sa visite et c'était dans mes doigts
Que de mon déjeuner il récoltait les miettes ;
Puis d'un léger coup d'aile, il regagnait les bois,
Me jetant pour adieu sa joyeuse roulade. — *maragavris*

Or, un jour, je tombai malade, bien malade,
Et ma mère dut craindre, ô moment douloureux !
Que de mon lit d'enfant on ne fit une bière. *gipozpor*
Elle fixait sur moi des regards anxieux *an'vouxos*
Et des perles tremblaient sur le bord de ses yeux,
Car ce sont des écrins que les yeux d'une mère !
L'horizon rayonnait, nous étions en été. —

Allais-je donc mourir quand tout semblait renaître ?
Afin que le soleil me rendit la santé,
On mit mon petit lit auprès de la fenêtre ;
Car le brillant soleil aux joyeuses splendeurs *gipozporis*
Est toujours nécessaire aux enfants comme aux fleurs.

La chaleur m'arrivait en effluves *outvor* ardentes —
C'était bon !

Entr'ouvrant la paupière à demi,
J'aperçus, tout à coup, le Pinson mon ami !
Il frappait de son bec les vitres transparentes, *diagavris*
Puis il me regardait tristement, tristement ;
On eût dit qu'il pleurait. — Soudain, ouvrant son aile,
Il part... et je le vois entrer dans la chapelle
Dont je vous ai parlé dès le commencement.
Jusqu'à présent la chose est assez naturelle ;
Peut-être avait-il fait son nid dans la chapelle
Mais voici — je le vais conter tout simplement —
Le côté merveilleux de cet événement.
Pendant huit jours ce fut une scène pareille :
Le Pinson paraissait à la vitre vermeille,
Jetant sur mon visage un coup d'œil soucieux, *gipozporis*
Et chaque jour aussi, j'en ai bonne mémoire,
Il partait pour entrer au rustique oratoire. *gipozporis*
Avez-vous jamais vu un pinson si pieux ?
Or, le neuvième jour de cette étrange scène,

Je me dis tout à coup : *Il fait une neuvaine*
 A peine ce penser au cœur m'était venu
 Que l'oiseau s'envola. — Je ne l'ai plus revu.

Quelques instants après, dans la chambre, ma mère,
 Les yeux fixés sur moi, poussait un joyeux cri,
 Et moi je l'embrassais gaîment...

J'étais guéri !

Ah ! depuis, j'ai compris ce gracieux mystère
 Dont le doux souvenir emplit mon cœur d'émou. *signifions*
 Les oiseaux voyez-vous font aussi leur prière,
 Et le petit Pinson avait prié pour moi !

(Petites poésies, BESSE DE LARZES.)

CXXVIII. — L'Hirondelle.

Dis-moi, légère hirondelle,
 Quand le printemps renouvelle
 La parure de nos champs,
 De quelles terres lointaines
 Reviens-tu jusqu'en nos plaines,
 Répéter tes jolis chants ?

L'an passé, quand la verdure
 Se fanait par la froidure,
 Tu nous faisais tes adieux.
 Mais elle vient de renaître,
 Et tu viens de reparaitre
 Avec ton babil joyeux.

Mais, dis-moi, dans ton voyage,
 Quel guide fidèle et sage
 T'a conduite en ton chemin ?
 Dis-moi, gentille hirondelle,
 Est-ce sa voix qui t'appelle
 Et t'éveille au grand matin ?

Qui te montre la contrée
 Où ta place est préparée,

Plus loin que la vaste mer?
Qui te dit qu'en nos campagnes,
Nos hameaux et nos montagnes
A fini le froid hiver?

Je le sais, vive hirondelle,
C'est Celui qui renouvelle
Les ouvrages de ses mains.
Oui, c'est Dieu, c'est Dieu lui-même,
C'est le monarque suprême
De la terre et des humains.

(MALAN.)

DIRECTOIRE

Afin que les Fables et les morceaux choisis soient étudiés de manière à développer l'intelligence des élèves, ceux-ci, après les avoir lus tout haut et s'être interrogés mutuellement, les racontent et en font l'abrégé avant de les apprendre de mémoire. On les exerce ensuite à mettre beaucoup de naturel dans le débit (1).

A ces exercices on ajoute, dans les cours supérieurs : 1^o la traduction en prose ; 2^o l'analyse littéraire de chaque fable.

Quant à l'explication des mots, elle accompagne ordinairement la récitation du texte.

Remarques sur le débit. — Le but de l'art de bien dire est d'émouvoir, intéresser et persuader. Ordinairement l'émotion se produit par la voix, les sons ; l'intérêt par le langage ; la persuasion par le geste. S'il s'agit d'un sujet religieux, la persuasion est produite le plus souvent par l'*onction*, cette flamme céleste qui pénètre au fond des

(1) Voyez à la suite de la *Logique élémentaire* (Lycen, Briday), comment se font les *interrogations* et les *abrégés*, et quelles règles il faut suivre dans le *débit*. Cette Logique précédée d'un *Traité d'analyse logique*, d'une simplicité remarquable, est une introduction au cours de Littérature. Elle est accompagnée d'Exercices qui, dans leur ensemble présentent les fondements de la Foi et servent à prémunir la jeunesse chrétienne contre les doctrines impies.

cœurs. — Le débit embrasse les sons et le geste. Voici quelques-unes des règles auxquelles il est soumis : 1° un *silence* est nécessaire partout où il y a ellipse. Par conséquent, l'interjection, et la conjonction, quand elles ne sont pas simplement copulatives, doivent toujours être suivies du silence ; 2° il faut respirer (ce qui équivaut à un léger silence), après les mots précédés ou suivis d'une ellipse, après les mots mis en apostrophe, après toute intervention, avant et après les phrases incidentes, après le sujet d'une proposition principale, à moins qu'il ne soit un pronom personnel, enfin partout où l'on veut indiquer une émotion ; 3° la voix monte dans l'exaltation, l'étonnement, la contestation ; elle descend dans l'affirmation, la tendresse, l'abattement : elle ne monte ni ne descend dans l'hésitation. Quand on ignore ce qu'on demande, l'interrogation se fait en montant ; quand on le sait, au moins à peu près, elle se fait en descendant : 4° le geste étant l'agent direct du cœur, le commentateur de la parole, doit toujours la précéder et la faire pressentir. Le geste montre les choses ; la parole les nomme, il ne faut qu'un geste pour l'expression d'une pensée : car, ce n'est pas le mot, c'est la pensée qu'il doit exprimer. On reste sur le geste précédent jusqu'à ce qu'une nouvelle pensée oblige à le changer.



TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	5
1. Prologue	11
2. Qui nous flatte, nous nuit	12
3. L'envie et l'ambition, sont de mauvaises conseillères ...	13
4. La richesse est trompeuse	14
5. Les cœurs droits se plaisent dans la liberté du bien : les per- vers dans la licence ; les lâches, dans la mollesse et l'insou- ciance	15
6. Ce qu'on gagne dans la société des méchants	17
7. Chez les scélérats, la force prime le droit	18
8. Pour vivre en paix, vivons cachés	20
9. Les trompeurs sont trompés à leur tour	21
10. Heureux qui, satisfait de son humble fortune, vit dans l'état obscur où le Ciel l'a caché !	23
11. Ne méprisez pas les conseils de l'expérience	25
12. Parlez moins, agissez mieux	27
13. Gardez-vous de croire aux promesses du monde	28
14. Le fanfaron puni de sa fanfaronnade	29
15. Méfions-nous des ruses de Satan	31
- 16. L'ingratitude est le vice des mauvais cœurs	32
17. Guerre au défaut de franchise et de droiture	33
18. Respect aux vieillards	34
19. Combien l'orgueil est méprisables	34
20. Ne visons pas trop haut	35
21. Ce qu'on apprend à l'école du malheur	37
22. La vertu est plus précieuse que l'or	37
23. Un jour ou l'autre, le vice est démasqué	39
24. Que d'espérances déçues !	40
25. Sous un air doux et tendre, le monde cache un poignard homi- cide	41
26. Il n'y a point de cachette pour Dieu	43
27. Si vous n'êtes pas savant, soyez au moins réservé	44
28. Vous qui souffrez, pensez au Ciel	46
29. On n'emporte rien des choses de ce monde	47
30. Tout profite à l'homme prudent	49
31. Dieu humilie les superbes	50

32. Tenez plus à la vertu qu'à la vie	51
33. Le plus à craindre des hommes est celui qui ne craint pas Dieu	53
34. Sachons nous entr'aider	55
35. Un bienfait qui n'est pas perdu	56
36. On n'a rien sans peine	57
37. Craignons la justice de Dieu	58
38. Réfléchissez avant d'agir	59
39. La malice des mondains	61
40. Choisissez bien vos amis	63
41. La duplicité est un défaut bien laid	64
42. Fins contre fins ; voilà les gens du monde	66
43. L'hypocrisie démasquée	68
44. Les plaisirs des méchants	69
45. Fuyez les gens vicieux	70
46. L'inconvénient des grandeurs	73
47. La triste société que celle des méchants	75
48. Que de familles ruinées par les procès !	77
49. L'union fait la force	78
50. Une mauvaise langue est un terrible fléau	80
51. Comment on se moque du peuple	82
52. Il sert beaucoup d'être honnête	83
53. Fi des gens sans foi ni loi	85
54. Ne vous exposez point à des regrets tardifs	86
55. C'est folie de prétendre faire à Dieu la leçon	88
56. Folie et crime des adorateurs de l'or	89
57. Aimer Dieu c'est le vrai bonheur	91
58. Où mènent le babil et la vanité	93
59. La paix de l'innocence est préférable à tous les trésors du monde	94
60. Ce que c'est qu'un poltron	95
61. Les vicieux cherchent à se former des semblables	97
62. Qui veut tout avoir finit par tout perdre	98
63. Ne faisons pas les difficiles	98
64. Pourquoi sortir de notre condition ?	100
65. Ceci s'adresse aux lâches	101
66. Contre les ingrats	102
67. Ne nous laissons point tromper par les apparences	103
68. L'avare est sans pitié	104
69. Plus une affaire est grave, plus on lui doit de soin	105
70. Soyons prêts	106
71. La justice seule préside au tribunal de Dieu	108
72. Il faut user sagement des biens que Dieu nous confie ...	111
73. Promettre et tenir sont deux	112
74. Cherchez à plaire à Dieu plutôt qu'au monde	114
75. Le vice le plus haï de Dieu, c'est l'orgueil	116
76. L'amitié des méchants tôt ou tard est funeste	118
77. Avantages de la vraie fraternité	119
78. Craignez votre fragilité	121

TABLE PAR ORDRE DES MATIERES

189

Pages

79. Apprenons à nous connaître	123
80. Nécoutons jamais la paresse	127
81. Tôt ou tard la justice divine atteint les coupables	128
82. L'ennui est le lot des paresseux	129
83. Ceux qui nous reprennent de nos défauts sont nos meilleurs amis	130
84. Faisons notre devoir, et, pour le reste, confions-nous à Dieu	130
85. La paix est le partage des cœurs purs	131
86. Un ouvrage élégamment écrit peut cacher un poison mortel	132
87. Se soustraire à l'obéissance, c'est courir au malheur ...	133
— 88. La couronne est le prix de la persévérance	134
89. On s'endurcit dans le mal quand de bonne heure on ne travaille pas à se corriger	136
90. Une faute en amène une autre	137
— 91. Pour savoir, il faut étudier	139
— 92. Qui aime le danger y périra	140
93. On est puni par où l'on a péché	141
— 94. Un homme sage est toujours disposé à reconnaître ses torts	143
95. Parlez de l'avenir à un impie, il vous fait un sourire niais	144
96. Quand on se livre à ses passions, on descend bientôt plus bas que la bête	145
97. Malheur à qui veut vivre à sa tête	147
98. Un enfant bien né aime à témoigner sa reconnaissance à ses parents et à ses maîtres	147
99. Où se trouve la vraie consolation	149
100. Que de tendresse dans le cœur d'une mère !	149
101. Les règles nous préservent de funestes écarts	150
102. Nous avons en Marie une mère toute puissante et toute bonne	151
103. Têtu comme un âne	152
104. L'aumône enrichit pour le Ciel	153
105. Dieu et les hommes détestent le mensonge	153
106. L'éloquence du tombeau	154
107. Le Singe et la Colombe	155
108. La dinette renversée	156
109. Ce qui passe n'est rien devant l'éternité	158
110. L'Ange et l'Enfant	158
111. Les douceurs de l'amour divin	159
112. Le petit Savoyard	160
113. La lettre au bon Dieu	165
114. Exhortation à la charité	167
115. La clé du Paradis	167
116. La Cigale, la Fourmi et la Colombe	168
117. Des devoirs envers Dieu	169
118. Le Moineau et la Tourterelle	170
119. Les dons de la Providence	171
120. L'heureux Cultivateur	172

121. L'heureux Mendiant	173
122. Heureux qui se donne à Dieu	174
123. Les deux Pigeons	175
124. L'Ecureuil et le Rat	177
125. Les vingt sous du Bon Dieu	180
126. La Carpe et les Carpillons	180
127. La neuvaine du Pinsón	182
128. L'Hirondelle	184
DIRECTOIRE	185



TABLE INDIQUANT LES TITRES DES SUJETS

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

	Pages.		Pages.
Abeille (l') et le Limaçon.	129	Colombe (la) et la Fourmi.	6
Abeille (l') et sa Fille.	132	Combat (le) des Rats et des	
Aigle (l'), la Laie et la Chatte.	80	Belettes.	73
Ane (l') vêtu de la peau du		Coq (le) et le Renard.	66
Lion.	39	Corbeau (le) et le Renard.	12
Ane (l') et le Bœuf.	145	Corbeau (le), la Tortue, la Ga-	
Ane (l') chargé d'éponges et		zelle et le Rat.	119
l'Ane chargé de sel.	59	Cygne (le) et le Cuisinier	83
Ane (l') et le petit Chien.	100	Danseur (le) de corde.	150
Ane (l') et son Maître.	127	Deux (les) Pigeons.	175
Ange (l') et l'Enfant.	158	Devoirs (des) envers Dieu.	169
Animaux (les) malades de la		Dialogue entre une mère et sa	
peste.	108	filles.	170
Animaux (les) malavisés.	141	Dinette (la) renversée.	156
Avare (l') qui a perdu son tré-		Douceurs (les) de l'amour di-	
sor.	89	vin.	159
Belette (la) entrée dans un		Ecureuil (l') et le Serin.	139
grenier.	47	Ecureuil (l') et le Rat.	177
Belettes (les) et la Chauve-		Enfant (l') et son Père.	147
Souris.	64	Enfant (l') et la Sarigue.	149
Berger (le) et son Troupeau.	101	Enfant (l') et le petit Ecu.	153
Bique (la) et le Loup.	105	Exhortation à la Charité.	167
Bourgeois (les deux).	37	Faucon (le) et le Chapon.	41
Bulles (les) de savon.	158	Forêt (la) et le Bûcheron.	102
Carpe (la) et les Carpillons.	180	Garde-Fou (le) et le Collégien.	147
Chasse (la) aux papillons.	134	Geai (le) paré des plumes du	
Chat (le) et les deux Moi-		Paon.	34
neaux.	118	Génisse (la), la Chèvre et la	
Chat (le) et le Rat.	53	Brebis, en société avec le	
Chat (le) et le vieux Rat.	70	Lion.	17
Chêne (le) et l'Arbrisseau.	136	Gland (le) et la Citrouille.	88
Chêne (le) et le Roseau.	116	Grenouille (la) et le Rat.	61
Chien (le) qui porte à son cou		Grenouille (la) qui veut éga-	
le dîner de son Maître.	85	ler le Bœuf.	13
Chiens (les deux).	91	Héron (le).	98
Chien (le) qui lâche sa proie		Heureux (l') Cultivateur.	172
pour l'ombre.	103	Heureux (l') Mendiant.	173
Chien (le) coupable.	137	Hirondelle (l') et les petits	
Cigale (la), la Fourmi et la		Oiseaux.	25
Colombe.	168	Hirondelle (l').	184
Clef (la) du Paradis.	167	Huitre (l') et les Plaideurs.	77
Cochet (le), le Chat et le Sou-		Juge (le) arbitre, l'Hospita-	
riceau.	63	lier et le Solitaire.	123
Coche (le) et la Mouche.	27	Laboureur (le) et ses enfants.	57
Collégien (le) et le Garde-Fou	147	Laitière (la) et le Pot au lait.	40

	Pages.
Léopard (le) et l'Ecureuil.	131
Lettre de M ^{me} de Maintenon.	176
Lettre au bon Dieu.	165
Lièvre (le) et la Perdrix.	58
Lièvre (le) et la Tortue.	86
Lion (le) malade.	28
Lion (le) et l'Ane chassant.	29
Lion (le) s'en allant en guerre.	49
Lion (le) et le Moucheron.	50
Lion (le) et le Rat.	55
Lion (le), le Loup et le Renard.	75
Lion (le) abattu par l'homme	96
Lion (le) et le Loup.	128
Lion (le) de Florence.	151
Lion (le) devenu vieux.	34
Loup (le) devenu berger.	68
Loup (le) et l'Agneau	18
Loup (le) et le Chien.	15
Loup (le) et la Cigogne.	32
Menteur (le).	153
Meunier (le), son Fils et l'Ane	114
Milan (le) et le Rossignol.	104
Mort (la) et le Bûcheron.	46
Moineau (le) et la Tourterelle	170
Mulet (le).	37
Mulets (les deux).	14
Neuvaine (la) du Pinson.	182
Œil (l') du Maître.	43
Ours (l') et les deux compagnons.	112
Papillon (le).	140
Pénitent (le) du Pape.	154
Perdrix (la) et ses Petits.	130
Père (le) désolé.	149

	Pages.
Perroquet (le).	144
Point (le) et la Virgule.	143
Poisson (le petit) et le Pécheur.	35
Pot (le) de fer et le Pot de terre.	121
Poule (la) aux œufs d'or.	98
Pourceau (le), la Chèvre et le Mouton.	51
Prologue.	11
Rames (les) et le Gouvernail.	133
Rat (le) de ville et le Rat des Champs.	20
Rat (le) et l'Huitre.	23
Renard (le) et la Cigogne.	21
Renard (le) et le Bouc.	31
Renard (le) et les raisins	33
Renard (le) ayant la queue coupée.	97
Renard (le), le Loup et le Cheval.	69
Savetier (le) et le Financier	94
Savoyard (le petit).	160
Singe (le) et la Colombe.	155
Singe (le) et le Chat.	82
Singe (le) et le Dauphin.	44
Thésauriseur (le) et le Singe.	111
Tortue (la) et les deux Canards.	93
Vieillard (le) et les trois jeunes gens.	106
Vieillard (le) et ses enfants.	78
Vigne (la) et le Vigneron.	130
Villageois (le) et son âne.	152
Vingt (les) sous du bon Dieu	180



BIBLIOTHEKE
M. GALTATTE







ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΜΕΓΑΛΟΤΑΤΗΣ